



ROFESSOR J. S. WILL

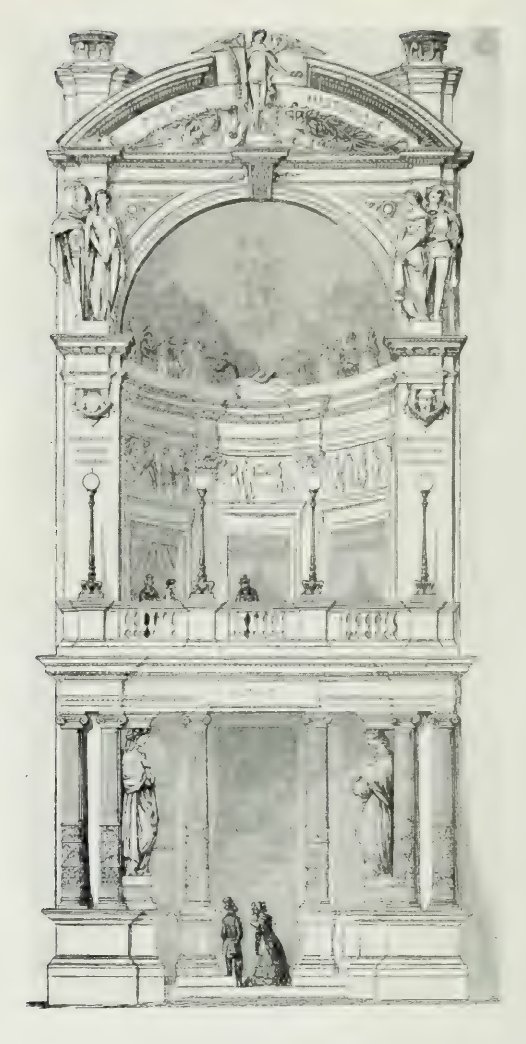
Le

Théâtre Historique

TIRÉ A 200 EXEMPLAIRES

DONT 150 MIS DANS LE COMMERCE

N° 24



THÉATRE HISTORIQUE

Boulevard du Temple

L.-HENRY LECOMTE

Histoire des Théâtres de Paris

LE Théâtre Historique

1847-1851 — 1862 — 1875-1879 — 1890-1891

PARIS

H. DARAGON, ÉDITEUR
30, Rue Duperré (IXe)

1906

Premier

THÉATRE HISTORIQUE

1847-1850

Nous avons, dans l'histoire du Théâtre de la Renaissance, montré Alexandre Dumas et Victor Hugo unissant leurs efforts, en 1836, pour la création d'une scène consacrée à la littérature nouvelle dont ils étaient les chefs incontestés. Cette tentative avait eu de médiocres résultats, et la situation des auteurs était, neuf ans plus tard, tout aussi difficile. Nommé membre de l'Académie et, par suite, pair de France, Hugo s'intéressait modérément alors au mouvement dramatique ; mais, resté sur la brèche, Dumas rêvait toujours l'établissement d'un théâtre qui popularisât les œuvres des maîtres et lui fournît surtout un moyen d'exploiter ses propres romans. Au cours des répétitions du premier drame tiré des *Trois Mousquetaires*, l'auteur confia son idée à l'homme qui dirigeait la scène de l'Ambigu-Comique ; c'était Hippolyte Hostein, qui avait été directeur du Théâtre Beaumarchais en 1836, du Luxem-

bourg en 1839, associé d'Anténor Joly à la Renaissance, secrétaire enfin de la Comédie-Française. Le projet de Dumas séduisit Hostein qui promit de trouver, à l'heure voulue, une combinaison financière propre à le faire aboutir. Or, le soir même où *Les Mousquetaires* furent donnés pour la première fois (27 octobre 1845), se produisit à l'Ambigu un incident qu'Alexandre Dumas raconte, dans *Histoire de mes bêtes*, en ces termes :

« M. le duc de Montpensier assistait à la représentation. Un de mes bons amis, le docteur Pasquier, était son chirurgien. Après le cinquième ou sixième tableau, le duc de Montpensier m'envoya Pasquier pour me féliciter. Après la pièce, qui avait fini à deux heures du matin, Pasquier revint me dire que M le duc de Montpensier m'attendait dans sa loge. J'y montai.

« J'avais très peu connu le duc de Montpensier lorsque, le 13 juillet 1841, son frère était mort, c'était presque un enfant encore, il avait dix-sept ou dix-huit ans ; seulement, par les traditions fraternelles du duc d'Aumale et du prince de Joinville, il savait que son frère avait eu pour moi une grande amitié. Le duc de Montpensier m'avait fait demander pour me renouveler les compliments qu'il m'avait déjà fait faire par l'intermédiaire de Pasquier. Le jeune prince, je le savais d'avance, était grand enthousiaste de la suite de romans historiques que je publiais à cette époque, et particulièrement de cette épopée chevaleresque ayant pour titre *Les Trois Mousquetaires*.

« — Seulement, me dit-il, je vous ferai le reproche d'avoir fait jouer cette œuvre sur un théâtre secondaire.

« — Monseigneur, lui dis-je, quand on n'a pas un théâtre à soi, on fait jouer ses pièces où l'on peut.

« — Et pourquoi n'avez-vous pas un théâtre à vous ? me demanda-t-il.

« — Mais, monseigneur, par la raison infiniment simple que le gouvernement ne voudrait pas me donner un privilège.

« — Vous croyez ça ?

« — J'en suis sûr.

« — Bon ! et si je m'en mêlais ?

« — Ah ! monseigneur, cela pourrait bien changer la face des choses ; mais monseigneur ne prendra pas tant de peine.

« — Pourquoi cela ?

« — Parce que je n'ai aucun titre pour mériter les bonnes grâces de monseigneur.

« — Bah ! qui vous a dit cela ? De qui ça dépend-il, un privilège ?

« — Du ministre de l'Intérieur.

« — De Duchâtel, alors ?

« — Justement, et je dois avouer à Votre Altesse que je ne crois pas qu'il me porte dans son cœur.

« — Au prochain bal de la cour, je danserai avec sa femme et j'arrangerai cela en dansant... ».

Ce n'est pas aux Tuileries. mais au ministère même que le duc de Montpensier présenta, quelque temps plus tard, sa requête à M. Duchâtel. Celui-ci

objecta, comme on le faisait en pareille circonstance, que Paris comptait déjà trop de théâtres et que de nombreux inconvénients résulteraient d'une fondation nouvelle. Le prince ne discuta pas, mais il agit auprès du roi son père, si bien que, le 14 mars 1846, on délivra à Hippolyte Hostein, désigné par Dumas, un privilège lui donnant, pour douze ans, « le droit de représenter des drames, des comédies en prose ou en vers, et, pendant deux mois de chaque année, des ouvrages lyriques de nature à produire des masses chorales dans des limites déterminées ».

Pour l'exploitation de ce privilège fut formée le 24 mars, par devant Me Aumont-Thiéville, notaire, une société composée d'Alexandre Dumas, de M. Védel, ancien directeur de la Comédie-Française, du banquier Bourgoin, fils d'une actrice célèbre, de M Ardoin, propriétaire principal du passage Jouffroy, et d'Hippolyte Hostein. Un mois après, cette société achetait sur le boulevard du Temple, à l'angle presque du faubourg, l'ancien hôtel Foulon et l'estaminet du Rhône ou de l'Epi-Scié, qui séparait l'hôtel du Cirque-Olympique et comptait pour clients des industriels de bas étage mêlés à des repris de justice : ces deux immeubles coûtèrent 600.000 francs. Presque aussitôt les travaux commencèrent, sous la direction de l'architecte De Dreux et du peintre-décorateur Séchan. Deux difficultés existaient : le chiffre un peu restreint des fonds alloués aux entrepreneurs Bellu et Daunay — 600.000 francs pour un théâtre devant contenir 2.000 places, — et la disposition détestable du ter-

rain, qui limitait la façade à huit mètres et obligeait à faire l'entrée sur l'axe transversal de la salle. On vainquit le premier obstacle en augmentant d'un tiers le crédit initial, et le second par une habileté à laquelle tous les professionnels rendirent justice.

Deux brochures éditées en 1847 (1), donnent du nouveau théâtre la description la plus complète. La façade, se détachant bien des constructions environnantes, était originale. Quatre colonnes ioniques, engagées et accouplées, placées de chaque côté de l'édifice, laissaient à la foule une spacieuse entrée. Sur le retour de ces colonnes, deux cariatides se faisant face et présentées de profil symbolisaient le Drame et la Comédie. Au-dessus de l'entablement soutenu par les colonnes et les cariatides, s'ouvrait une arche immense de chaque côté de laquelle, sur la corniche arrangée en console d'un large pilastre, étaient posés deux groupes représentant, celui de droite Hamlet et Ophélie, celui de gauche le Cid et Chimène. Sur le pilastre portant le premier de ces groupes, on lisait les noms de Shakespeare, de Schiller, de Lope de Véga ; sur l'autre, ceux de Corneille, Racine et Molière. La terrasse du foyer, fermée par une balustrade supportant quatre lampadaires, était disposée en demi-coupole ornée de peintures représentant la Tragédie, la Poésie, la Comédie, planant au-dessus d'un autel, à droite et à gauche duquel, visibles du dehors, se détachaient

(1) *Notice descriptive du Théâtre Historique* (extrait de l'*Illustration*), in-4° de 32 pages illustrées. — *Théâtre Historique, notice biographique et curieuse*, Paris, Gallet, grand in-8 de 16 pages.

les figures de Sophocle, Eschyle, Euripide, Sénèque, Shakespeare, Corneille, Racine, Schiller, Voltaire, Gluck, Méhul, Talma, Nourrit, d'une part ; Aristophane, Ménandre, Plaute, Térence, Molière, Gœthe, Cervantès, Lope de Véga, Mozart, Grétry, Regnard, Marivaux, Mlle Mars, de l'autre. La frise régnant au-dessous était divisée en cinq compartiments représentant des scènes tragiques ou de comédies. Un fronton circulaire, terminé par le Génie de l'Art moderne, figure ailée, couronnait l'édifice.

L'intérieur du monument répondait à l'artistique conception de la façade. Le vestibule long de soixante pieds, haut de quatorze, offrait, derrière le contrôle, deux escaliers demi-circulaires, entièrement à jour, conduisant au grand foyer, éclairé sur le boulevard par trois larges fenêtres. La salle était d'une coupe inusitée ; elle avait, en effet, la forme d'une ellipse dont l'axe transversal mesurait vingt mètres, tandis que l'axe longitudinal n'en comptait que seize. Grâce à cette innovation, les loges étaient pour la plupart de face et deux mille spectateurs, répartis en cinq étages, embrassaient la scène dans toute son étendue. Cette scène vaste, immense, pouvait se prêter aux nécessités des pièces les plus compliquées. L'ornementation de la salle était rouge et or ; le plafond ovale, éclairé par deux lustres encadrés dans des motifs d'architecture, offrait, pour sujet principal, Apollon dieu des arts, conduisant son quadrige à travers un ciel inondé de lumière. Le rideau d'avant-scène était une merveilleuse draperie rouge brodée d'or, et le rideau de manœuvre figurait un

escalier majestueux conduisant à un élégant portique au fond duquel une statue blanche se détachait sur l'outre-mer. Des communications faciles étaient établies entre les diverses parties de la salle, et huit escaliers servaient à la sortie, qui s'effectuait pour les piétons par le boulevard, pour les équipages par la rue des Fossés-du-Temple. Les architectes, en somme, avaient été superbement servis par leurs collaborateurs : le sculpteur Klagmann, auteur de la fontaine Louvois, les peintres Guichard, élève d'Ingres, Diéterle, Despléchin, et leur œuvre commune pouvait à bon droit compter sur tous les suffrages.

A l'origine de l'entreprise la foule, sachant que c'était au duc de Montpensier qu'on en devait le privilège, avait salué du nom de *Théâtre Montpensier* la nouvelle salle destinée à ses plaisirs ; c'était aussi le nom que lui voulaient donner les fondateurs, mais ils se heurtèrent à l'opposition formelle du roi Louis-Philippe et durent chercher un autre titre. Celui de *Théâtre Historique*, suggéré par Védel, fut accepté par décision ministérielle du 23 décembre 1846.

Pendant qu'on érigeait le monument et qu'Hostein composait une troupe d'artistes enlevés à prix d'or aux théâtres de Paris ou des départements, Dumas faisait à bord du vaisseau *Le Véloce*, un voyage sur les côtes d'Afrique. Il revint au milieu de janvier 1847, alors que les travaux étaient presque achevés et les études de la pièce d'ouverture fort avancées. Cette pièce, qu'on avait dit devoir être *Monte-Christo*, était définitivement *La Reine Mar-*

got ; Dumas, avec son incroyable instinct de la scène, l'eût bientôt mise au point, et des affiches annoncèrent dès lors, pour le 20 février, l'inauguration du nouveau théâtre.

Cette inauguration fut, par essence, un événement parisien. Depuis près d'une année le Théâtre Historique défrayait, à la cour comme à la ville, les conversations ; au dernier moment il donna, peut-on dire, la fièvre aux amateurs. On les vit se grouper, aux portes, vingt-quatre heures avant l'ouverture, et l'on était en plein hiver ! L'ingéniosité des petits marchands adoucit, par bonheur, l'épreuve de ces curieux forcenés. — « Vers dix heures du soir, écrit Hostein dans *Historiettes et souvenirs d'un homme de théâtre*, les porteuses de bouillon commencèrent à circuler parmi les files en permanence. A minuit, arriva le tour des pains sortant de la fournée. Des marchands du voisinage eurent l'idée de vendre des bottes de paille fraîche sur laquelle on s'étendit voluptueusement La nuit se passa en fêtes, en conversations joyeuses ; le bon ordre ne fut pas un instant troublé. Par intervalles des chœurs, très harmonieux, se faisaient entendre. L'endroit était éclairé par des centaines de lanternes et de lampions. C'était un spectacle animé et des plus curieux. Au petit jour eut lieu l'intermède du café au lait accompagné de petits gâteaux tout chauds. Quelques personnes arrêtèrent des porteurs d'eau qui passaient et firent en public des ablutions permises... »

Et, tandis que les charcuteries à l'ail saturaient l'air de leur arome et qu'un intelligent camelot ven-

dait une chanson de circonstance faite et tirée à la vapeur (1), les patients lisaient, en la commentant, l'affiche donnant les noms des administrateurs et des pensionnaires du Théâtre Historique :

Hostein, directeur ;
Caron, régisseur général ;
Achille, second régisseur ;
Merle, contrôleur ;
Alphonse Varney, chef d'orchestre ;
Sylvain Mangeant, sous-chef.

Artistes :

MM. *Mélingue*
Laferrière,
Hiellard,
Bignon,
Lacressonnière,
Boutin,
Rouvière,
Cullier,
Saint-Léon,
Louis Chéri,

Mmes *Perrier-Lacressonnière*,
Rey,
Atala Beauchêne,
Maillet,
Mathilde Payre,
Person,
Hortense Jouve,
Lucie Mabire,
Laignelet,

(1) Sous ce titre : *Le Théâtre Dumas*, l'auteur érigeait l'horoscope du nouveau-né en sept couplets médiocres sur l'air de *Turlurette*, et dont voici la conclusion :

Les directeurs de Paris
De c'la ne sont pas ravis.
Ils seront forcés d'mieux faire !
Veux-tu t'taire,
Veux-tu t'taire,
Bavard, veux-tu t'taire.

MM. *Derosselle,*	M[mes] *Louise Langlet,*
Boileau,	*Deval,*
Léopold Barré,	*Fontenay,*
Dupuis,	*Delaunay,*
Crette,	*George cadette,*
Lingé,	*Racine,*
Peupin,	*Betzy* (1).
Henri Armand,	
Bar,	
Castel,	
Charles Cabot,	
Alexandre,	
Lefèvre,	
Colbrun,	
Rosny,	
Beaulieu,	
Limance,	
Paul,	
Fleury.	

Au bas de ce tableau figurait le prix des places, tarifées comme il suit :

	Bureau	Location
	—	—
Avant-scènes des loges de la galerie	6 fr.	7 fr.
Avant-scènes du rez-de-chaussée.	6 »	7 »

(1) A cette troupe, où l'on retrouve plusieurs pensionnaires de la Renaissance, devaient s'ajouter, par la suite, des acteurs ou actrices de divers rangs dont nous signalerons les débuts.

	Bureau	Location
	—	—
Avant-scènes des premières . .	5 »	6 »
Loges de galerie	5 »	6 »
Fauteuils de la galerie	4 »	5 »
Fauteuils d'orchestre	4 »	5 »
Baignoires.	4 »	5 »
Premières loges découvertes . .	3 »	4 »
Stalles de balcon.	3 »	4 »
Stalles de galerie.	3 »	4 »
Stalles d'orchestre	3 »	4 »
Deuxièmes loges découvertes. .	2 50	3 »
Premier amphithéâtre	2 »	
Deuxième balcon.	2 »	
Deuxième galerie	2 »	
Pourtour	1 50	
Parterre	1 25	
Troisième balcon.	1 »	
Deuxième amphithéâtre . . .	0 75	

Enfin les portes s'ouvrirent et le public s'engouffra dans la salle inconnue, admirant à haute voix sa richesse et sa belle ordonnance. Puis l'orchestre et les loges se garnirent de tout ce que Paris comptait de célébrités dans les arts et la littérature. C'étaient, parmi les journalistes : Jules Janin, Rolle, Théophile Gautier, Mme de Girardin, Merle, Charles Maurice, Eugène Guinot, Darthenay, Amédée Achard, Auguste Lireux, Matharel de Fiennes, Hippolyte Lucas, Etienne Arago, Altaroche, Louis Huart, Emile Pagès, Albert Clerc, Albert Aubert, Léo Lespès, Achille Denis, Taxile Delord, Vaula-

belle, Solié, Théodore de Banville, Auguste Vitu, Jules Viart, Champfleury, Mürger, Alexandre Weill, Privat d'Anglemont; parmi les auteurs : Mélesville, Bayard, Dumanoir, Félix Pyat, Dupeuty, Clairville, D'Ennery, Paul Foucher, Anicet Bourgeois, Mallian, Alboize, Francis Cornu; parmi les musiciens : Auber, Halévy, Clapisson, Adolphe Adam, Carafa, Panseron; parmi les peintres : Horace Vernet, Eugène Delacroix, Ingres; parmi les acteurs enfin : Arnal, Bouffé, Duprez, Rachel et Déjazet.

A six heures et demie le duc de Montpensier, salué par de nombreux applaudissements, prenait place dans la loge qui lui avait été réservée à l'avant-scène des premières à gauche, et qui était précédée d'un salon meublé avec un luxe royal. La représentation, qu'on eût dû commencer alors, fut pourtant retardée par un incident singulier. Vers trois heures de l'après-midi, Alexandre Dumas, s'avisant qu'un prologue rimé, dit par un des acteurs, aurait quelque utilité, avait demandé cet à-propos à Méry, toujours prêt aux besognes poétiques. Méry improvisa une centaine de vers, mais son manuscrit s'égara au théâtre; on ne put donc le lire au début de la soirée et l'auteur, vexé, s'opposa, quand il fut retrouvé, à ce qu'on le lût au baisser du rideau. Voici ce prologue, manifestement inspiré des vers dits, neuf ans auparavant, à la Renaissance, et que recueillit *Le Journal des Théâtres* :

Longtemps notre théâtre a bâti son domaine
Sur la racine grecque et la souche romaine ;

Mais nous avons enfin largement acquitté
Notre dette gauloise avec l'antiquité,
Et le théâtre doit ouvrir d'autres portiques
Aux modernes héros de nos faits domestiques,
Comme aux tragiques vers du drame souverain
Qui n'a jamais franchi la Tamise ou le Rhin.
Nos poètes, souvent traducteurs infidèles,
N'imitaient que de loin leurs antiques modèles ;
Souvent ils habillaient de leurs courtoises mains
Les chevaliers français en chevaliers romains.
Othello ne gardait que son visage more,
Des vertus de bon goût l'humanisaient encore,
Et sa main accordait, grâce au nouvel auteur,
Le pardon ou la mort, au choix du spectateur.
On imitait les Grecs, mais le Français timide
En obélisque nain taillait la pyramide ;
On se fût bien gardé, tout en les adorant,
De livrer Prométhée au vautour dévorant,
De faire retentir, en strophes désolées,
Les lamentables cris des nymphes des vallées
Au pied de ce Titan, mortel audacieux,
Qui dérobait la flamme au cratère des cieux.
L'art n'a jamais assez de temples dans le monde !
Ce théâtre nouveau, qui devant vous se fonde,
Aujourd'hui peut ouvrir, sans classique danger,
Sa porte hospitalière au génie étranger.
Toujours le traducteur ou le poète est libre
D'exhumer les vieux noms du Pirée ou du Tibre ;
S'ils sortent dignes d'eux de l'antique cercueil,
Ils trouveront chez nous un fraternel accueil ;
Mais comme dans nos murs un programme nous lie,
Nous attendrons Hamlet avec son Ophélie,
Othello l'africain, mais tel qu'il débarqua
Dans Venise, échappé du désert de Barca,

Macbeth et Roméo révélant à la terre
Le virginal amour et le crime adultère,
Et, dans sa nébuleuse et suave gaîté,
Le songe d'une nuit au milieu de l'été.
Nous appelons aussi les grandes œuvres nées
Au souffle du Danube, au ciel des Pyrénées,
Et dans tous les climats où l'homme, à son réveil,
Voit le lac ou la mer, la brume ou le soleil;
Car nous devons admettre enfin que le génie
A reçu pour domaine une zone infinie;
Que, dans tout l'univers, trois ou quatre cités,
Avec autant de noms obstinément cités,
Seules, depuis Adam, n'ont pas le privilège
De produire des dieux pour l'autel du collège,
Et que l'art a pu vivre aux bords les plus lointains
Sans la permission des Grecs et des Latins.

. . . .

Ce nouveau temple, ouvert à toute gloire reine,
Gloire des anciens jours, gloire contemporaine,
Borde l'immense ligne où les deux horizons
Semblent se renvoyer deux fleuves de maisons.
Là, sur un sol uni, des escadres roulantes
Joignent la Madeleine et le Jardin des Plantes;
Aujourd'hui la distance est supprimée; on voit
La Bastille et Chaillot qui se touchent du doigt;
Paris, de chaque point de sa vaste ceinture,
Au boulevard du Temple envoie une voiture.
Ainsi notre théâtre a levé son rideau
Au centre de Paris, devant le Château-d'Eau.
Sans compter les voisins qu'un équipage amène,
Un peuple ami des arts entoure ce domaine.
Ce sauvage Marais, qu'un lugubre fanal
Eclairait autrefois du Temple à l'Arsenal,
Se relevant, meurtri des coups du vaudeville,

A son luxe brillant, comme une grande ville,
Et nous n'entendons plus sonner le couvre-feu
A sept heures du soir, devant le Cadran-Bleu.
Le canal Saint-Martin baigne une ville neuve ;
Dans le faubourg du Temple il prend des airs de fleuve,
Et demande un surcroît de ponts à chaque instant,
Aux cris de Belleville et de Ménilmontant.
Vingt théâtres déjà se partagent, sans doute,
La faveur d'arrêter le public sur sa route ;
Nos pères en avaient dix de moins autrefois ;
Bénissons le progrès : toute nouvelle voix
Jamais ne manquera d'écho qui lui réponde,
Et le soleil du gaz brille pour tout le monde.

A sept heures la toile se leva sur le premier acte du drame impatiemment attendu ; elle ne devait tomber, sur l'épilogue, qu'à trois heures du matin.

La Reine Margot, drame en 5 actes, 14 tableaux et un épilogue, par Alexandre Dumas et Auguste Maquet.

Henri de Navarre . . .	MM.	Mélingue.
Charles IX		Rouvière.
La Môle		Lacressonnière.
Coconnas		Bignon.
La Hurière		Derosselle.
Caboche		Saint-Léon.
D'Alençon		Boileau.
De Mouy		Georges.
René		Hiellard.
Maurevel		Crette.
Friquet		Colbrun.
Le Geolier		Barré.
Le Gouverneur		Peupin.
Un huguenot		Lingé.

Un juge	M. Bar.
Catherine de Médicis .	Mmes Person.
Marguerite	Perrier-Lacressonnière.
Mme de Nevers	Rey.
Mme de Sauve.	Atala Beauchêne.
La Nourrice	Fontenay.
Jolyette	Maillet.
Gilonne	Laignelet.
Mica	Delaunay.

Un carrefour de Paris. — Deux jeunes gens de noble prestance se rencontrent, rue de l'Arbre-Sec, à la porte de l'hôtellerie de maître La Hurière, enragé catholique. Le premier est le comte Annibal de Coconnas, mandé à Paris par le duc de Guise ; le second le comte Joseph de Lérac de La Môle, porteur d'une lettre de recommandation pour la reine Marguerite, femme d'Henri de Navarre. Quand on a faim, quand on est fatigué, on fait vite connaissance, et les arrivants, après avoir largement payé d'avance l'aubergiste, se rendent ensemble au Louvre. Des cris de Vive le roi ! se font alors entendre ; Charles IX sort de l'hôtel de l'amiral Coligny, voisin de La Hurière. De Mouy, fils d'un capitaine traîtreusement tué par Maurevel, instrument de Catherine de Médicis, se présente au roi, réclamant justice ; Charles IX promet le châtiment du coupable et regagne le Louvre après avoir accablé Coligny de caresses. La Môle et Coconnas ne tardent pas à reparaître pour manger le souper préparé par La Hurière. Entre les plats ils se racontent réciproquement ce qui les amène à Paris ; tous deux y viennent chercher du service, mais Coconnas est catholique, La Môle protestant. Leurs confidences intéressent La Hurière qui, tandis que La Môle, attendu au Louvre à minuit, monte prendre du repos dans sa chambre, révèle à Coconnas qu'un grand drame se prépare dans l'ombre : cette même nuit, au son du tocsin de Saint-Germain-l'Auxerrois, tous les huguenots seront massacrés ; ainsi l'ont décidé Catherine de Médicis et son fils Charles IX, dont la visite à Coligny n'avait pour but que d'éloigner tout soupçon. Déjà l'on marque de rouge les mai-

sons des victimes, les arquebuses brillent dans l'ombre... A l'heure fixée, la cloche retentit et les meurtres commencent. Coconnas, que Maurevel endoctrine, trouve trop dur cependant de tuer, comme on le lui commande, La Môle avec lequel il a soupé : décidé à garder la neutralité, il suit La Hurière pour savoir ce qui adviendra. Mis sur ses gardes par les bruits de la rue, La Môle reçoit son hôte indigne à coups de pistolet ; La Hurière esquive les balles, mais Coconnas est blessé à l'épaule et, rendu furieux, se précipite sur le huguenot qui saute par la fenêtre et s'enfuit.

La Chambre de Marguerite. — Marguerite de Navarre est triste. Reine sans royaume, elle est de plus une femme abandonnée. Henri, qui n'a vu dans son mariage qu'une affaire politique, passe la première nuit de ses noces chez Mme de Sauve, sa maîtresse. Pendant que Marguerite rêve, son frère, le duc d'Alençon, entre chez elle. Ennemi d'Henri dont il convoite le royaume en attendant la couronne de France, le duc a vu le roi de Navarre se diriger vers l'appartement de sa femme et il veut entendre la conversation de ces deux singuliers époux. Marguerite n'ose l'empêcher de se cacher dans un cabinet attenant à sa chambre ; mais Henri est rusé, il soupçonne D'Alençon de l'épier et, pour en acquérir la preuve, s'exprime sur son compte avec une telle franchise que Marguerite lui fait signe de se taire. — « Ah ! madame, dit Henri, vous n'êtes pas mon ennemie, car vous m'auriez laissé parler : soyez mon alliée, sinon ma femme. — De grand cœur », répond Marguerite, — et le roi de Navarre sort très satisfait. A peine s'est il éloigné que Mme de Sauve pénètre, par un corridor secret, chez sa grande rivale ; elle lui apprend l'extermination commencée des huguenots et la conjure de sauver Henri dont la reine-mère a décidé la perte. Marguerite s'y engage, lorsqu'un grand bruit se fait entendre et un homme, les vêtements en lambeaux, vient tomber aux genoux de la reine : c'est La Môle, poursuivi par des gens armés en tête desquels hurle Coconnas. Le Louvre est lieu d'asile, la reine le rappelle aux meurtriers, les chasse et, avec l'aide d'une suivante, cache dans le cabinet qui a servi à D'Alençon le pauvre gentilhomme atteint de graves blessures.

Le Cabinet du roi. — Le massacre de la Saint-Barthélemy a été organisé surtout pour ruiner les prétentions d'Henri de Navarre, que Catherine de Médicis redoute. Catherine veut qu'Henri abjure ou qu'il périsse. Obéissant à sa mère, Charles IX fait amener chez lui, pendant la nuit sanglante, le roi de Navarre et s'efforce de le convertir à la religion catholique; Henri refuse de se souiller d'une pareille lâcheté. — « Mort, messe ou Bastille ! » s'écrie Charles exaspéré en saisissant une arquebuse. Un regard d'Henri l'arrête, mais, comme pris de démence, le roi court à sa fenêtre et fait feu sur les huguenots qui fuient. Catherine entre pour interroger son fils. — « Il refuse », s'écrie Charles. — « Alors, pourquoi vit-il ? » dit froidement l'implacable reine. Henri courrait un grand danger si Marguerite, se précipitant chez le roi, ne venait s'interposer et n'obtenait de son frère la vie de son mari qu'elle s'empresse d'entraîner.

La Chambre d'Henri. — Se voyant menacé, Henri a abjuré la religion protestante et il peut tranquillement mûrir ses projets. De Mouy, échappé au massacre, se présente, déguisé, au roi de Navarre ; il vient, au nom des huguenots, proposer à Henri de retourner en Navarre pour se mettre à leur tête. Henri refuse, au grand étonnement et à la grande douleur du gentilhomme. Mais D'Alençon écoutait à la porte ; Henri sorti, il s'offre pour faire ce que n'a pas voulu Henri : aller en Navarre et s'y déclarer roi des protestants.

Le Cimetière des Innocents. — Depuis la Saint-Barthélemy un aubépin, mort six mois auparavant, a refleuri près du cimetière des Innocents ; c'est un miracle que le roi et la reine-mère célèbrent par un pieux pèlerinage. Henri de Navarre et Marguerite sont du cortège ; Catherine veut offrir un chapelet au nouveau converti afin qu'il dise publiquement son rosaire · le chapelet manque ainsi que l'escarcelle d'Henri, un adroit filou a dérobé les deux objets.

Une chambre à l'hôtel de Guise. — Amie intime de Marguerite de Navarre, la duchesse de Nevers entend celle-ci lui demander, comme service, de garder pendant quelques jours le jeune homme qu'elle a sauvé des assassins, la nuit de la Saint-Barthélemy. Or la duchesse a recueilli aussi

un cavalier blessé à la tête par une énorme pierre, c'est Annibal de Coconnas, qui partagera la chambre offerte par la duchesse au beau La Môle. Réunis pour la première fois dans l'obscurité, le huguenot et le catholique se reconnaissent après quelques paroles et ferraillent avec rage. L'arrivée de Marguerite et de la duchesse interrompt ce combat bizarre ; Coconnas, pris de faiblesse, s'évanouit, mais le guérisseur Caboche, qui a remis sur pied La Môle, est présent, il offre un merveilleux élixir et c'est le huguenot généreux qui le fait boire lui-même à son adversaire. — « Monsieur, dit à La Môle Coconnas ranimé, si j'en reviens vous serez mon ami ».

Le Pilori. — Le voleur de la reine-mère et d'Henri de Navarre s'est laissé prendre, on l'attache au carcan et la foule le hue. Devenus inséparables, La Môle et Coconnas ont résolu d'aller remercier leur sauveur Caboche. Celui-ci, qui demeure près du pilori, refuse la main que lui tend Coconnas : — « Je suis le bourreau », confesse-t il. Un peu saisi, Coconnas n'en persiste pas moins à serrer la main de Caboche ; il embrasse même sa fille, mais La Môle n'ose imiter son ami et ne paie qu'en argent le service reçu.

Un laboratoire. — Si René, parfumeur ordinaire de Catherine de Médicis, est le plus habile chimiste du royaume, il en est aussi le sorcier le plus réputé. La Môle et Coconnas, superstitieux, viennent le consulter sur l'avenir de leurs amours. René assure Coconnas de la tendresse de Mme de Nevers ; pour La Môle il pétrit une figurine de cire, la revêt d'un manteau royal, la pique d'une aiguille au cœur et lui dit qu'il sera aimé. De plus il introduit Marguerite et la duchesse dans sa maison, et les deux amants, bénissant la science du magicien, tombent aux pieds de leurs divinités. Mais l'arrivée de la reine-mère interrompt l'entrevue. Catherine a aussi besoin de René ; elle voit partout de mauvais présages pour sa race ; Henri de Navarre l'effraie, il faut qu'il disparaisse. A l'issue de son entretien avec René, elle met la figurine sous clef et se fait prêter un livre de Pietramonte sur l'art d'élever les faucons, les gerfauts et les tiercelets.

La Chambre de Marguerite. — Ayant, sur le conseil du duc d'Alençon, pris un costume pareil à celui de La Môle, De Mouy pénètre chez la reine de Navarre, qui le met en présence d'Henri. Le roi donne au huguenot l'explication de son précédent refus, il se savait épié et mentait par prudence, mais il est prêt à faire ce que ses partisans demandent. Pour cela il faut fuir, et De Mouy lui en offre l'occasion au cours d'une chasse royale qui doit avoir lieu le lendemain. Cela réglé, Henri quitte sa femme et fait place cette fois au véritable La Môle. Le gentilhomme se sait aimé, il est heureux, mais de noirs pressentiments l'agitent. L'amour de Marguerite porte malheur ; qu'elle jure, s'il mourait pour elle, de déposer un dernier baiser sur son front glacé. — « Vous êtes fou », dit la reine, mais elle fait le serment demandé.

La Chambre de Catherine de Médicis. — Catherine a empoisonné les pages du livre de chasse que lui a donné René et charge D'Alençon de le remettre au roi de Navarre. Le duc obéit, mais avant qu'Henri ait pu feuilleter le funeste ouvrage, Charles IX qui survient le lui prend des mains et, stupéfait de rencontrer un traité de volerie dont il n'existe que trois exemplaires, prie son beau-frère de le lui céder. Henri y consent ; Charles, resté seul, ouvre le livre et D'Alençon le surprend alors. Il devrait avertir le roi du danger qu'il court, mais l'ambition lui ferme la bouche : il pourra devenir roi de France et cela vaut mieux que la couronne de Navarre. Charles continue donc sa lecture, il mouille fréquemment ses doigts de salive pour tourner les feuilles collées : il est empoisonné.

La Forêt de Saint-Germain. — Le projet du roi de Navarre a été surpris par le duc d'Alençon, qui l'a dénoncé. Henri est surveillé, et ses gentilshommes fuient comme ils peuvent le danger qui les menace. La Môle et Coconnas, surpris par des chevau-légers, sont, malgré leurs protestations, faits prisonniers et conduits au fort de Vincennes, tandis que le roi, torturé par le poison, regagne à grand'peine le Louvre.

Le Cabinet de Charles IX. — Un feu terrible consume les entrailles du roi. Son chien est mort pour avoir mangé une

page du livre de Pietramonte et Charles a entrevu la vérité. René lui-même vient lui apprendre la cause d'un mal qu'il est impuissant à guérir ; le roi ne doute plus du crime de sa mère, mais il mourra sans parler pour ne point déshonorer la maison de France. A un si grand crime il faut pourtant trouver des coupables ; Catherine vient audacieusement accuser le roi de Navarre et ses gentilshommes La Môle et Coconnas d'avoir attenté aux jours du roi par les pratiques de la magie. On a trouvé chez La Môle la statuette pétrie par René et percée d'une aiguille ornée d'une banderolle portant un M. — « Cela veut dire mort », dit Catherine. — « Cela veut dire Marguerite », crie la reine de Navarre accourue pour plaider devant son frère la cause de son amant. Charles sait à quoi s'en tenir, mais la raison d'Etat commande : Henri est enfermé dans le donjon de Vincennes, La Môle et Coconnas périront.

Un cachot. — Coconnas et La Môle, emprisonnés, attendent leur sort Marguerite et la duchesse de Nevers ont, avec la complicité d'un geolier, préparé la fuite de leurs amants, ils doivent partir la nuit même. Mais, pour arracher aux gentilshommes l'aveu de leur culpabilité, on les soumet à la torture. Caboche, se souvenant de la poignée de main que lui donna Coconnas, se sert pour ce dernier d'inoffensifs coins de cuir qui laissent le catholique intact ; il n'en est pas de même pour La Môle dont les jambes sont brisées et qui ne peut suivre les princesses accourues pour protéger leur fuite Dévoué jusqu'à la mort, Coconnas refuse le salut dont son ami ne saurait profiter : si La Môle ne peut monter sur l'échafaud, c'est lui qui le portera.

La Maison du bourreau. — Les deux amis ont été exécutés. Fidèle à sa promesse, Marguerite vient donner à La Môle un suprême baiser : la duchesse l'accompagne et fait à Coconnas la même caresse ; puis toutes deux disparaissent pendant que la fille de Caboche, navrée de la mort du seul homme qui lui ait donné une marque d'intérêt, exprime à son père sa résolution de finir ses jours au couvent.

La Chambre à coucher du roi. — Charles IX se sent perdu et fait appeler à son chevet Henri de Navarre qu'il veut nom-

mer régent du royaume. Catherine, qui prétend conserver le trône à l'un de ses fils, a envoyé au duc d'Anjou, roi de Pologne, avis de revenir au plus vite ; elle fait en outre rendre la liberté à Henri, dans l'espoir qu'il en profitera pour s'enfuir. Le roi de Navarre déjoue ce calcul en accourant auprès de Charles, qui lui remet un parchemin lui donnant le commandement des armées et la clef du trésor. Mais René connaît l'arrivée prochaine du duc d'Anjou, il sait que Catherine a résolu la mort d'Henri et décide celui-ci à fuir, sous la garde de quatre hommes sûrs commandés par De Mouy. Charles meurt, le duc d'Anjou est proclamé roi au grand désappointement de D'Alençon qui comptait sur l'absence de son frère pour lui voler la couronne. Maurevel, sur l'ordre de Catherine, tire par la fenêtre un coup d'arquebuse sur Henri de Navarre qu'elle aperçoit fuyant, c'est De Mouy qu'il atteint, De Mouy qu'on apporte aux pieds de Catherine et dont le dernier souffle s'exhale dans ce cri : Vive le roi Henri IV ! — « Ah ! dit Catherine terrifiée, c'est la prophétie de la mort, il régnera ! »

Action forte, marche pressée d'événements prévus ou imprévus, mais tous amenant l'émotion, tel est ce roman dramatisé avec l'habileté la plus grande et que servaient une mise en scène originale, un luxe inouï de décors et de costumes, l'emploi pittoresque des masses. Son succès fut énorme ; pas un des assistants privilégiés du premier soir ne songea à se dérober à la fatigue d'un spectacle durant huit heures consécutives ; salle, pièce, acteurs, on fêta tout, et la critique, le lendemain, consacra avec unanimité le très heureux début de l'entreprise.

Trois à-propos affirmèrent, sur les scènes du boulevard, la réussite considérable du nouveau drame ; ce furent : aux Délassements-Comiques, *Cathe-*

rine 3/6, parodie-vaudeville en 3 actes, par Barthélemy Jarnet, Salvat et Auguste Jouhaud (6 mars 1847); aux Funambules, *la Reine Margoton*, ouverture historique en 6 tableaux, par *** (20 mars) ; aux Folies-Dramatiques, *la Reine Argot*, parodie en 3 actes et 7 tableaux, en vers, par Lubize, Adolphe Guénée et Marc Leprévost (23 mars). La dernière de ces pièces fut seule imprimée, mais deux plaquettes s'y joignirent, que les amateurs auraient aujourd'hui peine à se procurer : *Apothéose de M. A. Dumas à la suite de la* 1re *représentation de la Reine Margot*, 6 couplets, par ***, et *Fouyou au Théâtre-Historique, représentation de la Reine Margot*, pot-pourri en 14 tableaux, également anonyme.

La Reine Margot se joua trois mois, devant des salles bondées. Disons que, dès le second jour, de larges coupures l'avaient ramenée à des proportions raisonnables, telle qu'on l'imprima alors et telle que l'ont, depuis, reprise divers théâtres. Un drame intime lui succéda, qui avait une histoire.

En 1846 Adolphe Dumas, connu par d'importants travaux littéraires, ayant présenté à la Comédie-Française une pièce en vers intitulée *L'Ecole des Familles*, avait vu son ouvrage repoussé par onze boules noires sur douze votants. Blessé par ce *veto* brutal, le poète alla trouver ses confrères en littérature et en critique pour leur dire : « Dois-je rester sous cette humiliation et m'avouer au-dessous des auteurs reçus avec acclamation par messieurs les sociétaires et sifflés par le public ? » — On conseilla à Dumas d'en appeler à ses pairs et à ceux qui auraient

apprécié son œuvre si on l'eût représentée. Une réunion fut convoquée, le 18 juillet, chez Adolphe Dumas, pour y entendre la lecture de *L'Ecole des Familles* ; elle était composée de MM. Victor Hugo, De Jailly, Alexandre Dumas, Méry, Amédée Achard, Jules Lacroix, Altaroche, Alfred de Vigny, Frédéric Soulié, Vacquerie, Lireux, De Matharel et Frédérick-Lemaître. La pièce, lue avec une action véhémente et écoutée dans un profond silence, motiva, après discussion, la déclaration suivante :

« La réunion,

» Considérant que le Théâtre Français est essentiellement institué et subventionné pour représenter les ouvrages qui appartiennent à la littérature élevée, mission que ce théâtre semble oublier depuis quelques années ;

» Déclare :

» Que le Comité du Théâtre-Français a manqué au but de son institution en refusant la pièce de M. Adolphe Dumas ».

L'incident, discuté dans les journaux et diverses brochures, n'était pas oublié quand le fondateur du Théâtre Historique offrit à son homonyme l'occasion de faire juger, par le public, un procès plaidé jusque là par des voix trop intéressées.

20 mai : *L'Ecole des Familles*, comédie en 5 actes, en vers, par Adolphe Dumas.

Le comte de Vernon. .	MM.	SAINT-LÉON.
Antoine de Vernon . .		LOUIS CHÉRI.
Julio		ADOLPHE LAFERRIÈRE.
Auguste		LACRESSONNIÈRE.
Maxime		ROUVIÈRE.

Jean	M. Barré.
Julia	Mmes Perrier-Lacressonnière.
Marie	Louise Langlet.
Georgette.	Betzy.

Le poète Maxime aimait une belle jeune fille nommée Julia, mais il était pauvre et Julia, éprise des fêtes mondaines, lui a préféré Julio de Vernon, millionnaire oisif. Ce calcul tourne à la confusion de la belle, car Julio dissipe en cinq ans sa fortune. De là des discussions que le généreux Maxime apaise de son mieux avec des prêts, car, devenu architecte, il a conquis l'aisance qui lui manquait jadis. Quand la pièce commence, Julio est néanmoins dans des embarras d'argent dont il veut sortir en donnant à Maxime sa sœur Marie, pourvue d'une dot considérable dont son beau-frère lui rendrait la moitié. M. de Vernon père, trop faible pour réprimer les écarts du ménage qui vit chez lui, en souffre cruellement. Sa peine est partagée par son frère Antoine, Marseillais exubérant qui le vient voir et qui, du moins, a le bonheur de posséder un fils modèle, Auguste, rimeur de talent dont la Comédie-Française va donner un ouvrage. Auguste aime une jeune inconnue qu'il a rencontrée à Saint-Thomas d'Aquin et doit à cet amour son talent et les bons sentiments qui l'animent. Or l'inconnue n'est autre que Marie de Vernon, sœur de Julio, celle-là même que Maxime doit épouser. Auguste, informé, provoque l'architecte, mais M. de Vernon s'oppose à la rencontre en promettant à son neveu la main de Marie.

D'excès en excès Julio est acculé à la ruine ; la prison pour dettes l'attend. L'esprit troublé par suite d'énormes pertes au lansquenet et aux courses, il signe du nom de son père un billet de six cent mille francs. Ou M. de Vernon vendra son hôtel pour acquitter le faux, ou il livrera aux tribunaux le nom de son fils ; comme il hésite à ruiner sa fille pour sauver le coupable de la honte, Julio saisit un pistolet et veut se brûler la cervelle ; son père détourne le coup et Julio n'est que blessé à l'épaule. Emu, M. de Vernon pardonne ; il paiera le fatal billet et se retirera dans la propriété

d'Antoine, avec Marie qu'Auguste épousera sans dot. Julio se désespère d'avoir causé le malheur de tous ceux qui l'entourent ; il veut du moins châtier l'usurier juif qui l'a conduit au crime et se place au seuil de la maison pour le tuer s'il tente d'y pénétrer. Au lieu du créancier c'est Maxime qui se présente ; par tendresse pour Julia qu'il aime toujours, il a payé les dettes de son mari et retiré le faux billet. M. de Vernon conservera son hôtel, Auguste épousera Marie, et Maxime restera l'ami du ménage corrigé.

Beaucoup de lenteur dans l'action, des redites, un ton déclamatoire, mais un certain ordre dans la marche des événements, de la correction dans le style et de la générosité dans les pensées, tels sont le faible et le fort de cette pièce qui fut applaudie. On trouva, au total, que si le Théâtre Historique avait eu raison de l'accueillir, la Comédie-Française avait sagement agi en la refusant, car c'était une ébauche et non une œuvre achevée.

Trois artistes importants, Laferrière, Chéri et Mlle Louise Langlet firent, dans *L'Ecole des Familles,* des débuts très heureux.

25 mai : *Le Mari de la veuve*, comédie en 1 acte, par *** (Alexandre Dumas, Anicet Bourgeois et Eugène Durieu).

De Vertpré.	MM. Boileau.
Léon Auvray	Barré.
Mme de Vertpré	Mmes Maillet.
Pauline	Rey.
Hélène	Racine.

Jouée au Théâtre-Français le 4 avril 1832, cette jolie comédie fut reprise comme lever de rideau de

l'ouvrage précédent, dont les cinq petits actes composaient un insuffisant spectacle.

11 juin : *Intrigue et Amour*, drame en 5 actes et 9 tableaux, traduit de Schiller par Alexandre Dumas (avec Auguste Maquet).

Le Président.	MM.	Chéri.
Ferdinand		Mélingue.
Miller		Saint-Léon.
Wurm		Boileau.
Le Maréchal de Kalb. .		Barré.
Un vieux serviteur . .		Georges.
Un valet		Paul.
Un homme de justice .		Fleury.
Madame Miller	Mmes	Fontenay.
Louise		Person.
Lady Mylfort		Lacressonnière.
Sophie		Racine.

En prenant des leçons du musicien Miller, le major Ferdinand de Walter est tombé amoureux de sa fille Louise ; il décide de l'épouser à la grande joie de la mère, mais à la terreur de Miller qui envisage l'avenir sous les couleurs les plus sombres. Ferdinand étant baron, fils du premier ministre et très riche, est-il raisonnable de croire que son père l'autorisera à prendre pour femme une roturière pauvre ? Louise d'ailleurs est promise à Wurm, secrétaire de M. de Walter ; cela n'est pas pour embarrasser Mme Miller, qui congédie le personnage. Or Wurm est l'âme damnée du ministre qu'il tient par un terrible secret : tous deux ont empoisonné le président auquel M. de Walter a succédé. Il songe donc à son maître pour tirer vengeance des Miller, et le ministre écoute d'autant plus son secrétaire que l'amour de Ferdinand contrarie le projet qu'il a formé de marier le jeune homme à lady Mylfort, favorite de son prince. Ferdinand, informé du désir paternel, s'y refuse et se rend lui-même

chez la courtisane pour lui ôter tout espoir. Lady Mylfort aime Ferdinand, qu'elle émeut par le récit de ses malheurs mais qui n'en persiste pas moins à vouloir n'épouser que Louise. La guerre est dès lors déclarée entre le major et ces trois associés : M. de Walter, Wurm et lady Mylfort. Le ministre surprend chez Miller son fils rebelle et, devant lui, donne l'ordre de conduire le musicien en prison, sa femme et Louise au pilori. — « Mon père, s'écrie Ferdinand, sur la place où vous allez les conduire, je dirai tout haut comment on devient président ». — M. de Walter comprend que Ferdinand a connaissance de son ancien crime et renonce à agir par violence à l'égard de Louise. Reste la ruse, et Wurm entre sérieusement en scène pour servir à la fois les intérêts de son maître et sa propre rancune. Miller et sa femme sont mis en prison et Louise affolée consent, pour les sauver, à écrire sous la dictée de Wurm une lettre attestant son amour pour un ridicule gentilhomme qu'elle n'a jamais vu. Ce gentilhomme laisse intentionnellement tomber le billet devant Ferdinand qui le lit, croit à la trahison de Louise et provoque celui qu'il suppose son amant. Le drôle se dérobe, mais en prononçant quelques mots qui donnent à Ferdinand la pensée de revoir Louise Celle-ci, mandée par lady Mylfort qui la supplie de renoncer à Ferdinand, accable de reproches la courtisane qu'elle déclare responsable du mensonge qu'on lui a fait commettre ; touchée de ce désespoir, lady Mylfort renonce aux grandeurs et fuit la cour après s'être dépouillée de tous les joyaux reçus du prince. Louise, décidée au suicide, retourne chez Miller pour y accomplir son funeste dessein. Le musicien, qu'on vient de mettre en liberté, obtient de sa fille qu'elle se résignera à vivre ; mais Ferdinand apparaît pour accabler Louise de sanglants reproches qu'elle subit sans se justifier. Dans un verre d'eau qu'il demande, il verse ensuite un flacon de poison. En voyant son amant lutter contre l'agonie, Louise boit le reste du terrible breuvage : sa langue se délie alors pour proclamer son innocence, et elle meurt au moment même où M. de Walter, accompagné de Wurm, pénètre chez Miller. Ferdinand désespéré peut, avant de succomber, frapper de

son épée l'infâme secrétaire qui, maudit par son maître, dénonce à tous le crime qu'ils ont jadis commis ensemble.

Alexandre Dumas, adaptateur intelligent, avait coupé d'énormes tirades mystiques, fait disparaître à divers moments des personnages inutiles, remanié enfin la pièce de Schiller avec le talent de metteur en scène dont il était coutumier. Ce drame un peu bien noir, mais remarquablement écrit, monté avec luxe et joué avec ensemble, fut accueilli très favorablement.

3 août : *Le Chevalier de Maison-Rouge*, épisode du temps des Girondins, drame en 5 actes et 12 tableaux, par Alexandre Dumas et Auguste Maquet.

Maurice	MM. LAFERRIÈRE.
Lorin.	MÉLINGUE.
Dixmer	BIGNON.
Le Chevalier	LACRESSONNIÈRE.
Rocher	BOUTIN.
Agésilas.	BARRÉ.
Aristide, Un huissier . . .	CASTEL.
Jean	BAR.
Gilbert	GEORGES.
Dufresne. . . . . / Un président de section . .	BEAULIEU.
Un clerc.	HENRI ARMAND.
Un patriote.	LEFÈVRE.
Un général . . . . / Président du tribunal . . .	CRETTE.
Un Girondin	PEUPIN.
Autre Girondin.	LINGÉ.
Un greffier.	BOILEAU.
Un perruquier.	ALEXANDRE.

Un jeune sectionnaire. . .	MM.	COLBRUN.
Un tanneur.		PAUL.
Richard		EDMOND.
Hommes du peuple.		FLEURY, DÉSIRÉ.
Un accusateur public . . .		LIÉMANCE.
Geneviève	Mmes	ATALA BEAUCHÈNE.
Artémise.		HORTENSE JOUVE.
La femme Tison		LUCIE MABIRE.
Héloïse Tison		MAILLET.
Vve Plumeau		GEORGE CADETTE.
Femmes du peuple		BETZY, DELAUNAY.

Une femme couverte d'une coiffe et paraissant très émue est arrêtée par une patrouille de sectionnaires commandée par Rocher, sans-culotte effréné ; elle a enfreint le décret de la Commune qui défend de sortir après dix heures du soir sans carte de civisme et va être conduite au poste quand un jeune officier, Maurice Linday, prend sa défense, secondé par son ami Lorin qui survient à la tête de gardes nationaux et houspille les sectionnaires. L'inconnue, qui a refusé de dire d'où elle vient et où elle va, doit être une suspecte et, comme telle, court de grands dangers. Maurice, pour qui elle se dévoile et que sa beauté a frappé, se sent au cœur une passion naissante et lui offre son bras ; mais, après lui avoir fait jurer de ne point la suivre, même du regard, la jeune femme lui met au doigt une bague, gage de sa reconnaissance, et disparaît à l'angle de la rue en lui jetant le nom de Geneviève.

L'amour de Maurice fait des progrès rapides ; la pensée de Geneviève l'absorbe ; il n'a plus qu'un désir, la revoir. En faisant suivre un commissionnaire qui lui vient apporter un billet de remerciement, il apprend l'adresse de la dame et s'y rend le soir même ; mais il est cerné par six hommes, garotté et porté dans la maison où l'on se dispose à le mettre à mort quand Geneviève paraît. Elle a pour époux Dixmer, maître de cette maison, et Dixmer, en apprenant que Maurice a sauvé sa femme, l'accable d'excuses et lui demande son amitié. Il est le plus riche tanneur du faubourg Jacques et, avec son

associé Morand, il fait un commerce considérable de produits frappés de droits excessifs qu'il introduit en contrebande ; c'est la peur d'être dénoncé qui lui avait fait décider la mort de Maurice. Or, cette confidence n'est qu'une fable ; sous le nom de Morand, associé de Dixmer, se cache le chevalier de Maison-Rouge, célèbre déjà par plusieurs tentatives faites pour délivrer Marie-Antoinette ; Dixmer, qui lui est dévoué, exploite au profit des projets du chevalier sa position de riche industriel, son grade de capitaine dans la garde nationale et sa réputation de bon patriote. Bien que très jaloux, il songe à tirer parti de l'amour de Maurice pour Geneviève et ordonne à celle-ci d'encourager les assiduités de l'ardent républicain. C'est qu'un plan formé par le chevalier et Dixmer marche vers son accomplissement ; un immeuble a été par eux acheté dans le voisinage de la prison du Temple, un souterrain conduisant de cet immeuble aux caves du Temple a été creusé ; il ne reste plus qu'à prévenir la reine, Geneviève s'en chargera.

Au jour fixé, le bataillon commandé par Dixmer est de garde au Temple. Geneviève, qui a manifesté le désir de voir les prisonnières, paraît, au bras du confiant Maurice. Une bouquetière offre au couple des œillets rouges que l'amoureux achète pour les donner à Geneviève qui, à son tour, les donne à la reine ; par malheur un de ces œillets se détache du bouquet ; le sans-culotte Rocher, qui est là, le ramasse, le froisse machinalement et en tire un billet exposant le plan conçu pour le salut de la reine. L'alarme est donnée, le complot échoue, et Maurice se constitue prisonnier.

La section du Temple devant laquelle il est traduit l'acquitte, grâce au chaleureux plaidoyer de son ami Lorin, mais la bouquetière est retrouvée, condamnée à mort et l'on arrive par suite à découvrir que les auteurs du complot sont Maison-Rouge et Dixmer. La maison du tanneur est cernée. Dixmer a fui, mais Morand est là et ne pourrait sortir qu'en donnant le mot de passe. C'est Lorin qui commande l'expédition ; Maurice a voulu l'accompagner pour revoir Geneviève ; il trouve Morand près d'elle et un soupçon

jaloux pénètre en son cœur ; mais le chevalier se nomme, confesse l'amour qu'il ressent pour la reine, et Maurice, supplié par Geneviève qui promet d'être à lui, livre le mot de passe qui permet à Maison-Rouge de fuir ; mais il ne part pas seul, car Maurice constate bientôt avec rage que Geneviève l'a accompagné.

La jeune femme cependant n'a point trahi Maurice ; elle vient le trouver chez lui : ils iront s'aimer hors de France. Mais, pendant une courte absence de l'officier, Dixmer se présente ; il se croit en droit de tuer Geneviève, mais il préfère se servir d'elle pour essayer encore de sauver la reine qu'on vient de transférer à la Conciergerie. Il peut pénétrer là, grâce à une commission de greffier obtenue à prix d'or ; Geneviève l'accompagnera pour donner ses habits à Marie-Antoinette et prendre la place de la prisonnière. La chose s'exécute, avec le concours du chevalier de Maison-Rouge ; mais la fatalité poursuit les royalistes ; un gendarme tue le chevalier et crie au secours ; Dixmer s'échappe, mais Geneviève est arrêtée, jugée par le tribunal révolutionnaire, et condamnée à mort le même jour que les Girondins sacrifiés par leurs ennemis politiques.

Dixmer veut revoir celle qu'il a perdue. A l'aide de deux cartes exigées d'un greffier peureux, il va pénétrer dans la salle où les condamnés attendent l'heure de l'exécution, lorsque Lorin, qui a suivi Dixmer et veut rendre Geneviève à Maurice, se bat avec le tanneur, le tue et lui enlève ses laissez-passer. Grâce à eux, il parvient à la lugubre salle où Geneviève n'a plus qu'un quart d'heure à vivre. Geneviève est jeune, elle aime et c'est avec bonheur qu'elle se sent arracher à la mort. Au moment où elle va franchir avec son sauveur la porte qui les sépare du monde, un cri se fait entendre : « Geneviève ! » — C'est Maurice qui, pour mourir avec celle qu'il aime, s'est fait condamner aussi. Un instant atterré, Lorin a bientôt pris son parti : — « J'ai trois cartes, dit-il à ses amis, sortez les premiers et fuyez en Angleterre, je vous y rejoindrai ». — Après une étreinte, Maurice et Geneviève obéissent. Mais voici que Rocher pénètre dans la salle des condamnés, pour insulter à leur

malheur ; il s'aperçoit de la disparition des amoureux et va donner l'alarme quand la Tison, mère de la bouquetière qu'il a fait guillotiner, le frappe avec un couteau. Lorin rassuré prend place au banquet par lequel les Girondins disent adieu à la vie, et entonne avec eux le chœur célèbre :

Mourir pour la patrie... ;

il montera, quelques minutes plus tard, sur leur échafaud.

Si, au point de vue littéraire, cette pièce donne prise à la critique, elle renferme, par contre, tous les éléments susceptibles de remuer la foule, combinés de façon à rendre nécessaires des décorations originales et une luxueuse mise en scène. *Le Chevalier de Maison-Rouge* retrouva comme drame l'éclatant succès qu'il avait obtenu comme livre, succès auquel ne nuisit pas la modification du dénouement, qui enlevait à la mort les amants sympathiques : cent trente-quatre représentations s'en suivirent.

15 décembre : *Hamlet, prince de Danemark*, drame en 5 actes et 8 parties, en vers, d'après Shakespeare, par Alexandre Dumas et Paul Meurice.

Hamlet	MM. Rouvière.
Le Fantôme du père d'Hamlet . . .	Crette.
Claudius, roi de Danemark	Georges.
Polonius, chambellan	Barré.
Laërte, son fils	Rosny.
Horatio	Peupin.
Marcellus	Alexandre.
Guildenstern	Lingé.
Rosencrantz	H. Armand.

Premier fossoyeur	MM. Boileau.
Deuxième fossoyeur.	Castel.
Un comédien, le Prologue, Gonzague.	Beaulieu.
Lucianus, Un moine	Bonnet.
Gertrude, reine de Danemark . . .	Mmes M. Payre.
Ophélie	Person.
Bautista, reine de theâtre	Racine

Le roi de Danemark est mort depuis deux mois à peine et Gertrude, sa veuve, épouse Claudius, frère du défunt et héritier du trône. Hamlet, fils de la reine, assiste aux fêtes nuptiales avec répugnance ; le souvenir de son père revient incessamment à sa mémoire et il s'étonne du prompt oubli dont les autres donnent la preuve. Or voici qu'Horatio, sincère ami du prince, lui dit avoir, à deux reprises, vu sur l'Esplanade, quand sonnait minuit l'ombre muette du roi disparu. Que signifient ces apparitions ? Hamlet le saura la nuit prochaine. En attendant il oublie son chagrin en devisant avec la belle Ophélie, fille du chambellan Polonius, à laquelle il remet un billet attestant un amour véritable. Ce billet, Polonius le surprend sans colère : il n'en est pas de même de Laërte, frère d'Ophélie qui, lui, jure de punir Hamlet si, par malheur, sa sœur était trompée.

La nuit venue, Hamlet se rend avec des amis à la plateforme du château. Au dernier coup de minuit l'ombre de son père apparaît, l'appelle d'un signe et lui révèle un épouvantable secret. Sa mort, qu'on attribue à un accident, fut le résultat d'un crime : Claudius, après avoir séduit la reine, s'est débarrassé du roi en l'empoisonnant pendant son sommeil. Il faut que ce crime soit vengé, sans que pourtant Gertrude perde la vie ; Hamlet fait serment de punir le fratricide tandis que ses amis, sommés par la voix de l'ombre, s'engagent à ne jamais révéler ce que leurs yeux ont vu.

Nu-tête, haletant, l'œil hagard, Hamlet est entré chez Ophélie qui l'a cru privé de raison. Polonius attribue à l'amour la folie du prince et fait partager aux souverains son idée. Mais la démence d'Hamlet est simulée et il prépare, grâce à elle, l'accomplissement du serment fait à son cher

mort. S'il n'a pas tué déjà le coupable, c'est qu'un doute l'arrête : le démon a peut-être voulu le gagner. L'occasion d'une épreuve se présente bientôt à lui. Des comédiens ont été mandés au palais royal ; Hamlet les entend et demande à leur chef de jouer le lendemain *Le Meurtre de Gonzague*, en intercalant dans la pièce vingt vers de sa composition : le prince et Horatio suivront sur les visages du roi et de la reine l'effet du spectacle. La chose s'exécute ; à la première scène, rappelant les noces précipitées de Claudius et de Gertrude, ces deux personnages s'émeuvent ; à la seconde, où le frère de Gonzague verse un poison subtil sur les lèvres de son roi, Claudius épouvanté se lève et s'enfuit. Dès lors la preuve du crime est faite pour Hamlet. Au cours d'un entretien que lui demande sa mère il l'accable de reproches, va la frapper peut-être quand l'ombre de son père lui apparaît pour commander l'indulgence. Polonius, qui s'est caché derrière une tapisserie pour tout entendre, ne peut, au fort de la querelle, retenir un cri ; Hamlet croit avoir affaire au roi et tue d'un coup d'épée l'indiscret, puis il donne à sa mère l'ordre de fuir, dès le soir même son trop coupable époux.

La mort de Polonius trouble la raison d'Ophélie, et Laërte, rendant Claudius responsable du meurtre de son père, fomente une révolte. Le roi, pour le calmer, accuse Hamlet, et tous deux forment le projet de se débarrasser du prince pendant un assaut d'escrime. On donnera à Laërte un fleuret non émoussé et trempé dans le poison ; pour plus de sûreté, si Hamlet blessé demande à boire, on lui présentera une liqueur mortelle. L'infamie de ces moyens répugne bien à Laërte, mais un nouveau malheur le frappe qui lui enlève tout scrupule : Ophélie se noie et c'est Hamlet encore qui a causé son suicide.

Après les émouvantes obsèques d'Ophélie, Laërte, qui voulait combattre Hamlet dans le cimetière et que le prince a calmé par quelques paroles amicales, revient au plan de vengeance précédemment dressé. Hamlet, provoqué par lui à un assaut d'armes, accepte le défi et le duel commence. Hamlet touche deux fois Laërte ; à la troisième reprise il

le désarme et, courtoisement, lui offre son propre fleuret ; pris au piège Laërte est mortellement blessé, tandis que Gertrude vide, au succès de son fils, la coupe préparée par Claudius. Tous deux entrent en agonie, mais Laërte a le temps de confesser la perfidie commise à l'instigation du roi. Hamlet alors frappe Claudius avec l'arme empoisonnée et voit se dresser devant lui l'ombre satisfaite de son père. Cette ombre, les trois coupables la voient aussi et l'implorent ; indulgente pour Laërte entraîné par un sang trop prompt et pour la reine, trop faible par amour, elle est impitoyable pour le roi incestueux et fratricide qui meurt désespéré. Demeuré seul, Hamlet demande quel châtiment lui sera infligé pour avoir inconsciemment fait quatre victimes au lieu d'une : — « Tu vivras ! » répond le fantôme.

Dans cette adaptation, les auteurs ont supprimé plusieurs scènes ou détails, mais rien d'essentiel, et la vérité des caractères, l'originalité des conceptions, la couleur locale sont scrupuleusement conservées. Le dénouement modifié, plus théâtral sans doute, est pourtant moins conforme à l'idée fondamentale du dramaturge anglais qui, en faisant mourir indistinctement les personnages innocents ou coupables, a voulu jeter dans l'âme des spectateurs un sentiment de doute sur l'ordre et la destinée des choses de ce monde. Quoi qu'il en soit et malgré certaines inégalités de style, *Hamlet* francisé fut accueilli avec une curiosité sympathique ; l'acteur Rouvière intéressa surtout dans le rôle principal qu'il devait jouer, un peu partout, pendant vingt années (1).

Le 8 janvier 1848, la société commerciale formée

(1) L'*Hamlet* d'Alexandre Dumas et Paul Meurice est, le 28 septembre 1886, entré au répertoire de la Comédie-Française.

deux ans plus tôt, pour l'exploitation du Théâtre Historique, fut dissoute d'un commun accord ; Hostein demeura seul propriétaire de l'entreprise, dont la situation était des plus prospères. Le concours littéraire de Dumas lui restait néanmoins acquis, et ce concours se traduisit bientôt par la mise au théâtre du *Monte-Christo* qui avait, pendant de longs mois, passionné les lecteurs français. Tant d'incidents corsaient le roman qu'on dut se résigner à en tirer plusieurs drames. La première partie seule fournit la matière de dix-sept tableaux, divisés en deux soirées

3 février : *Monte-Christo*, 1re soirée, drame en 5 actes et 11 tableaux, par Alexandre Dumas et Auguste Maquet.

Edmond Dantès	MM.	Mélingue.
Danglars.		Chéri.
Dantès père.		Cullier.
Morel		Saint-Léon.
Pénélon		Barré.
Caderousse.		Boutin.
Villefort.		Lacressonnière.
Noirtier		Dupuis.
Fernand Mondego		Georges.
Faria		Bonnet.
Antoine		Charles.
De Baville		Beaulieu.
Le Gouverneur.		Peupin.
Bertuccio		Crette.
Un agent.		Lefèvre.
Baptiste		Alexandre.
Un chef de douane		Paul.
Un matelot.		Désiré.

Pamphile	MM. Liémance.
Germain	Fleury.
Mercèdès.	Mmes Lacressonnière.
La Carconte.	Person.
Gringole	H. Jouve.
Renée de Saint-Géran	Maillet.
Mme d'Istel.	Deval.
Mme Morel	Fontenay.
Une femme de chambre. . .	Betzy.

Nous sommes en 1814. *Le Pharaon*, navire appartenant à l'armateur Morel. vient d'entrer dans le port de Marseille. Pendant sa traversée le capitaine Leclerc est mort, et le jeune Edmond Dantès, son second, a pris le commandement. Cet acte bien naturel a mécontenté le comptable Danglars avec lequel Dantès s'était déjà querellé et qui garde rancune au marin. Sa jalousie redouble quand Morel, venu à bord du vaisseau, félicite Dantès de sa conduite et l'invite à partager le repas de la famille ; Dantès refuse, ses premières visites sont dues à son père et à la catalane Mercédès, sa fiancée.

Le vieux Dantès attend depuis trois mois le retour de son fils ; il a épuisé ses petites ressources et Edmond, qui survient, apprend avec chagrin les privations dont son père a souffert pendant le voyage du *Pharaon*. Tous deux se rendent aux Catalans, où habite Mercédès. La belle fille est en butte aux poursuites de Fernand Mondego, son cousin, qui prétend l'épouser. Mercédès aime Dantès, et c'est avec transport qu'elle se jette dans ses bras ; leur mariage est bientôt décidé, car Dantès sera capitaine du *Pharaon*, et Morel lui-même commande le repas des fiançailles.

Danglars, cependant, voudrait bien supplanter Edmond. Un voisin des Dantès, le tailleur Caderousse, lui en donne le moyen en l'abouchant avec Fernand que la jalousie torture. Pendant le voyage du *Pharaon*, Dantès a relâché sans ordre à l'île d'Elbe ; il a remis au grand-maréchal une lettre du capitaine défunt et Napoléon, à son tour, lui a confié un message pour le remettre à M. de Noirtier qui habite Paris ;

en dénonçant Edmond comme agent bonapartiste, il y aurait chance de le faire mettre en prison pendant un temps qui suffirait à Danglars pour être mis en possession de la place qu'il ambitionne et à Fernand pour changer les sentiments de Mercédès. La dénonciation est facile et le comptable, comme par plaisanterie, en écrit de la main gauche un brouillon qu'il froisse ensuite et jette dans un coin : Fernand l'y ramasse et l'envoie au procureur du roi, si bien qu'au milieu du dîner offert par Morel à Dantès et à son équipage, des gendarmes viennent arrêter le jeune marin.

Croyant d'abord à un malentendu, Morel et Mercédès vont tour à tour solliciter, pour Edmond, M. de Villefort chargé, en l'absence du procureur du roi, d'instruire l'affaire. Villefort interroge Dantès, acquiert sans peine la conviction de son innocence, et va le faire élargir quand il apprend le nom de la personne à qui la lettre de l'empereur est adressée. Or, M. de Noirtier est le père de Villefort, et ce dernier, qui est ambitieux et craint d'être compromis, décide de mettre Dantès dans l'impossibilité d'être indiscret : il le fait pour cela conduire au château d'If, écrouer et mettre au plus profond secret.

Dantès reste là quatorze ans pendant lesquels Mercédès, le croyant mort, épouse Fernand devenu, par le hasard des événements, général et comte de Morcerf. Danglars, banquier richissime, et M. de Villefort, procureur du roi à Paris, fréquentent la comtesse de Morcerf qui n'a pas oublié Edmond et s'efforce vainement de percer le mystère de la catastrophe qui l'a séparé d'elle. Villefort, amant d'une Mme de Nargonne, a conduit sa maîtresse dans une petite maison d'Auteuil où elle donne le jour à un enfant que le procureur, par peur de scandale, met dans une cassette et enterre. Mais le Corse Bertuccio, dont il a fait condamner le frère et qui lui a déclaré la vendetta, surprend le magistrat au cours de sa funèbre besogne, le frappe d'un poignard, et disparaît avec la cassette où il croit trouver un trésor.

Cependant Dantès, qui désespérait de revoir la lumière du jour, entre en communication avec un détenu, son voisin, l'abbé Faria, qui passe pour fou parce qu'il a l'habitude

d'offrir des millions en échange de sa liberté. Réuni à Faria au moyen d'un petit tunnel creusé par l'abbé, Dantès lui raconte sa mésaventure à laquelle il n'a rien pu comprendre. Faria, qui connaît tous les secrets du cœur humain, a bientôt pénétré le mystère : grâce à ses déductions, Dantès est mis sur les traces de ses ennemis : Danglars, Fernand, Villefort, qu'il jure de punir si jamais il en a les moyens. Par malheur, au moment d'exécuter un plan d'évasion mûri pendant des années, Faria tombe en catalepsie. Dantès, qu'il avait prévenu, le ranime avec un breuvage et Faria, reconnaissant, révèle à son compagnon d'infortune l'existence d'un trésor caché, en 1498, sous la vingtième roche de l'île de Monte-Christo, par le cardinal de Spada, empoisonné plus tard par César Borgia. Ce trésor, qu'il n'a pu déterrer lui-même, l'abbé le lègue à Dantès et meurt. Dantès conçoit alors un audacieux projet ; il traîne dans sa cellule le cadavre de Faria, se glisse dans le sac préparé pour l'ensevelissement de l'abbé, et est en sa place jeté dans la mer. Un couteau dont il a eu soin de se munir lui permet de fendre le sac ; il nage et atteint un rocher au sommet duquel il se hisse en jetant ce cri de triomphe : « Sauvé ! »

Ici finit la pièce, qui n'était à vrai dire qu'un prologue dans lequel la partie nécessaire du roman, analysée de façon à conserver l'intérêt des situations, se fortifiait du secours prêté par l'intelligence et le luxe d'une mise en scène irréprochable. Son succès fut considérable et aucun spectateur ne manquait quand, après dix-huit heures d'entr'acte, le rideau se leva sur la suite annoncée.

4 février : *Monte-Christo*, 2e soirée, drame en 5 actes et 6 tableaux, par Alexandre Dumas et Auguste Maquet.

Edmond Dantès	M. Mélingue.
Busoni	M. Mélingue.
Le commis	M. Mélingue.

Caderousse	MM. BOUTIN.
Morel	SAINT-LÉON.
Villefort	LACRESSONNIÈRE.
De Baville	BEAULIEU.
Bertuccio	CRETTE.
Jacopo	BOILEAU.
Benedetto	COLBRUN.
Gaëtano	CHARLES.
Joannès	CASTEL.
Pénélon	BARRÉ.
Maximilien Morel	BONNET.
Emmanuel	H. ARMAND.
Un greffier	ALEXANDRE.
Un geolier	PAUL.
Un brigadier douanier . . .	LIÉMANCE.
Julie Morel	Mmes MAILLET.
La Carconte	PERSON.
Mme Morel	FONTENAY.

Recueilli en mer par des contrebandiers parmi lesquels est Bertuccio le Corse, Edmond Dantès aborde avec eux à la petite île de Monte-Christo, objet de tous ses désirs. Après avoir esquivé les questions de ses sauveurs, Dantès les laisse s'éloigner pour éclaircir le doute qui le torture. Sur la vingtième roche est une énorme pierre qu'il déplace avec un levier et qui masque une grotte dans laquelle il pénètre. Surpris à leur retour de ne plus voir le naufragé, les contrebandiers l'appellent sans qu'il réponde, puis reprennent la mer après avoir laissé quelques provisions, un fusil et de la poudre. Dantès reparaît alors éperdu, transfiguré : Faria avait dit vrai, le trésor des Spada existe, le monde est à l'ex-prisonnier.

Avant de punir ceux qui l'ont torturé, Dantès veut avoir la preuve évidente de leur crime. Sous le déguisement de l'abbé Busoni, il se rend d'abord à Nîmes où Caderousse, l'ancien tailleur, tient avec la Carconte, sa femme, l'auberge du Pont-du-Gard. Alléché par la vue d'un diamant dont le faux Busoni se dit chargé de partager la valeur, au nom

d'Edmond Dantès défunt, à ceux qui furent ses amis, Caderousse a bientôt conté la dénonciation faite jadis par Danglars et Fernand. Dantès renseigné part, après avoir abandonné le diamant à l'aubergiste qui le vend 45.000 francs au bijoutier Joannès. Mais la Carconte, que l'argent grise, souffle à son mari l'idée d'assassiner Joannès pour lui reprendre le diamant. Longtemps hésitant, Caderousse se décide à profiter d'un orage qui force le bijoutier à revenir lui demander abri ; il tue Joannès, le dévalise et fuit, laissant dans son auberge la Carconte blessée et le contrebandier Bertuccio que des gendarmes arrêtent comme assassin.

Les affaires de l'armateur Morel sont loin d'avoir prospéré ; des bruits fâcheux courent sur sa solvabilité et ces bruits désolent M. de Baville, inspecteur général des prisons, qui a 200.000 francs placés dans la maison Morel. Par bonheur un commis des banquiers anglais Thompson et French vient lui proposer d'acquérir sa douteuse créance : M. de Baville se garde bien de laisser échapper l'aubaine et, dans son contentement, autorise le commis, qui dit avoir connu jadis l'abbé Faria, à compulser le dossier de cet ancien prisonnier. Avec ce dossier est celui d'Edmond Dantès, duquel le représentant de Thompson enlève secrètement les notes rédigées par M. de Villefort. Ce dernier, venu tout exprès de Paris pour anéantir les dites notes, est furieux de ne les plus trouver et rend Baville responsable de leur disparition.

Le prétendu commis anglais n'est autre que Dantès qui, non content d'avoir précédé Villefort chez M. de Baville, le devance encore dans la prison où Bertuccio attend son jugement. Redevenu l'abbé Busoni, Dantès obtient du contrebandier, en échange de la promesse qu'il fait de le sauver, le récit du crime autrefois commis par Villefort sur l'enfant que Bertuccio a déterré, soigné et élevé comme son propre fils. Cette confidence donne à Dantès une arme contre Villefort, qu'il s'est promis de châtier cruellement.

Mais Dantès n'a pas seulement à punir ; il doit récompenser l'homme à qui son pauvre père, mort volontairement de faim, dut ses dernières consolations, l'intègre et bon Morel.

Déjà, sous son apparence de commis, il a ajourné à trois mois le paiement des sommes dues par l'armateur aux banquiers Thompson et French, mais cette condescendance n'a point sauvé Morel que poursuit la malchance. *Le Pharaon*, son dernier navire, a péri dans l'Inde et, à la date fixée, il possède à peine la dixième partie des dettes échues. C'est pour son nom le déshonneur ; il veut s'en laver dans le sang et pose sur sa tempe un pistolet chargé quand sa fille Julie accourt avec des cris de joie ; obéissant à un mystérieux avis, elle s'est rendue dans la chambre occupée jadis par Dantès père, et là, sur la cheminée, elle a trouvé une bourse contenant la traite Thompson acquittée et un diamant destiné à sa dot. Morel croit rêver, d'autant plus qu'au même instant son fils lui vient annoncer l'arrivée prochaine, dans le port de Marseille, du *Pharaon* que tous jugeaient perdu. — Paiement et résurrection sont, on le comprend, l'œuvre de Dantès qui, dans un coin du port, assiste à l'entrée du *Pharaon* et bénit de loin les braves gens qui ont aimé son père.

La seconde soirée de *Monte-Christo* se termine par ce touchant épisode. On la jugea, comme la première, bien conduite, saisissante, curieuse à tous les points de vue, et on l'applaudit frénétiquement. Le tout, d'ailleurs, était interprété de façon remarquable ; Mélingue-Dantès, Boutin-Caderousse, Lacressonnière-Villefort, Colbrun-Benedetto, Mmes Lacressonnière-Mercédès, Person-Carconte n'eurent, ainsi que leurs camarades plus modestes, qu'à se louer du public. Le rôle de Faria fut pourtant, pour Rouvière, l'occasion d'une mésaventure. On avait, le premier soir, oublié son nom sur l'affiche ; il refusa de jouer : un commissaire de police l'y contraignit, mais il demanda et obtint la résiliation de son engagement. Nous le verrons, dix-huit mois plus tard,

reprendre rang dans une troupe où sa place était visiblement marquée.

Le Théâtre Historique n'avait, jusque-là, compté que des victoires. Le moment parut bon à son directeur pour constater, dans une manifestation publique, cet excellent résultat. A l'issue de la représentation du vendredi 18 février, un banquet réunit, au restaurant Deffieux, le personnel entier du théâtre, banquet à la fin duquel Hostein prononça le discours suivant :

Mesdames, Messieurs, c'est, je crois, le moment de porter quelques santés qui ne vous sont pas moins chères, moins précieuses qu'à moi-même.

Et d'abord au duc de Montpensier, à la cause première de notre beau théâtre ; à ce prince qui, par ses nobles et intelligentes préférences pour les arts, les sciences et les lettres, c'est-à-dire pour ce qui est éternellement digne, grand et vrai, a su se concilier, en dehors de toute préoccupation politique, le dévouement et les chaleureuses sympathies de tout ce qui porte un cœur d'artiste ! Au duc de Montpensier, au prince qui a signé de son nom la première page des annales déjà glorieuses et populaires du Théâtre Historique ! Vive le duc de Montpensier !

Et maintenant, Messieurs, à Alexandre Dumas, cet autre prince de l'esprit, dont le nom est également inscrit d'une manière ineffaçable sur la pierre angulaire de notre édifice! A Dumas, l'honneur, l'espoir de notre théâtre, c'est-à-dire notre honneur et notre espoir ! A Dumas enfin, dont la verve inépuisable, dont le merveilleux talent ne sont égalés que par l'admiration quotidienne de ses trois millions de lecteurs !

Et tout de suite, Messieurs, dans cette traînée lumineuse que fait en passant le nom d'Alexandre Dumas, plaçons le nom de son ami, de son collaborateur habituel, le nom d'Auguste Maquet. A. Auguste Maquet dont le talent se con-

fond dans celui de Dumas, mais à la façon des grands fleuves dont on peut suivre encore le cours au sein même du vaste Océan !

A vous aussi, MM. Adolphe Dumas et Paul Meurice, vous qui avez su glorieusement tailler votre part de succès dans les succès du Théâtre Historique !

Je manquerais d'équité, disons mieux, de reconnaissance, si j'omettais ici les noms de MM. Ardoin, Bourgoin, Alquier, Védel, auxquels le théâtre doit sa création matérielle et la sécurité financière de son avenir !

Maintenant j'arrive à vous, Mesdames et Messieurs, vous que le Théâtre Historique s'honore de compter au nombre de ses artistes. Je me réjouis sincèrement de trouver une solennelle occasion de vous remercier de votre zèle, de vos efforts et de votre dévouement ; de votre zèle qui, dès l'année dernière, vous a fait braver les rigueurs du froid, afin d'activer, au milieu d'un théâtre à peine construit, les répétitions de la pièce d'ouverture ; de vos efforts qui vous ont fait acquérir, en moins d'une année, une précision et un ensemble universellement reconnus et chaque soir applaudis ; de votre dévouement enfin qui, en établissant entre nous les liens d'une solide affection, m'a permis d'appeler cette réunion de son nom véritable, c'est-à-dire de l'appeler une *fête de famille*.

A vous aussi, MM. les régisseurs généraux, MM. les membres de l'administration ; à vous, MM. les peintres et dessinateurs, si habiles et si complaisants : chefs d'orchestre, chefs de service ; à vous aussi, mon cher Lireux, qui êtes peut-être étonné de trouver ici votre nom, et que je veux cependant remercier comme représentant parmi nous la presse parisienne, cette presse si constamment remplie d'honorables et bienveillantes appréciations pour nos travaux ; à vous tous enfin qui, de près ou de loin, tenez au Théâtre Historique par vos fonctions, vos bons offices ou vos sympathies, merci, mille fois merci !

Maintenant, un dernier mot pour conclure cette allocution un peu longue peut-être, et que je n'ai hasardée que parce qu'elle vient de mon cœur et que je la regarde comme le solde d'une dette d'amitié contractée vis-à-vis de vous

tous. Ce dernier mot, le voici. Je réunis en une seule toutes les santés que j'ai portées ou que je dois porter encore, et je dis : « Au Théâtre Historique ! A l'union de plus en plus étroite de sa troupe, de ses auteurs, de sa direction ! A nos succès, à nos triomphes dans le présent et l'avenir ! A la prospérité générale de notre théâtre dans la prospérité individuelle de chacun de ses membres ! Enfin, encore une fois, au Théâtre Historique ! Vive le Théâtre Historique ! »

Cette agape, couronnée par un bal joyeux, eut dans les journaux un retentissement profitable. Certes le directeur avait lieu d'espérer alors en l'avenir préparé par un passé plus qu'encourageant ; il comptait, hélas ! sans les événements politiques. Le 24 février, une révolution faite aux accents du chœur des Girondins, chanté dans *Le Chevalier de Maison-Rouge*, substituait, au roi Louis-Philippe, une République improvisée qu'on accueillit d'abord avec enthousiasme. Le Théâtre Historique, des premiers, fêta le nouveau régime. Le 23 mars 1848, on planta, devant ses portes, un arbre de la liberté. Sa façade, le même soir, s'éclaira à giorno et, dès la sortie des spectateurs, Varney et son orchestre se placèrent au balcon ; un concert commença alors, suivi d'un bal qui dura jusqu'à quatre heures du matin, les cafés voisins fournissant aux danseurs les rafraîchissements nécessaires (1). Il fallut, par malheur, bientôt recon-

(1) Cet accès de républicanisme n'empêcha par Hostein d'aider Dumas à rendre un délicat hommage au premier protecteur de leur entreprise. Le duc de Montpensier avait sa loge au Théâtre Historique ; la famille d'Orléans exilée, cette loge devenait vacante : avec le consentement d'Hostein, Dumas la prit à son compte et, les soirs de premières représentations, la fit éclairer comme si le prince, à qui l'on envoyait soigneusement un billet, eût dû l'occuper. Cela dura

naître que le gouvernement nouveau, ne satisfaisant personne, troublait les esprits et compromettait les intérêts. Les scènes du boulevard, comme les autres, en pâtirent ; *Monte-Christo*, qu'on croyait jouer six mois, ne tint l'affiche que soixante jours, avec des recettes médiocres. Hostein dut chercher des attractions plus puissantes ; il diminua le prix des places et mit à l'étude un drame inédit de Balzac. La grande Marie Dorval en répéta le principal rôle, mais elle se vit contrainte d'y renoncer en acceptant, comme dédommagement, la reprise d'une de ses plus belles créations

12 avril : *Marie-Jeanne, ou la Femme du peuple*, drame en 5 actes et 6 tableaux, par Adolphe d'Ennery et Mallian.

Bertrand.	MM.	Bignon.
Rémy.		Boutin
Théobald de Bussières. . .		Peupin.
Appiani		Gaspari (*début*).
Un docteur.		Beaulieu.
Guillaume		Désiré.
Berlinguet		Colbrun.
Un infirmier.		Paul.
Marie-Jeanne.	Mmes	Marie Dorval.
Sophie de Bussières. . . .		Rey.
Catherine.		Fontenay.
Marguerite		Racine.
Charlotte.		Betzy.

Cette pièce, jouée pour la première fois à la Porte-Saint-Martin le 11 novembre 1845, fit au Théâtre

onze mois, au bout desquels Dumas apprit qu'au lieu d'être touché de la fidélité de son souvenir, le duc s'en amusait comme d'une plaisanterie : la loge fut aussitôt mise a la disposition des spectateurs.

Historique un énorme effet. — « Jamais, disait un soir Alexandre Dumas à la célèbre actrice, jamais femme n'a été autant acclamée par le public. — Je le crois bien, répondit-elle, les autres lui donnent leur talent, moi je lui donne ma vie ». — Mais les recettes ne répondirent pas au succès artistique et l'on n'atteignit qu'avec des programmes renforcés la présentation de l'œuvre attendue par la curiosité parisienne.

25 mai : *La Marâtre*, drame intime en 5 actes et 8 tableaux, par H. de Balzac.

Le Général comte de Grandchamp.	MM.	Matis (*début*).
Eugène Ramel		Gaspari.
Ferdinand Marcandal		Lacressonnière.
Vernon		Dupuis.
Godard		Barré.
Un juge d'instruction		Boileau.
Félix		Désiré.
Champagne.		Castel.
Baudrillon		Bonnet.
Napoléon de Grandchamp . . .		Fr. Cabot.
Gertrude.	Mmes	Lacressonnière.
Pauline		Maillet.
Marguerite		George cadette.

Maîtresse du jeune Ferdinand Marcandal, Gertrude de Meilhac a épousé le vieux général comte de Granchamp, qui est propriétaire d'une grande fabrique de draps près de Louviers, dans l'espoir d'être bientôt veuve et d'enrichir alors son amant que la vie de plaisir a ruiné. Douze ans passent sans que le général, très robuste, éprouve la moindre indisposition. Ferdinand, dont Gertrude est jalouse, a dû pour elle accepter, sous un faux nom, la place de direc-

teur-caissier de l'usine de Grandchamp. Ce dernier a, d'un premier mariage, une fille de vingt-deux ans, Pauline, dont Ferdinand tombe amoureux. Il la séduit sans grande peine, mais cette intrigue reste secrète, parce que Marcandal est fils d'un homme qui a trahi Napoléon pour les Bourbons, tandis que Grandchamp professe, pour le souvenir de l'Empereur, un culte fanatique.

Telle est, au lever du rideau, la situation des principaux personnages. Rien ne semble plus paisible, plus heureux, que l'intérieur des Grandchamp, et pourtant la terreur, la jalousie, la haine agitent le cœur de ceux qui vivent auprès du général. Lui, ne soupçonnant rien, estime sa femme, adore sa fille et le fils que lui a donné Gertrude, et, si quelque audacieux menaçait ses idoles, il paierait de sa vie cette action imprudente. Une lutte effroyable va pourtant s'établir entre ces deux femmes jalouses du même bonheur, la marâtre et sa belle-fille. Gertrude est adroite, astucieuse, mais Pauline a du courage et du sang-froid. Aimer Ferdinand et ne pas oser dire à son père le véritable nom de son amant, c'est là le supplice de la jeune fille. Une fois, elle a demandé au général ce qu'il dirait si elle aimait le fils d'un de ces royalistes qu'il maudit ; Grandchamp a poussé un tel cri, fait une si effrayante menace que Pauline a dû se mettre à rire pour dissimuler sa terreur et son désespoir. Quant à Gertrude, sa rage est grande quand lui vient le soupçon de la trahison de Ferdinand ; guettant une nuit, elle surprend Pauline reconduisant son amant et se dresse livide devant elle. — « Je suis libre, moi ! » répond froidement la jeune fille. Le duel est dès lors engagé.

Gertrude, qui préfère la mort à la vie sans Ferdinand, décide de perdre Pauline ; elle essaie de lui faire épouser Godard, fat provincial, curieux et mauvaise langue, qui découvre bientôt le secret des deux femmes. Pauline refuse Godard, mais Gertrude, que rien n'arrête, va trouver le général et lui dit : « Pauline aime Ferdinand. – Eh bien ! qu'elle l'épouse », répond Grandchamp. — Mais la jeune fille, interrogée, nie avoir jamais pensé au commis de son père. Ferdinand, qui survient et à qui le général offre sa fille, croit à une géné-

rosité de Gertrude et tombe aux pieds de Pauline, qui le reçoit avec un dédain si glacial que l'amoureux fond en larmes. Gertrude assiste en souriant au spectacle de cette douleur ; elle sait que Pauline ne peut avouer son amour, car, du jour où Ferdinand serait obligé de dire son nom, tout serait perdu, et elle se réjouit d'avoir séparé pour jamais les amants. Mais, une fois seule avec sa belle-mère, Pauline se relève. — « Madame, dit-elle, tout le mal que vous m'avez fait vous le réparerez : les difficultés qui s'opposent à mon mariage avec Ferdinand, vous les vaincrez, ou bien je vous perds en mettant sous les yeux de votre mari les lettres que vous avez écrites à mon amant et que je lui ai prises ». — Sans perdre la tête, Gertrude s'assure que Pauline porte sur elle les dangereuses missives, endort la jeune fille au moyen d'une tasse de thé additionné d'opium, reprend ses lettres et les brûle. A son réveil Pauline se voit désarmée ; elle veut fuir en Amérique avec Ferdinand, mais Gertrude s'y oppose et menace de révéler au général le vrai nom du jeune homme. Pauline alors prend un parti terrible ; sachant que Gertrude a dans son secrétaire un paquet d'arsenic acheté pour détruire des rongeurs, elle dérobe la clef du meuble, s'empare d'une partie du poison et le prend dans une infusion préparée par sa belle-mère. Bientôt sa vie est en péril ; un docteur, qui a surpris Gertrude versant de l'opium dans la tasse de Pauline et qui connaît la rivalité des deux femmes, accuse la marâtre d'avoir administré de l'arsenic à sa rivale ; Gertrude a beau protester de son innocence, on va l'arrêter quand Pauline, que Ferdinand a voulu suivre dans la tombe, justifie sa belle-mère et meurt dans les bras de Grandchamp affolé.

Avec le sujet de *la Marâtre*, Balzac eût composé sans doute un superbe roman ; il n'en avait tiré qu'une pièce étudiée, bien écrite, émouvante, mais incomplète, malhabile parfois, et qu'on accueillit sans chaleur.

Cet échec décida Hostein à fermer en juin le Théâ-

tre Historique pour conduire ses artistes à Londres, où ils devaient jouer *La Reine Margot*. Ce drame fut interdit en raison des légèretés prêtées à l'épouse du Béarnais, et l'on se rabattit sur *Monte-Christo*, qui n'avait rien d'effarouchant pour la pudibonderie anglaise ; aussi est-ce par stupidité pure que les spectateurs de Drury-Lane, avant même qu'un mot eût été prononcé, sifflèrent, huèrent, bafouèrent en scène les acteurs d'Hostein. Ils ne s'en tinrent pas là et, furieux de l'impassibilité avec laquelle les Français débitaient leurs rôles au milieu du vacarme, ils se ruèrent sur le théâtre pour s'y livrer à des voies de fait ; quelques-uns de nos compatriotes, armés, les firent rétrograder en hâte. Ces agressions brutales et lâches se renouvelèrent, si bien que la troupe dut repasser la Manche plus tôt qu'elle ne l'avait pensé.

Le Théâtre Historique rouvrit, le 20 juillet, avec *la Marâtre*, que remplacèrent bientôt des nouveautés.

10 août : *Atala*, drame lyrique en 1 acte, par Alexandre Dumas fils, musique d'Alphonse Varney.

Chactas.	MM. Montaubry.
Lopez	Junca.
Atala.	Mme Moisson.
Récitation poétique . . .	M. Bignon.

Les Siminoles ont vaincu les Natchez. Seul survivant de tant de guerriers illustres, Chactas a trouvé un abri chez Lopez, qui le traite comme son fils. Mais, après trois ans de repos, Chactas revoit dans un rêve son pays, sa mère, et veut les

rejoindre. Il part, malgré les prières de Lopez, rencontre ses ennemis, est pris et condamné à mort. Tandis qu'il sommeille, les jeunes vierges siminoles le viennent contempler. L'une d'elles prie pour lui et, quand il ouvre les yeux, lui parle d'espoir. C'est Atala, fille du chef simaghan; sa mère l'a faite chrétienne et elle veut convertir le prisonnier à sa foi. Chactas, pris d'amour, embrasse la religion d'Atala, qui l'engage à fuir pendant que ses ennemis se livrent à l'orgie; mais le jeune homme déclare ne pouvoir vivre loin d'elle, et la charitable vierge suit les pas de celui qui sera son époux.

Ce poème, chanté ou récité par des dames en robes blanches et des messieurs en habits noirs, dut son succès à la musique charmante du chef d'orchestre Varney; il servait de lever de rideau à une comédie-proverbe, publiée dans la *Revue des Deux-Mondes* en 1835, et que nul théâtre n'avait encore osé recueillir.

10 août : *Le Chandelier*, comédie à tableaux, en 3 actes, par Alfred de Musset.

Maître André . . .	MM.	Matis.
Clavaroche		Peupin.
Guillaume		Colbrun.
Landry.		Castel.
Jacqueline	Mmes	Maillet.
Fortunio		R. Debrou.
Madelon		Racine.

Le rideau se lève sur la chambre de la jeune et jolie Jacqueline, femme du notaire André. Le jour n'est pas encore venu; Jacqueline dort ou fait semblant de dormir, car elle vient d'entendre la voix de son mari. Celui-ci entre courroucé, hors de lui : un de ses clercs a vu un homme escalader le

balcon de sa femme : on le trompe donc, il faut qu'il en acquière la preuve pour mener la coupable en justice. Mais Jacqueline, qui s'est réveillée pour ne point recevoir le contenu du pot à eau de sa toilette, se justifie des indignes soupçons de son mari avec tant d'adresse et de gentille énergie que maître André tombe à ses genoux, lui demande pardon de ses dires injurieux et s'en retourne sans vouloir faire de perquisition dans la chambre à coucher. A peine est-il parti que Jacqueline, perdant son air d'innocente outragée, ouvre vite une armoire et en fait sortir, tout brisé, le capitaine Clavaroche, son amant. C'est un roué que la situation n'embarrasse guère. Pour détourner les soupçons de son mari, Jacqueline n'a qu'à choisir un *chandelier*, c'est-à-dire un jeune homme dont elle se fera aimer en feignant pour lui un certain attachement et qui sera par suite tourmenté, surveillé, tandis que l'amant véritable jouira en paix du fruit de sa conquête. Forcée d'avoir recours à cet expédient, Jacqueline choisit Fortunio, troisième clerc de son mari, pour jouer le rôle de l'obligeant porte-flambeau. Or il se trouve que Fortunio plus avancé, plus hardi que Chérubin, aime de toutes les forces de son cœur de vingt ans Jacqueline, qui lui est apparue comme une divinité au milieu des poudreux papiers de l'étude. Il fait donc au sérieux son personnage pendant que Clavaroche rit de sa naïveté, le fait chanter à table et le désigne perfidement à la jalousie de maître André. Aussi quel désespoir envahit l'âme du jeune homme quand une conversation, surprise par hasard, lui révèle que Clavaroche est l'heureux vainqueur de Jacqueline !

Cependant le notaire, dont les pièges à loup mis pour surprendre l'amant de sa femme n'ont attrapé qu'un chat, a de nouveaux soupçons qu'il prétend éclaircir en se cachant la nuit dans l'étude. Clavaroche, qui s'est aperçu que le petit clerc faisait réfléchir Jacqueline, conseille à celle-ci d'écrire à Fortunio pour lui donner, à minuit, rendez-vous au jardin ; le mari averti, le jeune homme sera pris, fustigé d'importance et l'amour du soldat dormira désormais sur les deux oreilles. Jacqueline envoie le billet, mais les déclara-

tions de Fortunio l'ont émue, elle craint que maître André n'agisse trop brutalement avec lui, et fait venir le clerc dans sa chambre. Fortunio se présente et accable la jeune femme de reproches ; il savait tout et, malgré cela, serait allé à minuit se dévouer, mourir pour la traîtresse. Jacqueline, bonne personne après tout, ne peut tenir contre un si beau témoignage d'amour ; elle se jette dans les bras du clerc qui, triomphant, dit à son tour à l'officier penaud : « Chantez donc, M. Clavaroche ! » — Le chandelier brûle les doigts de celui qui l'avait allumé.

Il y a certes, dans cette amoureuse aventure, des scènes équivoques, mais qui s'en fâcherait en présence de tant de grâce dans les détails, de tant d'esprit dans le dialogue, d'une si fidèle peinture des caractères. *Le Chandelier*, bien mis en scène, joué superbement par Mlle Maillet, belle fille que la mort devait frapper quelques mois plus tard, de façon convenable par Rose Debrou, débutante, et les autres acteurs, reçut le premier soir un accueil très favorable ; c'était néanmoins une œuvre trop délicate pour attirer la foule au boulevard du Temple, elle disparut après quelques représentations qui la signalèrent à la Comédie-Française, où elle entra triomphalement le 29 juin 1850.

L'été de 1848, ensanglanté par des émeutes, avait eu pour les directeurs parisiens des conséquences si fâcheuses que l'Assemblée Nationale leur vota un secours de 680.000 francs. Sur cette somme, 27.000 francs furent attribués au Théâtre Historique qui faisait preuve, au moins, d'une activité méritoire. Renonçant momentanément aux pièces nouvelles, Hostein, à cette époque, emprunta au passé divers

drames de valeur réelle et qui avaient laissé les meilleurs souvenirs.

17 août : *Marie Tudor*, drame en 4 parties, par Victor Hugo.

Gilbert.	MM.	Bignon.
Fabiano Fabiani . . .		Lacressonniere.
Simon Renard. . . .		Dupuis.
Josuah Farnaby . . .		Boileau.
Un Juif		Charles.
Lord Clinton		Crette.
Lord Chandos		H. Armand.
Lord Montaigu. . . .		Alexandre.
Eneas Dulverton . . .		Georges.
Lord Gardiner. . . .		Beaulieu.
Un geolier		Désiré.
Marie Tudor.	Mmes	George.
Jane		Rey.

Mlle George, spécialement engagée, reprit pour quelques soirs le personnage de Marie, créé par elle à la Porte-Saint-Martin le 6 novembre 1833 ; on l'y fêta chaleureusement.

16 septembre : *Charles VII chez ses grands vassaux*, tragédie en 5 actes, par Alexandre Dumas.

Charles VII	MM.	Gaspari.
Le comte de Savoisy. . .		Georges.
Yacoub		Fechter.
Jean		Crette.
Guy-Raymond		Alexandre.
André		Bonnet.
Jehan		Paul.
Le Chapelain		Beaulieu.

Bérengère	Mmes	MARIE DORVAL.
Agnès Sorel		PERSON.
Un page		BETZY.

Représentée à l'origine sur le théâtre de l'Odéon, le 20 octobre 1831, cette pièce fut rejouée pour le début du jeune premier Fechter, venu de l'Ambigu-Comique, et la réapparition de Marie Dorval, qui laissa bientôt à Mme Rey le rôle de Bérengère.

19 septembre : *Angèle*, drame en 5 actes, par Alexandre Dumas (avec Anicet Bourgeois).

Alfred d'Alvimar	MM.	LACRESSONNIÈRE.
Henri Muller.		FECHTER.
Jules Raymond.		PEUPIN.
Muller père		ALEXANDRE.
Dominique		DÉSIRÉ.
Un notaire		MALINE.
Un domestique		JULES.
La comtesse de Gaston . . .	Mmes	LACRESSONNIÈRE.
Angèle		REY.
Ernestine de Rieux		HONORINE (*début*).
Angélique.		GEORGE CADETTE.
Louise		RACINE.
Fanny		BETZY.

De la Porte-Saint-Martin, où il avait paru le 28 décembre 1833, ce drame passa avec bonheur au Théâtre Historique, comme devaient faire successivement les meilleures œuvres de la jeunesse d'Alexandre Dumas.

7 octobre : *Lucrèce Borgia*, drame en 5 actes, par Victor Hugo.

Alphonse d'Este.	MM.	CRETTE.
Gennaro.		BIGNON.
Gubetta.		DUPUIS.
Maffio.		BARRÉ.
Jeppo.		CHARLES.
Ascanio		H. ARMAND.
Oloferno.		BEAULIEU.
Rustighello.		PEUPIN.
Astolfo.		BONNET.
Un huissier		ALEXANDRE.
Lucrèce Borgia	Mmes	GEORGE.
La princesse Negroni . . .		BETZY.

Cette pièce, créée à la Porte-Saint-Martin le 2 février 1833, tint l'affiche quelques jours, le temps juste de mettre au point un drame auquel on attribuait une importance politique. Mlle George y fut, comme dans *Marie Tudor*, revue avec intérêt.

14 octobre : *Catilina*, drame en 5 actes et 7 tableaux, par Alexandre Dumas et Auguste Maquet.

Catilina	MM.	MÉLINGUE.
César.		FECHTER.
Clinias		LACRESSONNIÈRE.
Lucullus.		DUPUIS.
Cicéron.		SAINT-LÉON.
Volens		CRETTE.
Aufénus.		BONNET.
Marcius.		CASTEL.
Sylla.		GEORGES.
Gorgo.		BARRÉ.
Cicada		COLBRUN.
Caton		BOILEAU.
Storax		BOUTIN.
Charinus		GASPARI.

Le Pédagogue. . . .	MM.	CHARLES.
Chrysippe.		H. ARMAND.
Rullus.		FRÉDÉRIC (*début*).
Lentulus		PEUPIN.
Céthégus		BEAULIEU.
Capito		GEORGES.
Charinus.	Mmes	REY.
Marcia		LACRESSONNIÈRE.
Aurélia Orestilla . .		PERSON.
Fulvie.		H. JOUVE.
Niphé		GÉNOT (*début*).
Nubia		DEVAL.

Le décor représente la maison du tribun Marcius Salvenius. Le père de famille, que l'on pleure, est couché sur un lit funèbre autour duquel viennent se ranger ses amis. Le frère du mort s'agite et s'inquiète ; il est seul héritier de Marcius puisque le tribun n'a laissé qu'une fille, Marcia, promise au culte de la déesse Vesta, mais il le soupçonne d'avoir testé en faveur de Sylla, son ancien général, et cette crainte n'est que trop fondée. Caduc, mourant, l'ancien dictateur assiste aux funérailles de son vieil ami et prononce sur lui les dernières paroles ; mais il n'accepte pas le legs qu'on lui a fait et rend à Marcia le patrimoine de son père en lui apprenant qu'elle est déliée du serment qui l'engageait à Vesta. Ce serment fait pour contenter son père, Marcia entend le tenir, bien qu'elle soit aimée du grec Clinias. Donc, après avoir partagé ses biens entre Clinias et l'esclave thessalienne Niphé, qui l'a élevée, Marcia veut quitter sa maison ; mais, dans la coupe qu'elle vide en l'honneur du défunt, un inconnu a versé une liqueur qui endort la jeune fille ; l'inconnu reparaît alors, emporte Marcia dans sa chambre et la viole. Niphé entend un cri de la victime et veut lui porter secours ; le criminel, qu'elle reconnaît pour Catilina, la frappe de son poignard. Clinias survient juste à temps pour assister à la fuite de Catilina ; il ne sait point son nom, mais il voit son visage qu'il saura reconnaître.

Niphé expirante a dit à Catilina : « Tout ce que l'avenir

te réserve de malheurs sortira de cette nuit, prends garde au fils de la vestale ». — L'assassin, lavant ses mains, a répondu : « Lorsqu'une vestale devient mère on l'enterre avec son enfant, je n'ai donc rien à craindre ». — Il se trompe pourtant : ni la mère ni le fils ne meurent. Condamnée, Marcia a été sauvée par Clinias, qui a élevé son enfant en secret. L'enfant a quinze ans, se nomme Charinus et appelle Clinias son père quand la pièce continue. Catilina a poursuivi sa carrière de sang et de désordre et veut jouer une partie suprême. Rome doit nommer, en cette année 691, deux consuls ; Antoine sera le premier, Cicéron et Catilina se présentent concurremment pour la seconde place. Catilina est ruiné, mais ses mains sont toujours prodigues ; son médecin ne lui donne pas une année à vivre, mais il lance dans le Tibre un disque que, depuis Rémus, nul n'a pu soulever. Après cet effort il pâlit et une écume de sang paraît sur ses lèvres. Un jeune enfant s'approche et lui offre gracieusement à boire dans une gourde de bois sculpté : Catilina regarde l'enfant qui le charme et, en échange de la gourde, lui donne le flacon de la courtisane Orestilla présente à cette scène, et qui fixe, elle, des regards jaloux sur le jeune inconnu. Mais un homme survient, qui dévisage Catilina, jette le flacon avec mépris et entraîne l'enfant ; c'est Clinias, atterré du hasard qui a mis en présence Charinus et son véritable père. Orestilla n'aime pas Catilina, mais elle est ambitieuse et lui offre sa main avec quarante millions de sesterces qui l'aideront à obtenir le consulat ; en échange il doit jurer qu'il n'aime aucune femme, n'a aucun enfant, que nulle créature vivante ne le touche et l'autoriser à frapper qui bon lui semblera. Le marché conclu, Catilina partage la terre à ses amis dans un souper splendide où Vénus elle-même couronne les convives.

Bientôt Catilina s'arrache au festin pour se rendre à la maison où son affidé a vu entrer Charinus ; il veut revoir l'enfant dont la vue l'a, le matin, profondément troublé. Il reconnaît les lieux où il a déshonoré une vierge, égorgé une esclave ; il reconnaît Clinias, et, devinant que Charinus est son fils, le demande avec violence. Clinias tire son

épée et va frapper Catilina quand Marcia, attirée par le bruit, se présente. Surpris à la vue de celle qu'il croyait morte, Catilina se réjouit bientôt ; Marcia est mère et le comprendra mieux que Clinias. C'est donc elle qu'il supplie, c'est à elle qu'il raconte ses émotions paternelles ; il parle avec un tel accent que Marcia attendrie va le conduire au souterrain où elle a caché Charinus, lorsque Clinias l'entraîne et met Catilina en présence de Cicéron. Que veut le grand orateur ? Gagner Catilina sur lui-même, obtenir que le candidat des pauvres, des ruinés, des esclaves, renonce à bouleverser le monde pour le conquérir ; s'il refuse on l'enlèvera la nuit même, afin qu'il ne puisse se présenter aux comices. L'accueil que fait Catilina au discours de Cicéron décide ce dernier à une résolution plus grave, ce n'est pas l'exil mais la mort qui le débarrassera de son rival;mais, pendant les cinq minutes qu'il lui accorde pour écrire son testament, une trappe se soulève et Charinus, qui a tout entendu, apparaît une lampe à la main. — « Venez, mon père ! » dit-il à Catilina, heureux de conquérir à la fois son fils et la liberté.

Les élections consulaires ont lieu le lendemain ; quelles que soient l'ardeur des candidats et leur habileté à briguer les suffrages, le résultat final dépend de Jules César qui dispose de soixante-quinze mille voix ; il les donne à Catilina, mais une femme intercepte l'ordre envoyé à ses gens, qui s'abstiennent de voter : Cicéron est, par suite, nommé consul. Catilina battu rend à Orestilla sa parole et reprend l'anneau qu'il avait mis en gage entre ses mains ; mais, avant de le restituer, la courtisane en fait faire un semblable : il servira à la vengeance qu'elle médite contre Catilina, car elle a surpris le secret de sa tendresse pour Charinus.

Cependant Catilina n'accepte pas la défaite qu'il doit à une trahison. Ses partisans, réunis dans une orgie, proclament la guerre civile contre Cicéron qui déjà emprisonne et massacre leurs amis. Résolus à vaincre ou à mourir, tous veulent boire à la coupe de Némésis ; une femme couverte de voiles noirs sort de terre pour leur offrir une coupe de sang dans laquelle ils trempent leurs lèvres en jurant

la perte de Rome. Mais, en disparaissant, la femme relève son voile ; c'est Orestilla dont la vue épouvante Catilina, moins encore qu'une vision lui montrant Charinus gagnant le ciel, avec une large plaie à la gorge : l'horrible courtisane, au moyen de l'anneau imité, a tiré Charinus de la maison où Catilina l'avait caché, pour le tuer et faire boire au malheureux père le sang du seul être qu'il ait aimé.

Après avoir rempli Rome de tumulte pour confondre sa ruine dans la ruine universelle, après avoir conçu le projet de léguer le monde à Charinus, Catilina, sans pouvoir et sans enfant, ne peut plus que mourir. Il tombe, en effet, à Pistole, sous les coups des soldats consulaires et Marcia, qui le lui a promis, va chercher son corps pour l'ensevelir avec celui du fils avec lequel il n'a pu vivre.

Toutes les passions sont mises en jeu dans cet ouvrage qui essaie de flétrir Catilina et finit par le réhabiliter en opposant son généreux désordre à la vertu douteuse de Cicéron ; le rire et les larmes, le terrible et le comique s'y mêlent d'une façon savante ; cela émeut comme un drame et intéresse comme une satire. De très beaux décors, une interprétation remarquable, une partie matérielle digne enfin de la partie littéraire valurent à Catilina le succès rêvé par les auteurs et la direction.

25 novembre : *L'Hôtellerie de Genève*, drame en 1 acte, en vers, par Paul Foucher.

Etienne Mauroy	MM.	Matis.
Albéric d'Aprémont. . .		H. Armand.
Duresnel.		Georges.
D'Astarac.		Paul.
Marcel.		Alexandre.
Un hôtelier.		Boileau.

Marguerite . . . . . . Mmes ATALA BEAUCHÈNE.
Pauline . . . . MAILLET.

La scène se passe à Genève, en 1572. Etienne Mauroy, vieux soldat catholique, est père de deux filles. L'aînée, Marguerite, a été, pendant une absence de Mauroy, enlevée par un inconnu ; l'autre, Pauline, restée près de son père, a vainement essayé de plaider la cause de sa sœur coupable. Un hasard réunit dans la même auberge, sans qu'ils le sachent, le vieillard, Pauline et Marguerite, qui a perdu l'espoir de recouvrer l'honneur, car le père de son amant, huguenot fanatique, ne veut point d'une papiste dans sa famille. La Saint-Barthélemy a, dans ce moment, une contre-partie à Genève ; les protestants, furieux du massacre des leurs, veulent y répondre par la mort de tous les catholiques. Etienne, tombé entre leurs mains, se met en défense, mais, au moment de la lutte paraît sa fille aînée ; le vieux soldat jette alors son épée, s'humilie devant les huguenots et sort en maudissant Marguerite. Celle-ci veut mourir, un devoir l'en empêche : sa jeune sœur, séparée de son père, est en danger ; Marguerite la protège au péril de sa vie et l'endort dans ses bras en ayant le courage de rester inconnue. Lorsque revient Etienne anxieux, elle lui rend Pauline qu'elle a sauvée ; le vieillard, muet et glacé, entraîne sa fille cadette, mais pour revenir, seul, presser avec effusion dans ses bras celle qui a expié sa faute. Il lui pardonnera, la ramènera dans ses foyers, mais à la condition qu'elle se sépare pour jamais de l'homme qui ne peut lui donner son nom. Marguerite s'y refuse, et Mauroy va partir avec Pauline quand le séducteur de sa fille accourt ; l'obstacle qui s'opposait à son mariage est brisé, son père a reçu la mort des mains d'un catholique. En apprenant la religion du jeune homme, le fanatisme d'Etienne se réveille, mais quelques lignes écrites par le huguenot disparu rappellent à la clémence le vieux brave, qui presse tour à tour sur son cœur Marguerite pardonnée et celui qui sera bientôt son gendre.

Cette pièce se distingue par une austérité de senti-

ments qui lui donne une couleur toute particulière ; écrite en vers médiocres elle émut, fut applaudie, mais ne fournit point une longue carrière.

2 décembre : *L'Argent*, drame en 5 actes et 7 tableaux, par Paul de Guerville.

Evelyne.	MM.	Fechter.
Sir John Vesey		Dupuis.
Lord Glosmore		Boileau.
Sir Frédéric Blount . . .		Gaspari.
Stout		Beaulieu.
Graves		Barré.
Le capitaine Dudley . . .		Crette.
Sharp		Alexandre.
Le Membre du club, Grab .		Castel.
Tom		Désiré.
Crimson		Peupin.
Lady Franklin	Mmes	Atala Beauchène.
Clara		Maillet.
Georgina		R. Debrou.

Sir John Vesey est un de ces hommes qui, tout en affectant un profond mépris pour l'argent, a recours aux intrigues les plus basses, aux plus laborieux stratagèmes pour arrondir sa fortune. Il est père d'une fille, Georgina, qu'il a élevée dans ses principes et dont il a fait un instrument docile. Son expérience lui a prouvé que les apparences du désintéressement et de la générosité passent généralement, aux yeux du monde, pour des réalités ; aussi affiche-t-il tous les dehors d'une charité infatigable. Il a recueilli dans sa maison deux parents pauvres, un jeune homme et une jeune fille, et l'opinion publique lui tient compte de cette noble action. Mais le jeune homme, Evelyne, sert de secrétaire à sir John, s'occupe de ses affaires, rédige ses discours, et cela sans compensation autre que celle d'une tyrannique hospitalité ; de son côté la jeune personne, Clara,

est demoiselle de compagnie de miss Vesey et de lady Franklin, sœur de sir John, et doit se plier aux caprices de l'une et de l'autre. Vivant sous le même toit, partageant les mêmes souffrances, Evelyne et Clara s'aiment sans se l'être jamais dit. Mais Clara a vu mourir les siens de misère, elle ne veut pas associer son indigence à celle d'Evelyne, et repousse l'offre de son cœur quand il se décide à parler.

Cependant un original lègue à Evelyne des biens considérables que Vesey croyait destinés à sa fille ; maître de cette fortune, il se voit courtisé par une foule de flatteurs qu'il méprise. Seule Clara s'éloigne de lui ; elle s'est sacrifiée au bonheur de son cousin pauvre : accepter sa main, à présent qu'il est riche, serait déshonorer son amour. Mais sir John n'a pas de ces délicatesses, il prétend qu'Evelyne devienne son gendre et congédie, à cet effet, Frédéric Blount qu'aime Georgina et auquel il l'avait fiancée. Le spectacle des platitudes que fait commettre son argent écœure Evelyne ; sa haine contre la société, son mépris des hommes s'enveniment de toute l'amertume mise en son âme par le dédain de Clara, et il conçoit l'idée de donner une leçon à ses adulateurs sans vergogne. On le voit se livrer à des dépenses folles, il joue et perd des sommes énormes ; ses courtisans le croient alors ruiné et lui tournent le dos, mais Clara et un ami digne de ce nom restent fidèles au jeune homme malheureux. Clara lui envoie de l'argent sans lui apprendre d'où vient ce secours, si bien qu'Evelyne attribue cette pensée généreuse à Georgina et se décide à l'épouser. Arrive Clara qui, se croyant redevenue l'égale de son cousin, laisse échapper le tendre aveu contenu si longtemps. Evelyne, à la fois heureux et désespéré, ne sait comment rompre avec Georgina ; la chose est d'autant plus embarrassante que sir John, ayant appris que la pauvreté de son ex-secrétaire est feinte, tient plus que jamais à devenir son beau-père. Heureusement Georgina, qui croit toujours Evelyne ruiné, se décide à partir pour l'Ecosse avec Frédéric Blount : on l'en empêche, mais la pratique miss déclare vouloir donner sa main à celui qui possède son cœur : Evelyne, devenu libre, deviendra l'époux de Clara.

Adaptation plutôt que traduction d'une des meilleures pièces de Bulwer, *The Money*, ce drame, intéressant par la pensée première, par l'intrigue et par les détails, devait être joué à l'Odéon quand l'auteur préféra le public du boulevard à celui du faubourg Saint-Germain. Il n'eut pas lieu de s'en féliciter, car, malgré le talent déployé par Fechter et par Mlle Maillet dans les rôles importants, *l'Argent* produisit un effet si médiocre qu'il fallut promptement renforcer l'affiche avec une reprise.

17 décembre : *Antony*, drame en 5 actes, par Alexandre Dumas.

Antony	MM. Laferrière.
Eugène d'Hervilly	Peupin.
Olivier Delaunay	Gaspari.
Le baron de Marsanne . . .	Castel.
Frédéric de Lussan	H. Armand.
Le colonel d'Hervey	Georges.
Louis	Alexandre.
Adèle d'Hervey	Mmes Person.
La vicomtesse de Lancy. . .	Atala Beauchène.
Mme de Camps	Racine.
Clara.	R. Debrou.
L'Hôtesse	Fontenay.

Créée à la Porte-Saint-Martin le 3 mai 1831 et passée ensuite au répertoire de divers théâtres, cette œuvre intéressante fit applaudir, chez Hostein, Laferrière qui l'avait interprétée déjà, et Mme Person, que Marie Dorval aidait de ses précieux conseils.

28 décembre : *Les Mystères de Londres, ou les Gen-*

tilshommes de la nuit, drame en 5 actes et 10 tableaux, par Paul Féval.

Rio Santo	MM. Laferrière.
Donnor	Matis.
Bob Lanterne. . . .	Boutin.
Moore	Dupuis.
Perceval	Fechter.
O' Connel	Georges.
Paddy	Crette.
Gruff.	Boileau.
Gérard	Gaspari.
Lord Trévor	Beaulieu.
Johnston	Barré.
Dimitri Tolstoï . . .	Peupin.
Snaïl.	Colbrun.
Falkstone	Bonnet.
Picott	Castel.
Halisson	Alexandre.
Turnbull	Morel (*début*).
Walter	Fleury.
Smith	H. Armand.
L'Attorney	Paul.
Mich.	Serres (*début*).
Un groom.	Jules.
Un huissier	Désiré.
Un gentilhomme . .	Gustave.
Suzannah.	Mmes Lacressonnière.
Fanny	H. Jouve.
Mary Trévor. . . .	R. Debrou.
La Maudlin	George cadette.
Mistress Gruff . . .	Génot.
Clary	Fanny Klein (*début*).
Lady Campbell . . .	Racine.
Lady Brompton. . .	Betzy.
Lady Moordaunt . .	Laignelet.
Lady Blombery. . .	Deval.

Lady Stanley . . .	Mmes	HONORINE.
La Mère Jacob. . .		LOUISE.
Jane.		LÉONTINE.
Phegor.		CONSTANCE (*début*).

Sur la place publique où commence la pièce circulent, au milieu de la foule, Bob Lanterne, gredin blanchi dans les prisons, Snaïl, jeune filou donnant plus que des espérances. le capitaine Paddy, lovelace de carrefour, et le couple Gruff, tenancier de la Taverne du roi Georges. Ces personnages en disent assez pour faire comprendre qu'ils sont les agents subalternes d'une œuvre mystérieuse dont le but paraît fort peu honorable, si l'on en juge par ses adhérents. Des gens plus haut placés font partie de cette terrible association, le docteur Moore, entre autres. Comme il passe d'un air discret qui ne laisse rien espérer de son caractère, une femme l'aborde sans se faire connaître, et lui ordonne, au nom du lord, chef des Gentilshommes de la nuit, de gagner à la cause qu'il sert une jeune fille admirablement belle, employée en qualité de servante à la Taverne du roi Georges. Elle se nomme Suzannah, et l'humeur brutale de mistress Gruff lui fait une destinée trop affreuse pour qu'elle n'accepte pas tout ce qui pourra l'arracher à cette position. Tandis que le docteur attend l'occasion d'exécuter l'ordre de l'inconnue, deux hommes surviennent, un mendiant irlandais nommé Donnor et milord Perceval. Le premier, père de Suzannah et de Clary, venu à Londres après la mort de sa femme pour se réunir à ses enfants, demande l'aumône au second qui, saisi de pitié, fait entrer le vieillard dans la taverne où un bon repas lui rend des forces. Il en sort pour continuer ses recherches, ne soupçonnant guère que sa fille est si près de lui. Suzannah, poussée à bout par les mauvais traitements de sa patronne, quitte bientôt elle-même la taverne pour aller se jeter dans la Tamise. Le docteur Moore l'arrête et fait briller à ses yeux une perspective éblouissante ; la jeune fille, comprenant qu'il y a quelque piège caché sous ces offres, refuse pour garder son honneur intact. Mais elle aime, et celui qui occupe toute son âme de pauvre servante

est l'élégant et noble marquis de Rio-Santo ; qu'elle agrée le rôle qu'on lui propose, et non seulement son père et sa sœur deviendront riches, mais Rio-Santo sera à ses genoux : Suzannah vaincue accepte.

En dépit de son nom espagnol, le marquis de Rio-Santo est un Irlandais qui, profondément touché des malheurs de sa patrie, a juré d'arracher l'Irlande à la tyrannie qui l'écrase. Décidé à ne reculer devant aucun moyen, il est devenu chef de l'association des Gentilshommes de la nuit, qui compte cinq cent mille membres de toutes conditions, depuis les plus honorables marchands de Londres jusqu'aux plus vils pick-pockets. C'est au profit de l'entreprise qu'on a enrôlé Suzannah dont la beauté, l'esprit et la distinction peuvent servir. Deux occasions s'offrent bientôt d'exploiter les qualités de la jeune Irlandaise ; d'abord elle devient complice d'un vol de diamants, dont la restitution permet à Rio-Santo de placer quelques chenapans dévoués au sein même de la police ; puis on la met près de Perceval endormi, au moment où la fiancée de celui-ci, miss Mary Trévor, vient avec son père rendre visite au lord blessé, circonstance qui amène une rupture et décide miss Trévor à épouser Rio-Santo. Le marquis, qui recherche l'alliance des Trévor dans l'intérêt de ses projets politiques, aime Suzannah ; il a défendu qu'on l'employât au profit de l'association et il ignore que, par deux fois, on a méconnu ses ordres. Celui qui a bravé son autorité est le docteur Moore qui, jaloux de la position du marquis, a voulu le placer entre son devoir et son amour dans l'espoir que Rio-Santo faiblira, sera déchu du rang qu'il occupe et devra céder à un autre le commandement des Gentilshommes de la nuit. Mais Suzannah a retrouvé son père ; elle sait que Perceval lui a sauvé la vie et se décide à révéler à miss Trévor le rôle qu'elle a, sans le comprendre, joué chez le jeune lord. Cela contrarie Moore, qui fait enlever Suzannah et sa sœur Clary qu'on enferme dans la Taverne du roi Georges, pour les endormir avec de l'opium afin de les descendre dans une barque où le docteur les attend. Donnor, par bonheur, surprend le complot, suit à la

nage la barque qui emporte ses filles et tue Moore avec son propre couteau.

Suzannah délivrée court chez les Trévor se confesser à miss Mary, que Rio-Santo va néanmoins épouser quand arrive une lettre d'O' Connell, l'oracle de tous les Irlandais : le grand agitateur, à son lit de mort, recommande de ne faire aucune tentative violente en faveur de l'Irlande dont la cause doit triompher par la loi seule. Ce message rompt l'union qui allait faire le malheur de quatre personnes ; miss Trévor épouse Perceval, Rio-Santo Suzannah, et l'association des Gentilshommes de la nuit est à jamais dissoute.

Les Mystères de Londres avaient, en livre, obtenu un succès posant Paul Féval, jusqu'alors inconnu, en rival d'Alexandre Dumas et d'Eugène Sue. Le drame qu'il en tira, plein de mouvements terribles, de situations pathétiques, de péripéties imprévues, fut applaudi avec justice, mais ne produisit point les recettes dont le théâtre avait de plus en plus besoin.

17 février 1849 : *La Jeunesse des Mousquetaires*, drame en 5 actes et 12 tableaux, avec prologue et épilogue, par Alexandre Dumas et Auguste Maquet.

D'Artagnan.	MM. Mélingue.
Athos.	Clarence.
Porthos	Crette.
Aramis	Peupin.
Buckingham	Laferrière.
Louis XIII	Pierron.
Le Cardinal.	Matis.
Rochefort	Dupuis.
Bonacieux	Boutin.
Lord de Winter	Boileau.
Tréville	Beaulieu.
Planchet.	Barré.

Grimaud.	MM.	DÉSIRÉ.
Felton.		BONNET.
Georges		GASPARI.
L'Inconnu, le Bourreau		GEORGES.
L'Hôte du Colombier-Rouge. . .		ALEXANDRE.
Le Chancelier		PAUL.
Boistracy		H. ARMAND.
Cahusac		MOREL.
Jussac, La Porte		VIDEIX.
Un greffier		CASTEL.
Biscarat, le Patron de la barque .		PAUL.
Charlotte Backson, Milady de Winter	Mmes	PERSON.
Anne d'Autriche		ATALA BEAUCHÈNE.
Mme Bonacieux		REY.
Ketty		BETZY.
Claudette.		LOUISE.
La Supérieure des Carmélites . .		DEVAL.

Epris de Charlotte Backson, jolie fille qui habite avec son frère Georges un presbytère sis près de son château, Athos, vicomte de La Fère, offre de l'épouser. Or, le prétendu frère de Charlotte n'est autre qu'un amant qui, éloigné quelque temps, revient au presbytère le jour même où Charlotte doit rendre réponse au vicomte. Georges adore sa maîtresse, mais, comprenant qu'il n'est plus aimé, il se tue pour la faire libre. Il avait, avec la complicité de Charlotte, volé des vases sacrés ; son frère, pour punir l'ingrate, la marque d'une fleur de lys à l'épaule. Charlotte n'en devient pas moins vicomtesse, mais, à la suite d'un accident de chasse, son mari découvre sa flétrissure et la pend de ses propres mains. Elle échappe pourtant à la mort et épouse lord De Winter, qu'elle empoisonne. A la suite de diverses aventures, nous la retrouvons maîtresse d'un sieur De Wardes et espionne du cardinal de Richelieu. Celui-ci, qui hait la reine Anne d'Autriche, a juré de la perdre. Il sait que le ministre anglais Buckingham aime la reine de France et, au moyen d'une lettre supposée remise par Milady de Winter

il attire à Paris le noble lord, dans l'espoir d'incidents compromettants pour sa souveraine. Buckingham voit secrètement Anne d'Autriche qui, touchée de sa respectueuse tendresse, lui fait présent de ferrets en diamant qu'elle tient de son époux. Instruit du fait, Richelieu donne au roi Louis XIII l'idée d'une grande fête à laquelle Anne d'Autriche est priée d'assister, parée des ferrets. Mais, si le cardinal et Milady se sont ligués pour perdre la reine, des dévouements s'emploieront pour son salut. C'est d'abord le gascon D'Artagnan, appuyé sur le cœur de la tendre et fidèle Mme Bonacieux, puis Aramis, Athos et Porthos, amis de D'Artagnan, comme lui mousquetaires et prêts à toute aventure de guerre ou d'amour. D'Artagnan court à Londres et en rapporte la parure de diamants assez tôt pour que la reine puisse la montrer publiquement ; mais ce résultat a été payé de la vie de Buckingham et de Mme Bonacieux. C'est Mme de Winter qui a fait assassiner le premier et empoisonné la seconde ; de pareils crimes, s'ajoutant à ceux qu'elle a commis déjà, méritent un châtiment terrible. S'érigeant en juges, les mousquetaires condamnent à mort l'infâme créature, et le frère de Georges, bourreau de Béthune, venge avec son glaive les nombreuses victimes de Milady.

Il eût été puéril de raconter par le menu les incidents variés qui se croisent ou se heurtent dans cette épopée connue de tous. Amusante, bien agencée et superbement mise en scène, *La Jeunesse des Mousquetaires* n'obtint cependant pas le succès qu'avaient rencontré les autres romans à décors de Dumas et Maquet. C'est qu'elle succédait à un drame qu'en bonne logique elle eût dû précéder ; *Les Mousquetaires* représentés en 1845 à l'Ambigu faisaient tort aux seconds, un prologue, si bon qu'il fût, venant toujours mal après un dénouement.

Clarence, de la Porte-Saint-Martin, et Eugène

Pierron, du Gymnase, prirent, à l'occasion de la pièce nouvelle, rang parmi les acteurs du Théâtre Historique.

19 mai : *Les Puritains d'Ecosse*, drame en 5 actes et 12 tableaux, par Paul Féval.

Henri Morton	MM.	Laferrière.
Le Major Bellenden. . .		Matis.
Claverhouse		Clarence.
Evandale		Pierron.
Milnwood		Dupuis.
Bothwell.		Crette.
Balfour de Burley . . .		Georges.
Cuddy.		Barré.
Holliday.		Boileau.
Gibby.		Colbrun.
Le Lord-lieutenant . . .		Castel.
Niel-Blane		Alexandre.
Mac-Briars		Marcell (*début*).
Graham		Mangin.
1er chef puritain		Paul.
2e chef puritain		Serres.
Edith	Mmes	Rey.
Lady Bellenden		Atala Beauchêne.
Ketty		Hortense Jouve.
Jenny		Fanny Klein.
Harisson		Astruc (*début*).
La Vieille		Génot.

L'Ecosse est partagée en deux partis, l'un dévoué au roi Charles Stuart, l'autre comprenant les Puritains, prêts à la révolte. Sont royalistes la belle Edith Bellenden et son oncle, major très instruit. Ce dernier a pour élève le jeune Henri Morton, fils d'un ancien colonel Puritain, mais qui, se souciant peu de politique, ne songe qu'à se faire aimer d'Edith

Les événements pourtant l'obligent à sortir de sa neutralité. Il a reçu chez lui certain Balfour de Burley auquel son père dut autrefois la vie ; or, Balfour, accusé du meurtre de l'archevêque de Saint-André, est recherché par la justice ; on sait que Morton lui a ouvert sa porte, et l'on arrête le jeune homme, comme complice de son hôte. C'est au château de Belleden que l'on conduit Henri ; le colonel Claverhouse s'y dispose à faire fusiller le prétendu coupable qu'on lui amène, lorsque lord Evandale sollicite sa grâce. Evandale a d'autant plus de mérite à se conduire ainsi qu'il aime Edith ; Morton connaît cet amour, il croit à l'entente d'Edith avec le lord et, par dépit plus que par conviction, se fait le chef des Puritains.

Vainqueurs dans une première rencontre, les révoltés décident d'attaquer le château de Belleden. Pour arracher Edith au danger, Morton pénètre avant les siens dans le château ; il y rencontre le major qui, furieux de sa trahison, le renie et ordonne à sa nièce d'épouser Evandale. Désespéré, Morton n'apporte pas au combat l'énergie nécessaire, et la plupart de ses soldats, excités par Balfour, veulent le mettre à mort ; d'autres le défendent et l'on convient, pour ne pas faire le jeu de l'ennemi, de remettre à plus tard la fin de la querelle. Mais Balfour, qui a promis à Morton d'abandonner le siège de Belleden, oublie son serment, incendie le château et va passer les habitants par les armes, quand Henri accourt et délivre ses anciens amis qu'il conduit au camp royal, où il entre lui-même pour traiter de la paix. On ne l'écoute qu'avec dédain et il a le chagrin d'assister au mariage d'Edith avec Evandale ; aussi est-ce avec désespoir qu'il prend part à la bataille suprême livrée aux Puritains par les royalistes. Ces derniers triomphent, mais Balfour blesse à mort Evandale qui, toujours généreux, obtient la liberté de Morton et lui lègue Edith.

Pièce confuse, dont Walter Scott avait fourni les éléments, et qui produisit peu d'effet.

La situation des théâtres était d'ailleurs, en cette

année 1849, plus défavorable encore qu'au lendemain de la troisième Révolution. Les difficultés politiques, la chaleur, l'invasion du choléra se combinaient pour faire, dans les salles, des vides affligeants. Les directeurs parisiens essayèrent, par un rapport longuement motivé, d'obtenir des gouvernants une indemnité nouvelle de 253.000 francs, sur lesquels 40.000 eussent été affectés au Théâtre Historique ; leur requête, appuyée pourtant de raisons excellentes, fut cette fois rejetée. Bien qu'Hostein donnât chaque soir dix grands actes, ses recettes se montèrent, pour le mois de mai, à 23.152 francs 15 centimes ; or, nous verrons plus loin que les frais quotidiens atteignaient 1.300 francs : la somme encaissée en mai laissait donc un déficit de 17.000 francs environ. On s'explique, dans ces conditions, qu'à défaut de secours pécuniaire Hostein ait sollicité de M. Dufaure, ministre de l'intérieur, l'autorisation de fermer pendant quelques semaines, pour attendre la fin d'une crise qui avait ruiné l'Opéra, le Vaudeville, la Porte-Saint-Martin, Beaumarchais, d'autres scènes encore. Cette faveur modeste lui fut refusée et il dut continuer, contre les circonstances, une lutte vigoureuse.

10 juin : *Lazare le Pâtre*, drame en 5 actes, avec prologue, par Joseph Bouchardy.

Cosme de Médicis. . .	MM.	MARCELL.
Lazare		MÉLINGUE.
Salviati		PEUPIN.
Judaël		GEORGES.

Juliano	MM.	Bonnet.
Mathéo		Videix.
Giacomo		Alexandre.
Battista		Beaulieu.
Galeotto		Boileau.
Un familier		H. Armand.
La Duchesse.	Mmes	Person.
Sylvia.		Constance.

Pièce de l'Ambigu-Comique. Mélingue, qui avait créé Lazare le 7 novembre 1840, rejoua ce rôle à la satisfaction générale.

24 juin : *La Tour de Nesle*, drame en 5 actes et 9 tableaux par Frédéric Gaillardet et *** (Alexandre Dumas).

Buridan	MM.	Mélingue.
Gaultier d'Aulnay		Bonnet.
Philippe d'Aulnay		L. Person (*début*).
Orsini		Beaulieu.
Savoisy.		Castel.
Louis X		Georges.
De Pierefonds		H. Armand.
Richard.		Videix.
Marigny.		Marcell.
Landry		Charles.
Raoul		Alexandre.
Jehan		Paul
Un arbalétrier		Fleury.
Marguerite de Bourgogne . .	Mmes	George.
Une femme voilée.		Fontenay.
Charlotte		Betzy.
Un page		Léontine.

Joué par les acteurs de la Porte-Saint-Martin au cours d'une représentation extraordinaire donnée le

21 décembre 1848, ce drame avait produit assez d'effet pour qu'Hostein songeât à l'adjoindre à son répertoire. Mlle George, spécialement engagée, reprit le rôle établi par elle le 29 mai 1832. Malgré cette attraction, le directeur dut reconnaître que des pièces nouvelles avaient seules chance d'attirer un public suffisant pour couvrir ses dépenses.

26 juillet : *Le Chevalier d'Harmental*, drame en 5 actes et 10 tableaux, avec prologue, par Alexandre Dumas et Auguste Maquet.

Buvat	MM.	Numa.
D'Harmental		Laferrière.
Dubois		Dupuis.
Le Régent		Pierron.
Brigaud		Boileau.
Roquefinette		Alfred Roger.
Boniface		Colbrun.
Lafare		Peupin.
Ducoudray		Alexandre.
Bourguignon		Castel.
Simiane		H. Armand.
Un surnuméraire		Videix.
Un agent		Désiré.
Un chiffonnier		Fleury.
Un exempt		Serres.
Un porteur d'eau		Armand.
Un chanteur		Paul.
Un garde-française		Morel.
Clarisse Durocher / Bathilde	Mmes	Rey.
Ravanne		Hortense Jouve.
La duchesse du Maine		Atala Beauchêne.
Mme Denis		Génot.

Nanette	Mmes Astruc.
Mme d'Averne	Racine.
Perrine	Betzy.

Durocher, écuyer de Philippe d'Orléans duc de Chartres, a sauvé à Nerwinde la vie de son maître. Le duc s'en souvient quand Durocher meurt dans une bataille, et écrit à sa veuve une lettre pleine de bonnes promesses ; mais le prince est en Espagne et Mme Durocher, bientôt tombée dans la misère, ne peut se rappeler à son souvenir. Un voisin, par bonheur, a pitié de la veuve et de sa petite fille Bathilde. Ce voisin, employé à la bibliothèque royale et copiste émérite, a pour nom Jean Buvat. C'est un homme réglé jusqu'à la manie, mais excellent, qui trouve tout simple de secourir Mme Durocher et d'adopter, après sa mort, l'enfant qu'elle laisse à l'abandon.

Bathilde est devenue, grâce à Buvat, une grande fille instruite, heureuse, quand le drame commence. Elle habite avec son père adoptif une chambre en face de laquelle vient un jour demeurer le jeune chevalier d'Harmental. Tomber amoureux de Bathilde est pour le chevalier l'affaire de quelques heures ; l'orpheline, de son côté, se prend aux airs galants de son voisin qu'elle reçoit bientôt et qui jure de la prendre pour femme. Mais D'Harmental n'est point libre de tenir cette promesse ; il s'est, à la prière de la duchesse du Maine, mis à la tête d'un complot ayant pour but d'enlever Philippe d'Orléans, devenu régent du royaume de France, et de le conduire à Saragosse. Le plan de conjuration ayant besoin d'être copié, c'est à Buvat qu'on confie cette besogne. Au milieu des pièces en espagnol qu'il retrace sans les comprendre se trouve malheureusement une lettre en français qui éveille la défiance puis les craintes du plumitif ; il demande au cardinal Dubois une audience et met entre ses mains toutes les preuves de la conspiration contre le régent. Les coupables connus sont bientôt arrêtés, au grand désespoir de Bathilde qui confesse alors son amour à Buvat et jure de mourir si D'Harmental est condamné à mort. C'est, natu-

rellement, ce qui arrive. Buvat, éperdu à l'idée de perdre Bathilde qu'il adore, se rend une seconde fois près de Dubois pour solliciter la grâce du chevalier; on le reçoit si mal que, perdant la tête, il saute au cou du ministre et va l'étrangler quand le régent survient et calme le brave homme. Dubois n'en est que plus acharné à la perte de D'Harmental, et celui-ci monterait sur l'échafaud si Bathilde, prenant son courage à deux mains, ne se présentait au régent. Elle s'est munie de la lettre écrite jadis à sa mère par Philippe d'Orléans et, au nom de ses parents morts, demande la vie du chevalier. D'Harmental vient précisément d'implorer par lettre la faveur d'épouser Bathilde, pour lui laisser en mourant la sauvegarde de son nom et de sa fortune; sans dévoiler ses intentions futures, le régent fait procéder, dans la chapelle du Palais-Royal, au mariage du chevalier avec Bathilde. La nouvelle épousée est ensuite menée à Chelles, tandis qu'on reconduit à la Bastille son mari qu'elle suppose ne jamais revoir. Il n'en est rien, car le régent, payant la dette contractée envers les Durocher, gracie D'Harmental qu'il fait mestre-de-camp, dote royalement Bathilde, et indemnise le bon Buvat des émotions qu'il a subies.

Nous ne donnons là que le fond de la pièce, abondante en scènes gaies ou tragiques extraites du premier roman qu'aient fait ensemble Dumas et Maquet. Elle obtint un succès auquel contribuèrent Alfred Roger, venu de l'Odéon, et Numa, sorti du Gymnase pour représenter Buvat avec la bonhomie naïve qui était alors la caractéristique de son talent.

29 septembre : *La Guerre des Femmes*, drame en 5 actes et 10 tableaux, par Alexandre Dumas et Auguste Maquet.

Le baron de Canolles . . .	MM. Mélingue.
Le duc d'Epernon	A. Roger.

Le duc de La Rochefoucauld.	MM. GEORGES.
Richon	PEUPIN.
Cauvignac	PIERRON.
Ravailly.	BONNET.
Barrabas.	BOUTIN.
Lenet	BOILEAU.
Pompée	BARRÉ.
Castorin.	COLBRUN.
Biscarros	ALEXANDRE.
Courtanvaux	MOREL.
Un officier	BERTHOLLET (*début*).
Un passeur	PAUL.
Ferguzon	DÉSIRÉ.
Fricotin	SERRES.
Carrotel	H. ARMAND.
La vicomtesse de Cambes .	Mmes PERSON.
Nanon de Lartigues. . . .	REY.
La princesse de Condé. . .	DAUBRUN (*début*).
La Douairière.	FONTENAY.
Mme de Tourville.	ASTRUC.
Francinette	RACINE.

Guerre des Femmes, c'est le nom que donne le peuple aux troubles civils qui agitent la régence d'Anne d'Autriche. Du côté des princes est, au début de la pièce, certain aventurier nommé Cauvignac, qui ne se fait aucun scrupule d'attirer dans une embuscade le duc d'Epernon pour exiger un blanc-seing en échange duquel il lui apprend que Nanon de Lartigues, sa maîtresse, le trompe impudemment avec le jeune baron de Canolles. Furieux de la révélation, le duc poste des hommes sur la route que doit suivre, pour aller voir Nanon, son heureux rival. A l'entrée de cette route est fort heureusement une auberge dans laquelle s'est arrêtée la vicomtesse Claire de Cambes, dévouée à Mme de Condé. Claire a vu s'embusquer les gens de D'Epernon ; profitant du déguisement de cavalier qu'elle a revêtu, elle arrête Canolles au passage et le fait échapper ainsi au danger qui le menace. Mais c'est en vain que le baron reconnaissant veut

partager avec l'obligeant inconnu son souper d'abord, sa chambre ensuite, Claire refuse ces propositions avec une réserve qui donne au jeune homme des soupçons, bientôt confirmés par la trouvaille d'un gant qui certes ne peut couvrir qu'une main féminine. Voilà Canolles amoureux du faux cavalier qu'il se met à poursuivre sur la route de Paris. Pendant ce temps, le duc d'Epernon fait à Nanon une scène de jalousie que l'adroite fille détourne en déclarant que Canolles, qu'on dit son amant, est en réalité son frère. Le duc, honteux de ses soupçons, se déclare le protecteur du baron et l'envoie porter à la reine une dépêche importante. Or c'est à Cauvignac, qui, lui, est véritablement frère de Nanon et que celle-ci a présenté sous le nom de Canolles au duc qui ne connaît point son rival, que le précieux message est confié ; grassement payé par sa sœur, le drôle rejoint Canolles dans une hôtellerie où le baron s'est arrêté pour attendre Claire de Cambes qu'il a dépassée. Canolles ne peut refuser la mission qui lui est confiée, il part bien à regret, car la vicomtesse lui étant apparue sous son véritable aspect, il l'aime de plus en plus et emporte la bonne promesse qu'elle a faite de ne pas l'oublier.

A la cour Canolles, qui est royaliste, reçoit d'Anne d'Autriche l'ordre d'aller à Chantilly surveiller la princesse de Condé. La princesse a fait courir le bruit qu'elle s'était cassé une jambe, afin de préparer à l'aise son départ pour Bordeaux, qui vient de se déclarer pour la Fronde. Elle fuit, en effet, pendant qu'une de ses dames d'honneur s'installe dans son lit et y fait la malade. Cette complaisante n'est autre que la vicomtesse de Cambes ; le baron l'a bientôt reconnue mais ne peut résister aux prières de celle qui dit l'aimer ; il néglige donc de poursuivre Mme de Condé et est presque aussitôt arrêté par Cauvignac, devenu partisan du roi. On le conduit à la forteresse de l'île Saint-Georges où il s'attend au pire destin, quand la garnison le salue comme gouverneur. C'est à Nanon qu'il doit ce titre et la belle fille, que haïssent les Frondeurs, vient se mettre à son tour sous la protection de l'amant qu'elle fait toujours passer pour son frère. Or, l'île Saint-Georges n'est qu'à six lieues de Bordeaux,

et un parlementaire se présente bientôt pour sommer Canolles, au nom des princes, de rendre sa forteresse. Nanon assiste, cachée, à l'entrevue qui lui réserve un grand chagrin. Le soi-disant parlementaire est Claire de Cambes ; veuve, riche et se sachant aimée, elle offre sa main au baron en échange non d'une trahison mais d'une démission qu'il peut donner sans blâme, les hostilités n'étant point commencées. Pris entre sa reconnaissance pour Nanon et son amour pour Claire, Canolles préfère le devoir au bonheur et la vicomtesse, congédiée et furieuse, introduit, par un souterrain connu d'elle seule, les Frondeurs dans la citadelle de Saint-Georges qui est prise. Nanon échappe à tout danger, grâce à Canolles, mais celui-ci, fait prisonnier, est conduit à Bordeaux où on le laisse libre sur parole. Il retrouve là Mme de Cambes, se réconcilie avec elle et va devenir son époux quand se produit un incident terrible. Le duc d'Epernon fait pendre un gouverneur du parti des princes que les chances du combat ont mis dans ses mains ; par vengeance, la princesse de Condé et le duc de La Rochefoucauld décident qu'un prisonnier du même rang subira le même supplice. Les Frondeurs tiennent deux gouverneurs royalistes, Canolles pris à Saint-Georges et Cauvignac, pris à Branne : tous deux sont aussitôt mis en prison. Claire sollicite la grâce de Canolles, qu'elle obtient ; de son côté Nanon organise, avec le concours d'un geolier, l'évasion du baron, mais, ignorant que Cauvignac est captif, c'est son frère qu'elle dit de sauver. Cauvignac, par suite, s'évade et Canolles est, en sa place, conduit au supplice. A l'aspect de l'ignoble gibet, le gentilhomme se révolte et ses protestations émeuvent profondement Claire et Nanon, venues pour un dernier adieu ; par bonheur Cauvignac assiste à la scène, s'emparant d'une carabine il frappe au cœur Canolles, qui le remercie et meurt en prononçant une dernière fois le nom de celle qu'il aime.

Ce drame tantôt leste tantôt poignant, monté avec éclat et joué avec talent, tint l'affiche deux mois environ.

22 novembre : *Le Comte Hermann*, drame en 5 actes, par Alexandre Dumas (avec Auguste Maquet).

Hermann de Schawembourg.	MM.	MÉLINGUE.
Karl de Florsheim		LAFERRIÈRE.
Fritz Sturler		ROUVIÈRE.
Frantz de Stauffenbach. . .		PIERRON.
Elim Dembirski		BONDOIS (*début*).
Amédée d'Hornoy.		H. ARMAND.
Walter de Thorkill. . . .		PEUPIN.
De Falk		BOILEAU.
Sturler père.		VIDEIX.
Wildmann.		BARRÉ.
Georges		PAUL.
Hubert		DÉSIRÉ.
Un croupier		TOURNOT.
Un garçon d'hôtel		LANGLOIS.
Marie de Stauffenbach. . .	Mmes	PERSON.
Marthe		FONTENAY.

Le comte Hermann de Schawembourg est un gentilhomme de grand cœur et seize fois millionnaire. Il a, au cours d'un duel, reçu dans le poumon un coup de couteau qui lui fait traîner une vie douloureuse que prolongent seuls les soins du docteur Fritz Sturler, attaché à sa personne moyennant douze mille livres d'appointements annuels. Fritz matérialiste, athée et cupide, trompe son maître par les dehors d'un dévouement austère, tandis qu'il vise à capter les biens du malade. Il est amoureux d'une belle et pure jeune fille, Marie de Stauffenbach, que son frère Frantz lui veut à peu près vendre pour trois cent mille livres. A la prière de Frantz décavé, le comte Hermann lui achète un jour le château de Stauffenbach ; en visitant son nouveau domaine il voit Marie, s'éprend d'elle et lui restitue, contre un simple merci, le château de ses pères. De suite un plan s'élabore dans l'esprit fécond de Sturler : — « Vous aimez Marie, dit-il à Hermann, par reconnaissance je vous la cède. » —

Le comte remercie avec effusion son docteur et Marie, que l'infortune d'Hermann a touchée, accepte sa main avec la ferme volonté de disputer à la mort l'intéressant gentilhomme. Le mariage accompli le neveu du comte, Karl de Florsheim, survient et reconnaît dans Marie une jeune fille qu'il a protégée au péril de sa vie contre des insultes et qu'il adore. Le comte surprend le secret de son neveu et acquiert bientôt la preuve que Marie aime également Karl. Un homme ordinaire s'inquièterait de cette double découverte ; Hermann, sûr de la vertu de sa femme et du respect de son neveu, voit les choses de plus haut et n'éprouve aucune jalousie. Il se sait perdu, d'ailleurs, et s'en réjouit dans l'espoir de rendre heureux ceux qu'il aime. Les faisant venir devant lui, il ôte du doigt de Marie l'anneau nuptial et le remet à Karl avec l'ordre de quitter l'Allemagne pour un an ; il y reviendra ensuite pour épouser Marie devenue veuve.

Ce sacrifice, cette générosité dérangent le plan ténébreux de Sturler, qui n'attendait que le décès du comte pour hériter de sa fortune et de sa femme, grâce au concours de Frantz auquel il a promis un million : — « C'est bien, dit-il, Hermann vivra. » — En effet, grâce à lui, non seulement le comte ne meurt pas mais il recouvre une santé florissante. Vigoureux, alerte et tenant à conserver sa femme pour lui-même, il a bien soin d'écrire à Karl, qui voyage dans l'Inde, l'heureux changement opéré par Sturler, mais ce dernier intercepte les lettres et Karl revient de Madras, plus épris que jamais de celle qu'il compte épouser.

Sturler espère que ce retour, préparé par sa trahison, rallumera l'amour de Marie pour Karl et, armant l'oncle contre le neveu, détruira l'un par l'autre ceux qui font obstacle à sa fortune. Hermann, justifiant ce calcul, devient bientôt jaloux de Marie et de Karl ; il les épie avec toutes les angoisses d'un mari menacé, mais les deux amoureux sont des âmes ingénues qui considéreraient comme un crime de ravir au comte l'honneur ou le repos. Karl, désespéré de perdre Marie et bien résolu à demeurer vertueux, demande

à Sturler un poison que le traître s'empresse de lui fournir ; Marie, de son côté, songe aussi à la mort et réclame sa part de la liqueur empoisonnée. Avant de mourir cependant, tous deux se réunissent pour un dernier adieu. Or le comte, à qui Frantz, dans un moment de repentir, a dévoilé l'horrible trame de Fritz Sturler, assiste caché à l'entretien suprême des amants, bien décidé, s'ils sont coupables, à les frapper d'un châtiment terrible. Au lieu des ardeurs de l'épouse adultère aux bras de son complice, il n'entend que les plaintes douloureuses de deux cœurs torturés mais fidèles au devoir ; sa résolution est prise, c'est lui qui mourra pour léguer le bonheur aux chastes enfants. Karl éloigné, Marie dit sa prière quand Hermann entre chez elle boit d'un trait le poison préparé et fait par la fenêtre un signal qui ramène Karl auprès de la comtesse ; il meurt alors, et son dernier soupir est une bénédiction pour l'épouse fidèle et le neveu loyal qu'un prochain avenir unira.

Une préface de Dumas, publiée avant la représentation de son drame, présentait *Le Comte Hermann* comme une sorte d'expiation des œuvres de sa jeunesse : — « *Angèle,* disait-il, est le rêve du matérialiste, *Antony* le rêve du fou. Dans *Hermann*, au contraire, au lieu de l'amour physique, au lieu de la brutalité matérielle, la chasteté d'une femme et le dévouement d'un homme sont appelés à produire ces effets d'émotions et de larmes que, quinze ans auparavant, l'auteur a demandés à d'autres passions ». — Hermann, évidemment, couronne sa vie par un sacrifice, mais le suicide n'est-il pas encore du matérialisme et une négation de Dieu ? La vertu vraie, la grande vérité, c'est la résignation. Dumas n'avait donc pas réalisé la pensée morale indiquée dans sa préface, et son nouveau drame conserve

un fond de révolte malséant dans un ouvrage destiné à calmer les cœurs, à édifier les âmes. En dépit de ce défaut grave, sa composition romanesque pleine de talent, d'adresse et d'intérêt, fut chaudement applaudie.

Chose singulière, Dumas, trouvant son œuvre incomplète au point de vue philosophique, y ajouta, quelques jours plus tard, un épilogue qu'une feuille parisienne imprima. Ce sixième acte montrait Fritz Sturler, désespéré d'avoir vu échouer le projet qui devait l'enrichir, s'empoisonnant avec du laudanum et notant, dans l'intérêt de la science, toutes les phases de son agonie. On ne joua point cet acte, qui souleva des discussions et qu'on peut lire dans le *Théâtre complet* de l'auteur, ainsi qu'un *Dernier mot* répondant à certaines critiques.

Le Comte Hermann fut le dernier ouvrage monté par Hostein qui céda, le 1er décembre 1849, ses fonctions directoriales au vaudevilliste Victor-Maxime Revelière, connu sous le nom de Max de Revel. Divers projets étaient alors à l'étude au Théâtre Historique ; on parlait d'un *Joseph Balsamo* tiré des *Mémoires d'un médecin*, d'une suite à *Monte-Christo* intitulée *Monsieur de Villefort*, enfin des *Voyages de Gulliver*, féerie agrémentée d'une mise en scène coûtant cent mille francs ; aucune de ces pièces ne fut pourtant offerte au public par la direction nouvelle, qui ne devait grossir le répertoire que d'œuvres moins importantes.

18 décembre : *Une Tempête dans un verre d'eau*, comédie en 1 acte, par Léon Gozlan.

Lucien. . . . . . . MM. E. Pierron.
Un domestique. . . Paul.
Floride . . . . . . Mme Rey.

La scène se passe aux bains de Dieppe. Deux jeunes mariés, Lucien et Floride de Courberive vont partir pour Forges dont les eaux, ils l'espèrent, leur faciliteront le bonheur d'avoir un héritier. Soudain une lettre leur est remise ; elle porte pour suscription un M devant le nom de Courberive. Est-ce à M. ou à Mme de Courberive qu'on l'écrit ? La missive venant de Douvres, où le mari ne connaît personne, est vraisemblablement adressée à la femme qui la met dans sa poche en promettant de la lire après le déjeuner. — « Pourquoi pas tout de suite ? » dit Lucien que tourmente la jalousie. Cette jalousie grandit au point que la colère éclate des deux parts et qu'une séparation va s'en suivre quand Floride, jetant un nouveau regard sur l'enveloppe, se met à rire follement ; elle vient de remarquer qu'un angle porte, à côté du timbre de Douvres, celui de Plymouth, où Madame n'est jamais allée mais où Monsieur a autrefois connu *quelqu'un*. La femme se relève et, à son tour, récrimine contre son mari qui ne paraît pas avoir la conscience bien nette. Pour trancher le différend, les époux décident de lire ensemble la lettre malencontreuse. Or, sous la première enveloppe, est une seconde portant que M. ou Mme de Courberive devra remettre secrètement à M. Fernand le pli qui contient une communication politique. Ce Fernand est l'oncle de Mme de Courberive ; les jeunes mariés se sont donc querellés sans motif, la lettre n'étant ni pour l'un ni pour l'autre. Après de mutuelles excuses ils se réconcilient ; Madame promet de faire lire désormais à son mari les lettres qu'elle recevra ; Monsieur jure la même chose sur la tête de leur premier enfant, et tous deux partent pour les eaux fécondantes.

C'est sur une pointe d'aiguille que tient en équilibre cette comédie aux scènes charmantes, écrites

d'un style pétillant. Elle obtint un réel succès et accompagna dès lors sur l'affiche le sombre *Comte Hermann* (1).

20 janvier 1850 : *Henri III et sa cour*, drame en 5 actes, par Alexandre Dumas.

Henri III.	MM.	PIERRON.
Le duc de Guise . . .		ALEXANDRE G. (*début*).
Saint-Mégrin		LAFERRIÈRE.
Ruggieri		GEORGES.
Joyeuse		BOILEAU.
D'Epernon		PEUPIN.
Saint-Luc.		BERTHOLLET.
Bussy d'Amboise . . .		H. ARMAND.
Crucé		ALEXANDRE.
Bussy-Leclerc		VIDEIX.
D'Entragues.		BONNET.
Saint-Paul		PAUL.
Georges		DÉSIRÉ.
Catherine de Médicis. .	Mmes	DAUBRUN.
La duchesse de Guise .		LACRESSONNIÈRE.
Arthur.		LOUISE ROGER (*début*).
Mme de Cossé		ASTRUC.
Marie		LAURE DESPREZ (*début*).
Un page		BETZY.

Henri III fut, comme on sait, le début sérieux de Dumas au théâtre. Il était naturel que ce drame, créé à la Comédie-Française le 11 février 1829, et qu'on n'avait pas joué depuis dix années, vint s'adjoindre à ceux que le Théâtre Historique avait déjà

(1) La Comédie-Française la mit à son répertoire le 24 novembre 1854.

recueillis ; mais sa reprise, intéressante, ne produisit pas les recettes espérées.

Les œuvres de l'auteur, cependant, conservaient, pour la direction du Théâtre Historique, leur valeur entière ; elle en donna la preuve, le 9 février, en imprimant sur son affiche la déclaration suivante :

« La concurrence dramatique s'empare en ce moment du nom d'ALEXANDRE DUMAS pour lui attribuer indirectement, par la voie des réclames de journaux, une collaboration que l'ILLUSTRE écrivain, fidèle à ses traités, réserve exclusivement au théâtre.

« Le public est donc prévenu que le Théâtre Historique, seul, est en possession de faire représenter les œuvres nouvelles, quelles qu'elles soient, d'Alexandre Dumas.

« Toute autre annonce est mensongère. »

Mais, en attendant une de ces nouveautés dont il revendiquait le monopole, force fut à Revel de recourir à des fournisseurs moins prisés que le grand dramaturge.

1er mars . *Louise de Vaulcroix*, drame en 5 actes, avec prologue et épilogue, par Théodore Nézel et Paul de Guerville.

Le Marquis	MM.	ALEXANDRE G.
Carin		BARRÉ.
L'Ami du marquis		DUPUIS.
Guillaume (Carin fils) . . .		SÉGUIN (*début*).
Edouard		BONNET.
Le Docteur		H. ARMAND.
Jacob		VIDEIX.
Bric-Brac.		BERTHOLLET.

Joseph.	MM.	Désiré.
Baptiste		Paul.
Louise.	Mmes	Rey.
Thérèse		Astruc.
La Duchesse		Berthe E. (*début* .
Emma		L. Roger.
Caroline		Langlet.
Darcy		Racine.
1er page		Marthe (*début*).
2e page.		Constance.

Le prologue se joue à Paris, dans une mansarde de la Cité où souffrent de la faim l'artisan Carin, sa femme Thérèse et leur fille au berceau. Déjà, pour éviter que son fils Guillaume ne meure de misère, Carin l'a déposé aux Enfants-Trouvés, après l'avoir marqué au bras de façon à le reconnaître si plus tard il peut le reprendre. Il se décide à faire subir le même abandon à la petite qu'il a déjà marquée quand Thérèse s'oppose à ce qu'on lui prenne son dernier enfant. Carin consent à le garder un jour encore et, poussé par le désespoir, va dans la rue dévaliser un passant. Comme il fait boire à sa femme le vin, à sa fille le lait qu'il s'est immédiatement procurés, l'homme volé par lui pénètre dans la mansarde. Carin se croit perdu, mais l'inconnu bientôt le rassure : non seulement il pardonne l'attentat commis, mais il offre de faire la fortune du ménage à la seule condition qu'on lui cède la petite fille dont il a besoin pour assurer à un seigneur prodigue l'héritage de sa femme mourante. Carin repousse d'abord avec horreur l'affreux marché, mais le tentateur est si habile que l'artisan, désireux d'ailleurs de prendre contre le sort une éclatante revanche, succombe. Il livre, en échange de nombreux billets de banque, sa fille endormie, se promettant bien de suivre l'acheteur pour connaître son nom ; mais l'homme l'enferme et disparaît, laissant en présence Carin désappointé et Thérèse que tue le chagrin.

Dix-huit ans passent. L'enfant vendu par Carin porte le

nom de Louise et est crue fille du marquis de Vaulcroix, pair de France. Or le marquis, perdu de dettes, a projeté de marier Louise au fils d'un baron de fraîche date, richissime, et qui paie un million l'hérédité de la pairie que Vaulcroix s'engage à obtenir du roi. Le baron, chose extraordinaire, n'est autre que Carin, l'artisan du prologue ; le mariage convenu serait donc un inceste ; il ne se célèbre pas moins, mais, au sortir de l'église, Carin fils, qui éprouve pour Louise une répulsion inexplicable, se sépare délibérément d'elle et le crime ainsi n'est point consommé.

Louise vit seule dans le château de Vaulcroix, quand la révolution détrône Charles X. Carin fils, qui ne s'est marié que pour arriver à la pairie, contraint le marquis, toujours obéré, à adresser au roi nouveau son serment de fidélité ; si, comme on le dit, l'hérédité des pairs est maintenue, le gendre y parviendra en tuant par l'orgie son gênant beau-père. Louise surprend cet abominable complot et prévient Vaulcroix qui, trop faible, n'ose refuser d'assister à un souper agrémenté de filles ; cet excès lui coûte la vie et Louise en devient folle.

Carin fils, qui ne peut plus compter sur le titre éteint avec Vaulcroix, conçoit bientôt un nouveau plan pour satisfaire son ambition. Un mariage avec certaine demoiselle de Fontalban le fera pair, mais, pour conclure cette union, il faut que Louise disparaisse. Cynique jusqu'au bout, il lui verse du poison en présence de son père qui, malgré sa complaisante tendresse, s'oppose à l'infamie tentée ; mais, dans un accès de délire, Louise boit une partie de la potion mortelle qu'elle veut ensuite entonner par force à Carin père ; en s'y refusant le baron déchire une manche de la jeune femme et voit apparaître le signe reconnaissable qu'il a jadis tracé sur le bras de sa fille. Il s'agenouille alors, implorant le pardon de celle qui a été vendue par son père, torturée par son frère, et qui meurt dans une extase lui montrant le ciel qu'elle a bien mérité.

Drame de conception atroce, mal exécuté, et qu'on siffla avec ensemble.

30 mars : *Urbain Grandier*, drame en 5 actes et 13 tableaux, dont un prologue, par Alexandre Dumas et Auguste Maquet.

Urbain Grandier	MM.	MÉLINGUE.
Le Cardinal duc de Richelieu .		ALEXANDRE G.
Maurizio		ROUVIÈRE.
Olivier de Sourdis.		PIERRON.
Laubardemont		CRETTE.
L'abbé Grillau		BARRÉ.
Le Bailli		SAINT-LÉON.
Mignon.		GEORGES.
Le Maréchal de Schomberg . .		PEUPIN.
Nogaret		H. ARMAND.
Baracé.		BERTHOLLET.
Un prêtre		BONNET.
Un exempt		BEAULIEU.
Un greffier		VIDEIX.
Un religieux.		TOURNOT.
Deux hommes du peuple . . .		F. MANSTEIN *(début)*.
		MARCHEVILLE *(début)*.
Deux domestiques.		DÉSIRÉ.
		MALINÈS *(début)*.
Deux sentinelles		ARMAND.
		GUSTAVE.
Un geolier.		PAUL.
Un suisse		MOREL.
Un postillon.		SERRES.
Daniel	Mmes	HORTENSE JOUVE.
Jeanne de Laubardemont . . .		PERSON.
Ursule de Sablé.		REY.
La comtesse		ASTRUC.
Mme Grandier		DAUBRUN.
Bianca		MATHILDE *(début)*.
Une sœur		LOUISE.
Femmes du peuple.		PELLETIER.
		HÉLOISE.
		CONSTANCE.
		HUMBLET *(début)*.

Un instant amoureux de Jeanne de Laubardemont, le paysan Urbain Grandier s'est éloigné d'elle après avoir découvert qu'elle avait pour amant son propre père, âme damnée du cardinal de Richelieu. Epris ensuite de la noble et chaste Ursule de Sablé, il s'engage, afin de devenir capitaine et mériter ainsi celle qu'il aime. A la prise de Casal, Grandier a le grand bonheur de préserver les jours du cardinal ; celui-ci s'acquitte en faisant son sauveur capitaine, avec cent mille livres pour lever une compagnie, et un congé de six mois dont Grandier profite pour aller revoir le pays où l'attendent sa mère, son frère Daniel, et qui est voisin du château qu'habite sa douce fiancée. Impatient de savoir ce que fait Ursule, Grandier, doué d'une grande puissance magnétique, endort Daniel qui pousse bientôt des cris d'épouvante : il a vu la jeune fille étendue morte sur son lit. Eperdu, Grandier gagne en hâte le château de Sablé ; la vision de son frère était vraie, Ursule vient de succomber sans que rien pût faire prévoir ce malheur. C'est pour Ursule que Grandier voulait conquérir les honneurs et la richesse ; elle morte, il aura recours au seul suicide digne d'un chrétien : de soldat il se fait moine.

Un an plus tard Grandier, homme remarquable en tous points, est devenu supérieur du couvent de Loudun. Il y prononce de beaux sermons, compose de la remarquable musique et peint des tableaux dignes des plus grands maîtres. Son autorité est incontestée ; il en donne une preuve publique en empêchant Bianca dei Albizzi, aimée d'Olivier de Sourdis, son ancien capitaine, à prononcer les vœux auxquels veut la contraindre son frère Maurizio, désireux de posséder toute la fortune familiale. Au lieu de faire une mauvaise religieuse, Bianca sera une honnête femme : c'est une solution qui déplaît fort à Maurizio, devenu l'ennemi déclaré de Grandier.

Urbain, pour ne point évoquer le souvenir d'Ursule à laquelle il pense malgré lui, se refuse à voir sa mère et son frère ; ce dernier trouve moyen cependant de pénétrer dans la cellule du moine qui ne peut s'empêcher de parler

de sa chère morte. Il voudrait tout au moins connaître le lieu où elle repose, pour cela il magnétise Daniel et un secret affreux se révèle. Ursule, qui n'était pas morte mais endormie à l'aide d'un narcotique, n'a jamais été portée au tombeau de sa famille ; une femme l'a prise pour la conduire dans un caveau du couvent des Ursulines de Loudun, et cette femme n'est autre que Jeanne de Laubardemont, qui aime toujours Urbain et a voulu tirer vengeance de son insultant abandon. Enlever à Jeanne, supérieure des Ursulines, la clef du caveau où gémit Ursule et délivrer celle-ci est un jeu pour Grandier, armé de son pouvoir magnétique ; mais la jeune fille, vêtue d'une robe de moine, se trouve près d'Urbain au moment où un exempt le vient arrêter pour l'opposition qu'il a faite à la prise de voile de Bianca et Grandier, accusé de rébellion, l'est en outre de profanation sacrilège.

Sur ces deux imputations vient bientôt s'en greffer une troisième. La moitié du couvent des Ursulines se dit possédée du démon et attribue son état aux maléfices de Grandier, suppôt du noir esprit. Le moine rit d'abord de ces calomnies sottes, mais un entretien qu'il a avec Jeanne de Laubardemont lui fait comprendre la gravité de son cas et lui donne envie de recouvrer sa liberté, pour protéger au moins Ursule, retombée au pouvoir de sa rivale. Jeanne se vante trop tôt d'avoir décidé du sort de Mlle de Sablé ; Grandier la met en état de somnambulisme, lui fait dire le secret d'une porte dérobée, et se rend dans le bois où des assassins postés par la supérieure attendent Ursule. D'une voiture qu'arrête Urbain descend non Mlle de Sablé, mais Bianca que son frère a séparée une fois encore d'Olivier de Sourdis, et qui implore la protection du moine. Provoqué, insulté par Maurizio, Grandier fait à regret usage d'une épée prise par précaution et blesse grièvement le mauvais frère. Il est récompensé du service rendu à Bianca par l'arrivée d'Olivier de Sourdis qui, lui, a été assez heureux pour sauver Ursule des bandits qui l'assaillaient ; rassuré sur le sort de son amie, qu'il confie à Olivier et à Bianca, le

moine rentre alors dans son cachot pour rendre à Dieu et aux hommes le compte qu'il leur doit.

Son procès est publiquement instruit, dans l'église Saint-Pierre, par M. de Laubardemont appelé par sa fille. Il apporte à ce bourreau du cardinal plus d'ennuis que d'honneur ; les réponses de Grandier à son interrogatoire partial sont, en effet, si concluantes que les assistants ne peuvent s'empêcher de les applaudir. Le succès de l'accusé redouble quand, usant du fluide plusieurs fois éprouvé, il oblige Jeanne de Laubardemont à venir confesser devant tous ses divers crimes et l'inanité de l'accusation portée par ses religieuses. Laubardemont atterré va peut-être relâcher Grandier, comme l'en somme la foule, quand Maurizio, porté sur une civière, vient apporter du secours aux juges ; il accuse Urbain de magie pour être sorti la nuit de sa prison sans issue, de sacrilège pour s'être servi de l'épée, d'homicide pour l'avoir frappé mortellement et le moine, trop loyal pour nier, s'abandonne à la justice. Elle le condamne à être brûlé vif, après avoir fait amende honorable sur plusieurs places de Loudun.

Tout n'est pas dit, pourtant, car Olivier de Sourdis, reconnaissant, veut arracher au supplice celui qui par deux fois a sauvé Bianca ; mais Daniel, qu'il charge d'avertir le prisonnier, est tué par une des sentinelles qui gardent son frère. Grandier, qui a désormais deux morts à expier, refuse alors de fuir et monte sur le bûcher, en présence de sa mère qui le bénit et de Jeanne repentante à laquelle il pardonne.

Le fantastique et le réel, l'histoire et la fiction alternent dans cet ouvrage plus mouvementé que passionnant et dont le succès fut médiocre.

Payant mal ses acteurs et mis à Clichy pour une lettre de change, Max de Revel dut, en mai 1850, renoncer à la direction du Théâtre Historique. M. de Dollon, son commanditaire, provisoirement accepté par le ministre, prit la gérance de l'entreprise avec

le concours d'une commission nommée par les artistes et composée de Laferrière, Pierron, Peupin, Dupuis et Varney. Cette combinaison fit bientôt place à la direction De Dollon-Doligny, que devaient assaillir des difficultés de plus en plus grandes. Nul ne perdait courage encore, et l'on combattit la mauvaise fortune avec un zèle qu'eussent dû récompenser de meilleurs résultats.

1er juin : *Pauline*, drame en 5 actes et 8 tableaux, précédé de *la Chasse au tigre*, prologue en 1 acte, par Eugène Grangé et Xavier de Montépin.

Horace de Beuzeval. . .	MM.	Fechter.
Lucien de Nerval . . .		Pierron.
Max		Georges.
Henri		Bonnet.
Inghi		Boileau.
Williams		Peupin.
Edgard		H. Armand.
Cyrille		Barré.
Léon de Beauchamp . .		Manstein.
De Montlouis.		Berthollet.
Le Docteur.		Beaulieu.
Le Juge de paix. . . .		Videix.
Le Nabab		Armand.
Le Notaire.		Tournot.
Un domestique		Paul.
Autre domestique . . .		Malines.
Un garçon d'auberge . .		Désiré.
Un pêcheur		Serres.
Mme de Nerval	Mmes	Astruc.
Pauline.		Person.
Harriett.		Mathilde.
Gabrielle		L. Roger.
L'Hôtesse		Delaunay.

Attiré dans l'Inde par un héritage, le comte Horace de Beuzeval y rencontre, avec les parents anglais qui le lui disputent, une jolie française, Pauline de Meulien, dont il tombe amoureux. Les personnages sont réunis pour chasser une tigresse, et Horace, tant pour humilier les Anglais que pour émouvoir sa compatriote, offre d'aller à la bête poursuivie, seul, avec un poignard pour toute arme. On essaie en vain de le faire renoncer à ce projet fou, mais, avant de mourir, la tigresse se venge en blessant l'imprudent d'une façon très grave.

Obligée de revenir en France, Pauline de Meulien n'a rien appris sur le sort d'Horace de Beuzeval, dont l'étrange courage l'avait frappée. Elle vit chez Mme de Nerval, sa tante, avec un jeune cousin, Lucien, qui l'aime en silence. Un jour de chasse, Lucien est renversé par un sanglier sous les yeux mêmes de Pauline ; il va périr quand un inconnu survient, prend une arme des mains d'un des chasseurs tremblants, et tue l'animal. C'est Horace, qui venait rapporter à Pauline un mouchoir emprunté dans l'Inde pour attacher à son poignet le crick fatal à la tigresse. Horace est séduisant, il déclare l'amour qu'il a voué à Pauline et celle-ci l'épouse, au grand désespoir du cousin trop discret.

Bien qu'aimant sa femme Horace de Beuzeval ne la rend pas heureuse. Il y a dans son existence un mystère dont souffre Pauline. C'est ainsi qu'allant pour un temps assez long s'installer en Vendée, il laisse à Paris la comtesse qui, malade d'ennui, décide de l'aller rejoindre à l'improviste. Le pays où est situé le château de Burcy, habité par Horace, est depuis quelques mois le théâtre de crimes dont les auteurs demeurent introuvables. N'osant le parcourir de nuit, Pauline s'arrête dans une auberge où elle a le plaisir de retrouver une Anglaise qu'elle a connue dans l'Inde et qui s'est depuis mariee à un nabab. Horace, qu'elle n'attendait guère, apparaît tout à coup dans la même auberge ; troublé à l'aspect de sa femme, il se remet bientôt et l'installe galamment au château de Burcy. Ce château, attenant aux ruines de l'abbaye de Grandpré, réserve à la jeune femme de cruelles émo-

tions. Aux lueurs d'un orage elle aperçoit, la nuit qui suit son arrivée, trois hommes en blouse traversant le parc en portant un fardeau qu'elle reconnaît bientôt pour un corps féminin ; un de ces hommes est Horace que Pauline croit, par suite, infidèle. Il est bien pire, hélas ! et Pauline en acquiert la preuve en descendant dans un souterrain dont un hasard lui révèle l'existence. Là Horace et deux de ses amis boivent en se vantant de leurs exploits ; ce sont eux qui commettent les assassinats suivis de vols dont s'épouvante la Vendée, et c'est à la suite d'une expédition de ce genre qu'ils ont enlevé la femme dont les complices d'Horace se disputent la possession. Or cette femme n'est autre que l'amie de Pauline, et Horace, qu'elle reconnaît, juge prudent de la rendre muette pour toujours. Au bruit du coup de feu qui la tue répond un cri de Pauline, témoin du crime ; on la saisit et son mari déclare froidement à ses complices qu'ils n'ont point à la craindre. Il ne l'égorge pas cependant, mais sa fin n'en sera que plus terrible ; on la descend, en effet, dans un caveau de l'abbaye de Grandpré où elle mourra de faim si elle n'a le courage de prendre le poison que, par un reste de pitié, Horace a placé près d'elle. Pour détourner les soupçons, Beuzeval répand le bruit que Pauline a été assassinée la nuit dans son parc, et fait enterrer sous son nom l'Anglaise frappée par lui. Une intervention providentielle sauve la comtesse. Lucien de Nerval qui, pour combattre son chagrin d'amour, parcourt en touriste la Vendée, apprend la mort tragique de l'aimée : il veut la voir une fois encore, soulève le drap qui voile la morte et découvre l'imposture d'Horace. Mais, si Pauline existe, où est-elle ? Lucien s'ingénie, trouve le cachot où gémit la pauvre femme et la fait libre. Mais, dans une crise de désespoir, Pauline a bu le poison mis à sa portée, et c'est une mourante que Lucien s'empresse de conduire à l'étranger.

Il reste avec elle une année, lui prodiguant les soins les plus affectueux. Au bout de ce temps une lettre lui parvient, qui le fait en hâte regagner la France : Horace de Beuzeval est fiancé à sa sœur Gabrielle. C'est au moment de la signature du contrat que Lucien reparaît dans sa famille,

et ce contrat, il s'empresse de le déchirer. Pauline, qui l'a suivi à son insu, donne bientôt, par sa présence, l'explication de la colère de Lucien, mais en excusant Horace qu'elle aime encore et qui, selon elle, devait croire sa mort certaine. Voilà le bandit justifié aux yeux de tous, sauf à ceux de Lucien qui connaît, lui, les crimes de son rival ; un duel s'impose entre les deux hommes, duel dans lequel Horace succombe. Quant à Pauline, que Lucien n'a pu guérir, elle rejoindra, dans un délai très court, l'infâme qu'elle a couvert de son angélique pardon.

Tiré d'un roman d'Alexandre Dumas, ce drame, intéressant mais mal ordonné, fut reçu sans le moindre enthousiasme. Fechter, quelque temps engagé à l'Ambigu, faisait sa rentrée au Théâtre Historique dans l'original personnage du fashionable assassin.

12 juin : *Les Pailles rompues*, comédie en 1 acte, en vers, par Jules Verne.

D'Esbard	MM.	Saint-Léon.
Frontin		Colbrun.
Raoul d'Elmont . .		Pierron.
Un suisse		Beaulieu.
Henriette d'Esbard .	Mmes	Rey.
Marinette		H. Jouve.

Le vieux M. d'Esbard et sa jeune femme Henriette sont en querelle. Madame a envie de diamants que son mari trouve trop coûteux, et Monsieur veut mener en province Madame qui s'y refuse. Pour trancher la difficulté, les deux époux rompent la paille : celui des conjoints qui désormais acceptera de l'autre un objet quelconque devra, par cela seul, faire le sacrifice de sa volonté. Frontin et Marinette, valets

du ménage d'Esbard, jouent, à l'exemple de leurs maîtres, à la paille rompue. Tendre des pièges, en éviter d'autres est, dès lors, la préoccupation des quatre personnages. Henriette, qui reçoit à l'insu de d'Esbard la visite d'un cousin très tendre, cache à certain instant le galant dans un cabinet dont son mari jaloux exige la clef ; elle la lui donne et, quand il la tient, part d'un éclat de rire : il a perdu la gageure et devra lui payer les diamants de ses rêves. D'Esbard s'exécute, mais il a le plaisir d'entendre Henriette se déclarer prête à l'accompagner en Lorraine ; c'est que le beau cousin, dragon du roi, doit très incessamment tenir garnison dans la même province. Quant à Frontin, ayant reçu de Marinette un vigoureux soufflet, il épousera, pour cet accroc à leur gageure, la soubrette avisée.

Badinage vieillot, qui dut à la protection d'Alexandre Dumas fils de voir les feux de la rampe. C'était le début théâtral d'un auteur que firent plus tard célèbre ses *Voyages extraordinaires.*

25 juin : *Les Trois Racan*, comédie en 1 acte, par Armand Durantin et Raimond Deslandes.

Racan	MM.	BARRÉ.
Le chevalier d'Yvrande. . . .		MANSTEIN.
Zamet		BOILEAU.
Le vicomte d'Ablancourt . . .		H. ARMAND.
Renard.		VIDEIX.
Mlle de Gournay	Mmes	ASTRUC.
Henriette.		L. ROGER.
Iris		BETZY.

La scène se passe, vers 1620, au château de Boursonne. Mlle de Gournay, poétesse mûre, s'y est réfugiée pour soustraire sa nièce Henriette aux poursuites amoureuses du

chevalier d'Yvrande. Henriette étant promise au poète Racan que les Gournay n'ont jamais vu, d'Yvrande imagine de se présenter à Boursonne sous le nom du célèbre fiancé. On le reçoit à merveille et il peut, à la faveur de son déguisement, mériter les bonnes grâces de la jeune fille. Mais un survenant le dérange, c'est le financier Zamet qui, épris d'Henriette, emploie le même stratagème que le chevalier pour arriver à son idole. Pour comble, un troisième Racan se présente bientôt chez Mlle de Gournay ; c'est le vrai, celui-là. Accueilli comme un imposteur, il s'en courrouce et promet de tirer vengeance de ceux qui ont volé son nom. Le hasard lui en donne les moyens en envoyant à Boursonne un gentilhomme décidé à payer d'un coup d'épée certaine épigramme décochée par lui, et un huissier chargé de l'appréhender pour une dette criarde. Racan fait solder l'huissier par Zamet et fait battre d'Yvrande à sa place ; satisfait de ces deux résultats, il pardonne et sollicite lui-même, pour le chevalier, la main d'Henriette, à laquelle Zamet renonce prudemment.

Tallemant des Réaux avait fourni la donnée de cette bluette amusante, qu'on accueillit avec faveur.

21 juillet : *Elle est folle*, comédie-vaudeville en 3 actes, par Mélesville.

Bernard Harleigh. . .	MM.	Laferrière.
Yollack		Saint-Léon.
Wilkins		Barré.
Maxwell		Peupin.
David		Videix.
Jonathan		Désiré.
Anna	Mmes	Darmont (*début*).
Nelly		L. Roger.

Emouvant ouvrage, emprunté au Vaudeville qui l'avait donné le 20 janvier 1835. Laferrière reprit

avec succès le rôle d'Harleigh, créé par Volnys, et dans lequel le jeune premier du Théâtre Historique s'était maintes fois déjà montré en province.

3 août : *La Chasse au chastre*, fantaisie en 3 actes et 8 tableaux, par Alexandre Dumas (avec Auguste Maquet).

Louet	MM.	Numa.
Le capitaine Garnier. . . .		A. Roger.
Ernest		Peupin.
Le Capitaine des voleurs. . .		Emmanuel (*début*).
Le Lieutenant		Barré.
Un aubergiste		Videix.
Un vetturino.		Lingé.
Un Anglais		Désiré.
2e Anglais.		Paul.
Un voyageur.		Serres.
L'hôtelier		Tournot.
Sentinelle		Baudouin.
Domestique		Malines.
Un marin		Langlois.
Un brigadier.		Armand.
2e voyageur		Marcheville.
Zéphirine	Mme	Rey.

En tirant des pigeons, Louet, quatrième basse au théâtre de Marseille, fait lever un chastre, oiseau qui réunit le fumet du pluvier au goût de l'ortolan. Chasseur enragé, le musicien suit le précieux gibier qui tantôt marchant, tantôt volant, conduit à Nice son persécuteur. Là un épervier enlève le chastre et Louet, mourant de faim et de fatigue, entre dans un hôtel pour s'y réconforter. Mais, en tâtant ses poches, il s'aperçoit que son argent a fui par un gousset percé et s'empresse de décommander le souper auquel il se promettait de faire honneur. Heureusement

Nice compte parmi ses touristes nombre d'Anglais amateurs de musique ; l'hôte, à qui Louet fait ses confidences, imagine d'organiser un concert qui rapporte au brave homme cent écus. Tiré d'embarras il s'embarque, pour regagner Marseille, sur une corvette à destination de Toulon ; des Anglais attaquent le navire qu'une tempête sauve en le conduisant à l'île d'Elbe. Louet, que la mer indispose, se décide alors à continuer par terre son voyage ; des brigands arrêtent la voiture dans laquelle il est monté, lui prennent son argent, et, sur la déclaration qu'il fait de son talent musical, le mènent à leur capitaine. Celui-ci réclamait à grands cris un instrumentiste quelconque pour faire danser en musique Zéphirine, ballerine marseillaise récemment enlevée par ses hommes ; il comble d'attention le contrebassiste, qui n'en soupire pas moins après la liberté. Or Zéphirine a pour amant l'officier de hussards Ernest, qu'elle trouve moyen de renseigner sur le repaire des brigands. Ernest les attaque, s'empare du capitaine, reprend Zéphirine, et Louet, délivré par la même occasion, a le bonheur de tuer, dans la campagne de Rome, le chastre auquel il doit tant d'émotions violentes.

Pièce sans intrigue, sans situations, faite surtout pour motiver des décors fixes ou mouvants ; elle surprit le public du boulevard du Temple sans l'attirer autant qu'on l'avait cru. Numa pourtant était délicieux dans le rôle principal, écrit avec une spirituelle fantaisie.

10 août : *Les Frères Corses*, drame fantastique en 3 actes et 5 tableaux, par Eugène Grangé et Xavier de Montépin.

Fabien dei Franchi / Louis dei Franchi } . .	MM. Fechter.
Château-Renaud	Emmanuel.

Alfred Meynard.	MM. PEUPIN.
Giordano Martelli. . . .	BONNET.
Montgiron.	LINGÉ.
Colonna	BOUTIN.
Orlando	GEORGES.
Le Bûcheron	BARRÉ.
Le Juge de paix.	VIDEIX.
Le Guide, Un domestique .	DÉSIRÉ.
Griffo	PAUL.
Un chirurgien	SERRES.
Mme Savilia dei Franchi. .	Mmes LETOURNEUR (*début*).
Emilie de Lesparre. . . .	MATHILDE.
Esther	MARIE BOUTIN (*début*).
Grain-d'Or.	FERRANTI (*début*).
Pomponnette.	MARTHE.
Maria, Un domino	HUMBLET.

Fabien et Louis dei Franchi sont deux frères jumeaux, venus au monde liés l'un à l'autre par le côté ; un coup de scalpel les a séparés, mais l'adhérence morale subsiste au point que, malgré la distance, ils ont toujours même corps, même cœur, même âme. Louis est à Paris, où il fait son droit et où il comptait épouser Emilie, jeune fille qui l'a séduit lors d'un passage à Ajaccio, mais celle qu'il aime s'est mariée dans l'intervalle avec le capitaine de Lesparre et il ne peut que veiller sur elle comme le plus dévoué des amis. Emilie, dont l'époux est absent, écoute les galanteries de Château-Renaud, jeune viveur auquel elle a l'imprudence d'écrire. Fat jusqu'à l'indélicatesse Château-Renaud, raillé par ses camarades, parie un jour d'amener Mme de Lesparre au souper que donne un des leurs à des femmes plus que légères. Louis, instruit de la gageure, assiste au repas où effectivement Emilie se rend au bras de Château-Renaud ; mais, à peine entrée, la jeune femme se démasque, accuse le viveur de l'avoir entraînée à l'aide d'un mensonge, et réclame de Louis dei Franchi une protection qui lui permet de se retirer sans insulte. Cela ne fait pas l'affaire de Château-

Renaud, qui provoque Louis et le tue dans la forêt de Fontainebleau.

En Corse Fabien dei Franchi, tourmenté déjà par des pressentiments, connaît presque aussitôt la fatale nouvelle. Une vision lui montre en effet son frère mourant, devant Château-Renaud qui essuie froidement son épée : — « Priez pour Louis, dit-il à sa mère, moi je vais le venger ! »

Craignant les suites judiciaires de son duel, Château-Renaud se décide à quitter la France avec un ami. La voiture qu'ils prennent verse dans la forêt de Fontainebleau, à l'endroit même où Louis dei Franchi fut frappé, cinq jours auparavant. Cette coïncidence émeut le viveur, qui pâlit bientôt en voyant surgir devant lui le spectre de sa victime. C'est Fabien dei Franchi, accouru pour un duel et exprimant sa volonté avec une telle énergie que, sous peine de lâcheté, Château-Renaud ne peut opposer un refus. Ils se battent et Fabien blesse d'un coup mortel le bourreau de son frère, dont l'ombre satisfaite apparaît pour le consoler.

C'est à Dumas encore que les auteurs avaient pris le sujet de ce drame, singulier même en sa contexture. La vision de Fabien y précède la mort de son frère, et celle-ci n'a lieu qu'au second acte quand logiquement elle eût dû figurer au premier. Le public ne prit point ombrage de cette bizarrerie et fit bon accueil à la pièce et à Fechter, sauvage ou mélancolique dans le double rôle des Franchi, où il fut parfois remplacé par le jeune Berthollet.

Ce demi-succès ne pouvait sauver le Théâtre Historique d'une catastrophe depuis longtemps prévue. Des dissensions intérieures s'étaient produites, qui devaient précipiter ce fâcheux dénouement. Les acteurs impayés obligèrent, les 6 et 7 septembre, à des relâches non prédits par l'affiche et dont l'effet

fut si grand qu'un journal, *le Courrier Français*, les donna comme une clôture définitive. Doligny, resté seul directeur, protesta contre ce mauvais bruit par une lettre contenant ce lyrique paragraphe :

« La saison d'été a été pour le Théâtre Historique, comme pour toutes les entreprises théâtrales, difficile à passer ; mais, grâce au dévouement des artistes, l'avenir du théâtre est assuré, et je saisis cette occasion pour vous prier d'annoncer que, indépendamment du *Capitaine La Jonquière*, grand drame en onze tableaux, nous préparons *Le Vésuve, Huit jours au château*, la troisième partie de *Monte-Christo* et, enfin, la grande féerie de *Gulliver*. Vous voyez, Monsieur, que, loin d'être fermé, le Théâtre Historique est en mesure de passer brillamment l'hiver ».

De fait les représentations reprirent, composées d'ouvrages déjà vus, auxquels s'ajouta bientôt la première des nouveautés promises par Doligny.

23 septembre : *Le Capitaine La Jonquière*, drame en 5 actes et 9 tableaux, par Alexandre Dumas.

Dubois . . . . . . }	
La Jonquière. . . . . }	MM. Mélingue.
Moutonnet . . . . }	
Le Régent.	Saint-Léon.
Gaston de Chanlay. . .	Pierron.
Pontcalec	Peupin.
Montlouis.	H. Armand.
Tapin	Doligny jeune (*début*).
La Jonquière.	Berthollet.
Oven.	Boutin
L'Hôtelier	Barré.

Le Gouverneur	MM.	Beaulieu.
Nocé.		Lingé.
Humbert		Paul.
1er garde		Videix.
2e garde		Désiré.
Un huissier		Malines.
Un greffier		Tournot.
Un lieutenant		Armand.
Un domestique		Beaudoin.
Un capitaine.		Fleury.
Hélène	Mmes	Isabelle Constant (*début*).
Mme Desroches		Delaunay.
L'Hôtesse		Fontenay.

Ce drame, donné comme inédit, n'était qu'une version modifiée, au point de vue de la mise en scène, d'*Une Fille du régent*, comédie jouée au Théâtre-Français le 1er avril 1846. On en connaît la fable. Un beau jeune homme, Gaston de Chanlay, entré dans une conspiration contre la vie du duc d'Orléans, rencontre une enfant naïve et pure dont il devient amoureux, et qui est la fille de l'homme qu'il a juré d'assassiner. Hélène, seule au monde, a besoin d'appui ; placé entre son serment et les devoirs de son amour, Gaston lutte contre les larmes de sa maîtresse pour aller exécuter sa sinistre résolution. Il se trouve en face du régent, prévenu par Dubois, et qui, après avoir offert sa poitrine au meurtrier, le désarme à force de générosité et lui pardonne. — Les superbes décors encadrant les jolies scènes de l'ouvrage ne lui valurent, hélas ! qu'une demi-réussite ; par suite, on ne l'imprima point.

Les rapports entre le directeur et son personnel se

tendaient chaque jour davantage. Il y eut, le 8 octobre, un nouveau relâche motivé par le refus de service des machinistes non soldés. Une pièce encore vint pourtant augmenter le répertoire du Théâtre Historique.

12 octobre : *Paul Jones*, drame en 5 actes, par Alexandre Dumas.

Paul Jones	MM.	CLARENCE.
Emmanuel		PEUPIN.
De Lectoure.		PIERRON.
Achard		SANDRÉ (*début*).
Le marquis d'Auray		VOLNYS (*début*).
La Jarrie.		BEAULIEU.
De Nozay.		VIDEIX.
Lafeuille		PAUL.
Jasmin		CHARLES.
Un notaire		TOURNOT.
Marguerite	Mmes	ISABELLE CONSTANT.
La marquise d'Auray . . .		NELSON (*début*).

Créé sur le théâtre du Panthéon le 8 octobre 1838, et repris trois ans plus tard à la Porte-Saint-Martin sous le titre de *Paul le Corsaire*, ce drame fut, au boulevard du Temple, l'occasion d'un scandale. L'administration dut, avant le spectacle, confesser au public que l'acteur Clarence, chargé du principal rôle, était parti sans autorisation, après un simple avis transmis par son concierge. Le jeune Bonnet, tant bien que mal, prit la place de son camarade, mais on devine l'effet d'une représentation commencée de la sorte.

Le dénouement était proche ; le 16 octobre 1850, en effet, la troupe, qui ne touchait plus un centime, refusa tout service et le théâtre ferma. Il ne devait rouvrir que le 27 octobre, pour une représentation au bénéfice des artistes et employés.

Le même jour Alexandre Dumas faisait signifier à la Société immobilière du Théâtre Historique qu'il se considérait comme affranchi des engagements pris envers elle, et reprenait en conséquence la disposition de son répertoire. A l'acte judiciaire, M. Védel répliqua par une lettre au rédacteur de la *Gazette des Théâtres*, dans laquelle il prévenait les directeurs parisiens que, dans le cas où ils voudraient traiter avec Dumas pour quelques-uns de ses ouvrages faits ou à faire, ou puiser dans ses œuvres connues, quelles qu'elles fussent, lui mettrait opposition à la représentation de ces pièces par toutes voies de droit. La riposte de Dumas, publiée dans la même feuille, établit en même temps le droit de l'auteur et le mal fondé des réserves de l'administration :

Monsieur,

« Veuillez pour toute réponse à la lettre de M. Védel, publier, je vous prie, l'article suivant, tiré de l'acte de société :

« Article 10. — Dans le cas où, par des circonstances qu'il est impossible de prévoir, celui de mort compris, M. Dumas cesserait de concourir *volontairement*, par son talent et ses ouvrages, à l'exploitation du théâtre, M. Hostein ne pourra contracter

aucun engagement pareil, avec quelque auteur que ce soit, que du consentement de la Société, qui prendra alors pour moitié, au lieu du tiers, dans le solde formant le loyer éventuel, tel qu'il est établi dans l'article 4. et en se mettant toutefois au lieu et place de M. Hostein, pour les indemnités stipulées à accorder *à M. Dumas* ou à ses héritiers ».

« Vous voyez, Monsieur, que M. Védel a mal réfléchi en écrivant la lettre que vous avez insérée, puisque j'ai le droit de me retirer *volontairement*, et que, même dans ce cas, une indemnité *pour moi*, qui apportais ce privilège, est stipulée en ma faveur.

« Je n'ai point demandé d'indemnité à M. Védel, mais je lui ai fait signifier que je me retirais du Théâtre Historique, et *je me retire...* »

La querelle des deux ex-associés était intéressante surtout pour ceux que hantait le désir de ranimer l'affaire en léthargie. Cinq ou six candidats s'étaient effectivement déclarés prêts à tous les efforts pour utiliser le personnel sans emploi. Le plus connu d'entre eux, Adolphe d'Ennery, se vit, à la date du 2 novembre, conférer par le ministre Baroche le privilège envié. Chose bizarre, c'est alors seulement que d'Ennery, troublé, réclama de Védel l'état certifié des dépenses nécessaires au Théâtre Historique. Voici le document qu'on lui remit :

Administration.

Directeur	12.000
Caissier comptable.	3.600
Régisseur	3.600
Inspecteur	1.800
Secrétaire	1.500
Garçon de bureau	900
	23.400

Contrôle.

Contrôleur en chef.	1.800
Contrôleur en second	600
6 contrôleurs à 300 francs	1.800
Buraliste	600
Trois buralistes à 300 francs	900
	5.700

Employés au matériel.

Souffleur	1.200
Accesseur.	1.200
Armurier.	1.200
Coiffeur (fournitures comprises) . . .	1.200
Blanchissage	1.200
Concierge	300
Cordonnier	600
2 garçons de théâtre à 450 francs . . .	900
	7.800

Choristes.

8 hommes à 45 francs par mois . . .	4.320
8 femmes à 30 francs par mois . . .	2.880
Comparses	4.800
	12.000

Orchestre.

Chef d'orchestre, 22 musiciens, copie de musique, le tout à forfait.	21.000

Artistes hommes.

MM. Mélingue.	12.000
Laferrière.	9.000
Boutin.	3.600
Dupuis	3.600
Rouvière	3.600
Alexandre G.	3.000
Volnys.	3.000
Barré	2.400
Emmanuel	2.400
Georges	2.400
Pierron	2.400
Saint-Léon	2.400
Boileau	2.000
Peupin	1.800
Beaulieu.	1.500
Lingé	1.500
A reporter . . .	56.600

Report	56.600
Videix.	1.500
Fleury.	1.500
Henri Armand	1.200
Sandré.	1.200
Manstein	1.200
Paul	1.200
Désiré.	1.200
Doligny jeune	1.200
	66.800

Artistes femmes.

Mmes Rey	6.000
Person.	5.000
Nelson.	3.000
Hortense Jouve.	3.000
Atala Beauchêne	2.400
Isabelle Constant	2.000
Solange	1.800
Mathilde	1.800
Letourneur	1.500
Fontenay	1.500
Astruc.	1.500
Marie Boutin	1.200
Laure Desprez	1.200
Betzy	1.200
Ferranti	1.200
Berthe.	1.200
	35.500

Décors.

Machiniste en chef	3.000
2 brigadiers à 1.200 francs	2.400
8 machinistes à 900 francs	7.200
Frais de décors.	18.000
	30.600

Costumes.

Costumier en chef	2.400
10 costumiers à 900 francs	9.000
Costumière en chef	1.500
8 costumières à 600 francs	4.800
Frais de costumes	15.000
	32.700

Frais matériels.

Loyer	75.000
Droits des hospices } sur une recette de	36.000
Droits des auteurs } 600.000 francs .	60.000
Eclairage au gaz	15.000
Eclairage à l'huile.	24.000
Affiches	5.840
Gardes et pompiers	10.350
Balayage	1.200
Chauffage	3.960
Assurance (part du directeur)	6.000
Accessoires	1.200
Vidanges.	300
	238.850

Récapitulation.

Administration	23.400
Contrôle	5.700
Employés au matériel.	7.800
Choristes.	12.000
Orchestre.	21.000
Artistes hommes	66.800
Artistes femmes.	35.500
Décors.	30.600
Costumes.	32.700
Frais matériels	238.850
Total : Francs	474.350

A cette carte à payer était jointe une note révélant que, deux années sur quatre, les recettes encaissées par l'entreprise n'avaient couvert que la moitié des frais (1). Les chiffres valaient d'être médités ; d'Ennery les pesa si bien qu'il déclara, quinze jours plus tard, renoncer à son privilège. Les combinaisons qui surgirent par la suite n'eurent aucun résultat, et la faillite du Théâtre Historique fut déclarée le 20 décembre 1850.

La salle demeura close jusqu'au jour où Edmond Seveste y installa l'Opéra-National, dont Adolphe Adam et Achille Mirecour lui avaient transmis le privilège (27 septembre 1851). L'Opéra National prit,

(1) Les recettes officielles du Théâtre Historique avaient été, en 1847, de 707.906 francs, en 1848, de 280.000 francs, en 1849 de 504.800 francs, et, en 1850, de 277.725 francs.

le 12 avril 1852, le nom de Théâtre Lyrique ; il occupa le local du Théâtre Historique jusqu'au 31 mai 1862, époque où, par suite de la modification du boulevard du Temple, on le transféra dans la plus petite des salles construites, place du Châtelet, par l'architecte Davioud. L'immeuble vacant ne disparut point de suite ; un dramaturge, Edouard Brisebarre, mit la circonstance à profit pour obtenir d'y donner des représentations de drames et de comédies. Cette entreprise, dont nous parlons plus loin, subsista modestement jusqu'au 21 octobre 1863 ; elle évacua, à cette date, le bâtiment qui fut aussitôt démoli.

L'insuccès final d'un théâtre dont les commencements avaient été si brillants peut être attribué à plusieurs causes. Aux événements politiques d'abord, qui ruinèrent alors tant d'entreprises de divers genres ; puis — surtout — à la monotonie des ouvrages présentés au public. Sous le nom de Hostein, de Revel ou autres, Alexandre Dumas fut toujours le directeur vrai du Théâtre Historique, et il usa de son autorité pour imposer, pendant près de quatre années, des pièces écrites par lui ou tirées de ses livres et constituant un répertoire fort beau sans doute, mais dépourvu de cette variété qui seule eût pu entretenir le succès de curiosité remporté tout d'abord. Au point de vue de la complication des décors, du mouvement des masses figuratives, la scène nouvelle réalisait évidemment d'énormes progrès ; mais cela n'est pas tout le théâtre et les romans découpés de Dumas, manquant de cohésion,

demandaient trop d'efforts pour être toujours bien compris.

Auteur inconscient de la catastrophe, Dumas en fut d'ailleurs la principale victime : c'est lui que, sur le rapport de Contat-Desfontaines, dit Dormeuil, directeur du Théâtre de la Montansier (Palais-Royal), le Tribunal de Commerce mit en faillite. En vain présenta-t-il aux Conseillers de la Cour d'appel une note explicative des faits où Dormeuil avait vu des actes notoires de gestion et qu'il prétendait, lui, n'être que des manifestations de fraternité artistique, il resta, par arrêt, chargé des dettes de l'entreprise, dettes atteignant deux cent mille francs et qu'il ne paya point sans peine.

L'idée qui avait présidé à la fondation du Théâtre Historique lui sembla néanmoins toujours excellente. Il essaya conséquemment de le reconstituer en 1853, par l'obtention du privilège du Cirque ou d'un nouveau théâtre à bâtir sur le boulevard de Strasbourg, s'engageant à écrire chaque année quatre pièces « pour faire passer sous les yeux du peuple ce qu'il y a de grand dans notre histoire et dans les autres histoires ». Non rebuté par un refus et par divers échecs comme sa fâcheuse campagne au Grand-Théâtre-Parisien (1865), il adressait en 1866 encore, à ses *Amis connus ou inconnus de la France et de l'étranger,* l'appel suivant :

On m'a souvent dit que mes amis inconnus étaient mes meilleurs amis : cela, je suis tenté de le croire, la quantité leur permettant de se retirer sur la qualité. Puis il est vrai que, dans mes bons et mauvais jours, j'ai experimenté mes

amis connus, ce que je n'ai pu faire à l'endroit de mes amis inconnus.

Aujourd'hui j'entreprends une œuvre dans laquelle j'ai besoin de tout le monde ; de mes amis pour la soutenir, et de mes ennemis pour l'attaquer.

Je ne puis dépenser vingt mille francs en annonces et en prospectus, et il me les faudrait dépenser pour mener à bien mon projet ; mais je puis dire : j'ai dépensé un demi-million dans des aumônes plus ou moins légitimes, mon habitude étant, lorsque je vois un malheureux, de le secourir, sans lui demander pourquoi il est malheureux !

On m'a souvent parlé de la *popularité* que m'avaient value mes œuvres, de la *sympathie* que j'avais inspirée pour mes œuvres.

Or, il me semble, à moins que l'on ne m'ait menti, que ces deux mots : *sympathie* quand il s'agit de la France, *popularité* quand il s'agit du monde, valent bien vingt mille francs d'annonces et de prospectus !

Vous avez entendu raconter qu'à peu près vers le même temps où Samson renversait le temple des Philistins, il y avait, aux Jeux Olympiques, un athlète nommé Alcidamus, lequel couronné vingt fois pour ses victoires, et présumant trop de ses forces, se trouva dans une maison qui craquait, menaçant de s'écrouler.

Tous ceux qui se trouvaient avec lui dans cette maison s'enfuirent éperdus ; lui resta seul, et, levant ses deux mains, il dit :

— Je soutiendrai le plafond ou je serai écrasé par lui.

Le plafond s'écroula, et, comme Porthos, cet athlète des temps modernes, l'athlète antique fut écrasé sous ses débris.

L'art dramatique croule en France ; aussi présomptueux, aussi fou qu'Alcidamus, tandis que chacun déserte le beau, le simple, le vrai, je dis :

— Mieux vaut, comme Alcidamus, essayer de soutenir une maison qui croule que, comme Samson, renverser un temple, ce temple fût-il celui des Philistins.

Que ceux qui croient que l'art dramatique est là où

l'avaient placé les hommes de 1830 viennent à moi et me disent :

— Nous voulons deux places au nouveau Théâtre Historique, pour applaudir encore une fois ce que nous avons applaudi jadis, et pour que nos fils puissent applaudir ce qu'ont applaudi leurs pères !

Et qu'ils souscrivent pour la somme qu'ils voudront, afin que ce qui n'est encore qu'un projet, c'est-à-dire un rêve, devienne une réalité, c'est-à-dire un fait.

Jusqu'à ce qu'il y ait cinq cent mille francs de souscriptions, aucune somme ne sera versée, et, comme cette somme sera versée aux mains d'un des banquiers les mieux famés de Paris, toutes les dépenses doivent être faites par moi, afin que, si le projet manque, toutes les dépenses retombent sur moi.

Que chacun de mes amis connus ou inconnus m'aide donc, et de ses moyens et des moyens de ceux qui l'entourent, et je serai payé de ces quarante ans de travail incessant qui me donnent le droit d'écrire les quelques lignes quelque peu orgueilleuses qui précèdent mon nom !

Parallèlement à cette circulaire, le dramaturge en lançait une à ses « lectrices de la capitale, des 89 départements de la France et même du reste du monde » les invitant à demander des prospectus pour recueillir, parmi leurs connaissances, des signatures d'adhérents. Ceux-ci devaient, dans l'idée du futur directeur, recevoir en billets de spectacle le double de leur versement Ni les *amis*, ni les *lectrices* de Dumas n'entrèrent dans la combinaison qui, malgré la publicité gracieuse des journaux, sombra dans l'indifférence générale.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES 40 PIÈCES * COMPOSANT LE RÉPERTOIRE

DU PREMIER

THÉATRE HISTORIQUE

Angèle 56
Antony 65
Argent (l') 63
Atala 51
Capitaine La Jonquière (le) 105
Catilina 57
Chandelier (le). 52
Charles VII chez ses grands vassaux 55
Chasse au chastre (la) 101
Chevalier de Maison-Rouge (le) 29
Chevalier d'Harmental (le). 76
Comte Hermann (le). 82
Ecole des Familles (l') 24
Elle est folle. 100
Frères Corses (les). 102
Guerre des Femmes (la). 78
Hamlet, prince de Danemark 33
Henri III et sa cour 87

* 28 Nouveautés, dont 27 imprimées, et 12 Reprises.

Hôtellerie de Genève (l'). 61
Intrigue et amour. 27
Jeunesse des Mousquetaires (la). 69
Lazare le Pâtre. 74
Louise de Vaulcroix 88
Lucrèce Borgia. 56
Marâtre (la) 48
Mari de la veuve (le) 26
Marie-Jeanne, ou la Femme du peuple. . . . 47
Marie Tudor. 55
Monte-Christo, 1re soirée 37
Monte-Christo, 2e soirée. 40
Mystères de Londres (les), ou les Gentilshommes de la nuit. 65
Pailles rompues (les) 98
Paul Jones 107
Pauline 95
Puritains d'Ecosse (les). 72
Reine Margot (la). 15
Tempête dans un verre d'eau (Une). 85
Tour de Nesle (la) 75
Trois Racan (les). 99
Urbain Grandier 91

Deuxième

THÉATRE HISTORIQUE

1862

Au mois d'avril 1862, Edouard Brisebarre, auteur dramatique maintes fois applaudi, obtint du Ministre d'Etat Walewski le privilège d'une nouvelle scène parisienne. Il le gardait en poche, attendant le commanditaire que sa fortune médiocre rendait indispensable, quand une occasion lui fut offerte d'essayer, sans de trop grands risques, ses facultés directoriales.

L'arrêté qui expropriait tous les spectacles du boulevard du Temple devait avoir son plein effet le 15 juillet 1862. Le Théâtre Lyrique, fermé comme nous l'avons dit le 31 mai, semblait, ainsi que ses voisins, condamné à une destruction immédiate; pourtant, après l'avoir dégarni de ses sièges et de ses appareils d'éclairage, les démolisseurs s'arrêtèrent tout à coup. Trois mois passèrent sans qu'ils reprissent leurs travaux; s'autorisant alors de l'exemple d'un sieur Dalia, qui pendant six semaines avait occupé la salle évacuée par les Délassements-Comi-

ques, Brisebarre sollicita et obtint la faveur d'exploiter momentanément son privilège dans l'immeuble vacant du Théâtre Lyrique.

Un mois lui suffit pour regarnir la salle, assurer l'éclairage, établir des décors, des costumes et des accessoires. Les traditions du Boulevard du Crime étant rompues, il évita de les renouer et se plaça pour son début sous un haut patronage littéraire. C'est, effectivement, par une pièce du Théâtre-Français qu'il inaugura, le 29 octobre 1862, son entreprise à laquelle, par une réminiscence inspirée du local, il donna le nom de *Théâtre Historique*.

Le More de Venise, drame en 5 actes et 8 tableaux, en vers, par Alfred de Vigny.

Othello	MM.	Rouvière.
Yago		Maxwell.
Brabantio		Emmanuel.
Cassio		Rosambeau.
Le Doge		Aimé Gibert.
Ludovico		Lauriac.
Rodrigo		Laferti.
Montano.		Besson.
Un héros.		Tournade.
Un matelot.		Humbert.
1er officier		A. Lemoine.
2e officier		Tyrrel.
1er sénateur		Albert Glatigny.
2e sénateur.		Ceny.
Desdemona.	Mme	Olga de Villeneuve.
Emilia		Simonis.
Bianca		Darbel.

Le More de Venise avait été joué pour la première fois le 24 octobre 1829, avec un succès justifié par d'admirables scènes auxquelles nuisait pourtant le comique de bas aloi qui dépare le chef-d'œuvre de Shakespeare. A trente-trois ans de distance, l'adaptation d'Alfred de Vigny reçut du public un accueil semblable ; on applaudit avec chaleur les beaux passages tandis que quelques phrases douteuses excitaient l'hilarité. L'exécution d'ailleurs se ressentait de la hâte avec laquelle la pièce avait dû être montée ; aux côtés de Rouvière, comédien inégal mais d'une réelle valeur, se groupaient des acteurs dont la bonne volonté ne vainquait point l'inexpérience. Directeur provisoire, Brisebarre se contentait d'un personnel jouant au cachet et recruté dans la bohème dramatique ; c'est ainsi qu'il avait, moyennant deux francs par soirée, engagé le rimeur Glatigny pour représenter le Premier Sénateur de Venise !

Accueilli par la presse comme une tentative honorable, *le More de Venise* n'eut pas l'heur de plaire à la foule et ne compta que quinze représentations. De la littérature peu productive, Brisebarre, qui s'était associé Achille Lafont (Eyraud) et désirait surtout que vécût son œuvre, revint sans hésiter au mélodrame. Mais, avant même qu'il renouvelât son affiche, défense lui était faite par Alexandre Dumas de continuer à prendre le nom de Théâtre Historique ; il recueillit alors le titre abandonné, quatre mois auparavant, par son collègue Dalia. C'est au *Théâtre du Boulevard du Temple* que fut jouée, le 14 novembre, *la Femme coupable*, et c'est sous le même voca-

ble que nous donnerons un jour l'histoire de ce drame et de ceux qui suivirent jusqu'au 21 octobre 1863, où Brisebarre et Lafont, congédiés, clôturèrent sans songer à reprendre, dans un autre local, la suite de leur exploitation. Dès le lendemain, les démolisseurs attaquaient de nouveau l'édifice, dont il ne resta bientôt plus qu'un souvenir.

Troisième

THÉATRE HISTORIQUE

1875-1879

Expulsé du boulevard du Temple, le Théâtre Lyrique prit le 30 octobre 1862, par un festival, possession de la plus petite des salles édifiées aux frais de la Ville sur la place du Châtelet. Il y chanta, avec des chances diverses, jusqu'au 31 mai 1870. Fermé par ordre pendant toute la durée du siège de Paris, il avait affiché sa réouverture pour le 2 avril 1871, lorsque survint la révolution du 18 mars... Les troupes régulières étaient aux prises avec les bataillons de la Commune quand, le 24 mai, vers neuf heures du matin, une épaisse fumée sortit du Théâtre Lyrique par la dernière fenêtre à droite de sa façade. Bientôt les flammes gagnant le foyer du public, puis le couloir des premières loges, envahirent la salle, la scène et ses dépendances, qu'elles anéantirent complètement.

Pendant un assez long temps ces ruines affligèrent la vue des Parisiens ; ce ne fut en effet qu'en 1874

que la Ville jugea bon de les faire disparaître. Elle rétablit alors, sur les plans primitifs, la salle dont le bail fut soumis à l'adjudication publique. Moyennant une somme de 70.100 francs, celle de 2.500 francs pour le magasin de décors et celle de 1.500 francs pour les frais de publicité, M. Castellano s'entendit proclamer locataire pour douze années du Théâtre Lyrique, avec faculté d'y donner toute espèce de représentations : opéras, opéras-comiques, drames, ballets, concerts, etc., à la condition de prêter quatre fois l'an sa salle à la Ville de Paris, d'envoyer chaque soir une bonne loge au Préfet de la Seine, de ne jamais fermer ses portes pendant plus de deux mois, de ne pas faire relâche plus de trois fois de suite pour les répétitions générales, de donner chaque soir 12 francs, plus 15 o/o de sa recette à la Ville, d'entretenir le matériel en bon état et de payer nombre de choses.

C'étaient là d'assez dures conventions ; elles furent aggravées encore par la prétention d'imposer à l'adjudicataire le maintien du nom de Théâtre Lyrique. Or, ancien premier rôle des scènes du boulevard, M. Castellano n'avait pour projet que de faire un théâtre populaire de drame ; il tourna la difficulté en créant une dénomination bizarre qui alliait l'ancien genre avec le nouveau. Le *Théâtre Lyrique-Dramatique* ouvrit ses portes, le 6 novembre 1874, par une reprise de *La Jeunesse du roi Henri*, drame en 5 actes et 7 tableaux, de Ponson du Terrail (avec Lambert Thiboust et Théodore Barrière), que le Châtelet avait joué dix ans auparavant. Cette représentation, quoique dédiée à la presse, fut un peu

cahotée, parce que la troupe, réunie à la hâte, n'offrait pas un ensemble très satisfaisant.

A *La Jeunesse du roi Henri*, qu'une certaine mise en scène maintint sur l'affiche pendant près de trois mois, succédèrent les pièces suivantes :

13 janvier 1875, *Le Meunier de Rambouillet*, comédie en 1 acte, par Edouard Cadol (6 représentations) ;

13 janvier, *La Famille*, drame en 5 actes, par Edouard Cadol (6 représentations) ;

23 janvier, reprise des *Filles de marbre*, drame en 5 actes, par Théodore Barrière et Lambert Thiboust (du Vaudeville, 34 représentations) ;

27 février, *La Duchesse de Ploënmarck*, drame en 5 actes et 6 tableaux, par Couturier (4 représentations) ;

16 mars, *Plus de journaux*, comédie en 1 acte, par Emile Rochard et Jacques Luguet (20 représentations) ;

3 avril, reprise de *La Voleuse d'enfants*, drame en 5 actes et 8 tableaux, par Eugène Grangé et Lambert Thiboust (de l'Ambigu, 45 représentations) ;

19 mai, reprise de *Marie-Jeanne, ou la Femme du peuple*, drame en 5 actes et 6 tableaux, par Adolphe d'Ennery et Maillan (de la Porte-Saint-Martin, 44 représentations) ;

2 juillet, *La Botte secrète*, comédie en 1 acte, par Emile Rochard et Georges Guillard (18 représentations) ;

2 juillet, reprise de *La Tour de Londres*, drame en 5 actes, par Eugène Nus, Alphonse Brot et Charles Lemaître (de l'Ambigu, 18 représentations).

Toutes ces œuvres, dramatiques par essence, n'avaient certes aucun rapport avec le répertoire primitif de la salle ; aussi, répudiant une appellation ridicule, M. Castellano décida-t-il qu'à partir du 21 juillet son entreprise prendrait le nom plus justifié de *Théâtre Historique*. Alexandre Dumas étant mort n'y pouvait mettre obstacle, mais le Préfet de la Seine protesta et enjoignit à son locataire de conserver le titre de Théâtre Lyrique dont la Ville désirait être seule maîtresse. On plaida, et le président des référés décida, contre toute logique, que Castellano serait tenu de reprendre l'appellation de Théâtre Lyrique en conservant toutefois sur ses affiches celle de Théâtre Historique. L'ingénieux directeur sortit de cette impasse en faisant graver sur le fronton du monument :

Ancien Théâtre Lyrique

Représentations par les Artistes du

THÉATRE HISTORIQUE

ces deux derniers mots en lettres relativement énormes ; et les représentations reprirent, avec d'autant plus d'activité qu'une nouvelle mesure administrative défendait à l'impresario de faire aucun relâche, même pour répétitions générales, sous peine de 200 francs d'indemnité par contravention.

Avant d'établir, comme nous l'avons fait pour les précédents, le bilan littéraire du troisième Théâtre Historique, il nous paraît utile de dire que son administration comprenait, outre M. Castellano : M. Emile Rochard, secrétaire général, M. Fauve, régisseur, M. Artus chef d'orchestre, et de transcrire le tarif qui mettait la plupart de ses 1.700 places à la portée des plus modestes bourses :

Avant-scène du rez-de-chaussée. . .	6 francs.
Avant-scène de balcon	
Loges de balcon de face	5 »
Fauteuils de balcon	
Baignoires	4 »
Loges de balcon de côté	
Fauteuils d'orchestre	3 »
Stalles d'orchestre	
Pourtour	
Stalles de 1re galerie	2 »
Loges de 1re galerie	
Stalles de 2e galerie.	1 fr. 50
1er amphithéâtre	1 franc.
2e amphithéâtre	0 fr. 50

Quant à la troupe, incessamment modifiée, les distributions de pièces la vont faire bien connaître.

C'est un ouvrage quadragénaire que joua d'abord la scène rebaptisée.

22 juillet 1875 : *Latude, ou Trente-cinq ans de captivité* drame en 5 actes et 6 tableaux, par Guilbert de Pixérécourt et Anicet Bourgeois.

Latude.	MM. MAURICE SIMON.
D'Alègre	GOUGET.
M. de Malesherbes	LATOUCHE.
Le docteur Quesnay	JOUANNI.
Thomas	DONATO.
Saint-Marc	REYKERS.
François	THIÉRY.
Courbillon	FRANCIS.
Schouten.	BEUZEVILLE.
Daragon	BRANCHE.
La marquise de Pompadour .	Mmes BEAUVAIS.
Mme de Mirepoix	LASCONI.
Henriette Legros	MARIE DEBREUIL.
La mère Marguerite	MARIE BOUTIN.
Catherine.	CÉLINE AUMONT.

De beaux décors, une interprétation satisfaisante valurent à ce drame, créé à la Gaîté le 15 novembre 1834, 50 représentations fructueuses.

16 septembre : *Les Muscadins*, drame en 5 actes et 8 tableaux, par Jules Claretie.

Laurent Lafresnaie		MM. CLÉMENT JUST.
Le comte de Favrol		MAURICE SIMON.
André Lafresnaie.		MONTAL.
Porhouet.		COULOMBIER.
Le chevalier de Bois-David .		PAUL ESQUIER.
Picoulet		GABRIEL.
Messidor		DONATO.
Sainte-Hermine	Muscadins.	PAUL JORGE.
Château-Ponsac	Muscadins.	BRELET.
Pontvalin	Muscadins.	LAFERTÉ.
Renaudière	Muscadins.	FRANCIS.
Graccus Heurteloup		LACOMBE.
Saturnin		DUCHESNE.

Jupillac	MM.	Reykers.
Le marquis de Presles, Barras.		Jouanni.
Roberjot		Panot.
Un marchand de coco . . .		Beuzeville.
Un huissier		Branche.
Un chanteur des rues . . .		Théol.
Un maître d'auberge. . . .		Thiéry.
Un crieur public		Roblin.
Jeanne Lafresnaie	Mmes	Rousseil.
Marcelle de Kermadis . . .		Raphael Félix.
Paméla Picoulet		Ribeaucourt.
Acté } Merveilleuses . . .		Lasconi.
Elodie } Merveilleuses . . .		C. Aumont.

La scène est à Paris, sous le Directoire. Inspiré par le marquis de Presles, le comte de Favrol, royaliste, a formé le projet d'enlever ou de tuer le directeur Barras. Il s'est, pour cela, mis à la tête d'une conspiration dans laquelle il a pu entraîner un haut fonctionnaire républicain, Laurent Lafresnaie, secrétaire général de la police. Favrol ne voit dans le retour des Bourbons qu'un moyen pour lui d'arriver à la fortune et aux honneurs ; il a séduit la femme de celui dont il a fait un traître et Jeanne Lafresnaie est devenue entre ses mains un instrument docile. Pourtant si Lafresnaie a oublié ses devoirs jusqu'à se vendre pour de l'argent, c'est qu'il aime Jeanne d'un amour insensé de vieillard et qu'il veut pouvoir satisfaire tous ses caprices. Favrol d'ailleurs ne s'en tient pas à cette liaison calculée, il convoite en même temps la main de Marcelle de Kermadis, belle aristocrate qui est aussi une riche héritière. Mais Laurent a un fils né d'un premier mariage ; ce fils, nommé André, a conquis les épaulettes de capitaine à l'armée d'Italie, et il sauve, de la foule ameutée, Marcelle, dont il s'éprend et qui partage bientôt son amour. Cette circonstance déjoue les calculs de Favrol, qui cherche à supprimer un rival d'autant plus dangereux qu'il a surpris tous les secrets de la conspiration royaliste. Grâce au chevalier de Bois-David, qui par loyauté se fait tuer à sa place, André échappe au piège

qu'on lui tend dans la rue de Nevers ; il adresse alors à son père des reproches véhéments : — « Ce sont, lui dit-il, vos complices qui ont voulu me tuer », — et il lui dévoile le motif de la haine que Favrol lui a vouée. Jeanne Lafresnaie apprend aussi d'André les projets de Favrol sur Mlle de Kermadis ; jalouse et indignée, elle se confesse à son mari dans l'espérance de le pousser à quelque action violente ; mais le vieux Lafresnaie ne sait que pleurer sur son bonheur perdu. Cela ne fait pas l'affaire de l'amante trahie qui ne rêve que vengeance ; elle donne au comte un rendez-vous, au cours duquel, après d'amères paroles, elle lui dérobe le pacte imprudemment signé par Lafresnaie. Favrol veut le reprendre, mais Jeanne résiste pour lui donner l'idée d'un nouveau crime ; il la frappe en effet d'un coup de poignard, mais elle peut appeler à l'aide, on accourt et Favrol est arrêté. — « Je vous avais pris votre honneur, je vous le rends », dit Jeanne en remettant à son mari le fatal papier, puis elle expire aux pieds du vieillard écrasé. Favrol, jugé comme assassin, montera sur l'échafaud, tandis qu'André deviendra l'époux de Marcelle qui, sans déserter sa croyance, renonce à toute menée politique.

Dans cette pièce, comme dans le roman dont elle est tirée, les Muscadins n'apparaissent que comme des personnages d'arrière-plan et pour justifier un titre que l'action ne comportait pas. Intéressant comme étude et varié dans ses développements, le drame contient des scènes mal préparées, des situations trop brusquées et n'émeut parfois qu'au détriment de la logique ; mis en scène avec luxe et bien joué par les acteurs principaux, il se maintint pourtant 72 jours sur l'affiche.

Pendant les représentations des *Muscadins*, — le 25 octobre, — M. Castellano devint directeur officiel du Châtelet dont il comptait faire pour le Théâtre

Historique une importante succursale. Dès lors ce fut, entre les deux scènes, un chassé-croisé d'ouvrages et d'interprètes dans lequel le public avait peine à se reconnaître, mais dont l'impresario n'eut, lui, qu'à se féliciter.

23 novembre : *Le Cid*, tragédie en 5 actes, par Corneille.

Le Cid avait été donné trois fois en matinée avec assez de succès pour que M. Castellano crût pouvoir l'offrir aux spectateurs du soir ; deux représentations devant une salle vide le tirèrent d'erreur. Il est vrai que sauf M[lle] Rousseil (Chimène), MM. Rosambeau (Rodrigue) et Coulombier (Don Diègue), ses pensionnaires apparaissaient grotesques dans le chef-d'œuvre que, chose bizarre, on jouait dans les décors et avec la musique des *Muscadins*, qu'on dut reprendre jusqu'à la mise au point d'une prometteuse nouveauté.

4 décembre : *Regina Sarpi*, drame en 5 actes, par Louis Denayrouze et Georges Ohnet.

Luigi Berga	MM. Montal.
De Brévannes	Maurice Simon.
Le docteur Aubertin . .	Reykers.
Matteo Teverano	Coulombier.
Baptiste	Lacombe.
Bernardo Teverano . . .	Donato.
Michaële.	Francis.
Tomaso	Beuzeville.

Geronimo	MM.	Jouanni.
Un bandit		Branche.
Regina Sarpi	Mmes	Marie Laurent.
Andrea Teverano. . . .		Raphael Félix.
Domenica		Lasconi.

Venu en Corse pour faire une enquête sur des meurtres récents, le Parisien de Brévannes rêve de réconcilier toutes les haines en faisant rompre les habitants avec leur tradition de sanglante vendetta. Or, depuis cent ans et plus, les Teverano et les Sarpi s'exterminent de père en fils ; les premiers ont fini par avoir le dessus, il ne reste plus un homme du nom de Sarpi. Seul Luigi Berga, parent du dernier Sarpi, assassiné, croit-on, par Matteo Teverano, pourrait songer à continuer la lutte, mais il aime Andrea, fille de Matteo, et c'est avec des paroles de paix qu'il pénètre chez le Corse que la justice vient d'acquitter et où Brévannes l'a annoncé comme un prétendant. Sans repousser la trêve, Matteo ne veut pas aller plus loin ; son sang s'indigne à la pensée d'unir sa fille avec le rejeton d'une race ennemie. Luigi ayant en signe d'entente posé son stylet sur une table, Teverano prend l'arme et la jette par la fenêtre pour n'avoir rien chez lui des Berga. Luigi dévore cette insulte par respect pour le père d'Andrea. Malheureusement la race des Sarpi n'est pas complètement éteinte ; le dernier tué a laissé une fille appelée Regina, qui, sous le déguisement du chevrier Angelino, s'est fait accueillir par la charitable Andrea. Regina ramasse le stylet tombé par la fenêtre, et, quand elle se trouve seule avec Matteo Teverano, elle l'en frappe si vigoureusement que le vieillard meurt sans pousser un cri.

Les apparences accusent Luigi Berga ; quel autre que lui avait intérêt à tuer Teverano? Les haines de famille, l'affront récent qu'il a subi, le stylet laissé dans la plaie sont autant de preuves contre lui. Cependant, fort de sa conscience, Luigi ose assister aux funérailles de Matteo et attester sur son cercueil sa propre innocence. Andrea se

laisse convaincre parce qu'elle aime Luigi, mais le clan des Teverano se montre moins crédule et voilà la guerre allumée. C'est alors que le faux Angelino accuse formellement Luigi du meurtre qu'il a, dit-il, vu s'accomplir. Pourquoi Regina Sarpi commet-elle ce mensonge infâme ? Parce qu'elle adore Luigi et veut mettre entre Andrea et lui un insurmontable obstacle. Elle agit avec d'autant plus d'audace que le jeune homme, à qui elle s'est fait connaître, a juré, sur le salut éternel des Sarpi morts, de ne point révéler sa présence en Corse. Mais Regina n'est pas encore satisfaite, elle n'apaisera sa soif de sang qu'en tuant Andrea elle-même. Celle-ci, menacée du stylet qui a déjà tué son père, redevient à son tour une Teverano ; elle s'arme d'un couteau laissé sur une table et une lutte terrible s'engage dans l'obscurité entre les deux rivales. Andrea va succomber quand Luigi, entrant par la fenêtre, repousse Regina et la désarme.— « Tu as perdu la partie, il faut payer », dit-il à la dernière des Sarpi.— « Tu as raison, frappe », répond-elle. Mais Andrea intercède pour son ennemie, et Luigi fait grâce ; désespérée de voir les amants réunis malgré elle, Regina fait alors l'aveu de son crime et se tue avec le stylet de Berga.

Ce drame violent, mais bien écrit, d'un incontestable intérêt et superbement joué par Marie Laurent, trompa l'espoir du directeur et des auteurs, car on ne le donna que 33 fois.

7 janvier 1876 : *La Tireuse de cartes*, drame en 5 actes et un prologue, par Victor Séjour.

Rutchioni	MM.	Montal.
Gédéon Ben-Meir		Jouanni.
Ottavio Salviati		Rosny.
Frigolini		Cosme.

Frimagouste.	MM.	Beuzeville.
Luppo.		Théol.
Géméa.	Mmes	Marie Laurent.
Paula		Raphael Félix.
Bianca		Méa.
Marthe.		Eugénie Saint-Marc.
La Pinsonnette.		De Ribeaucourt.

Reprise heureuse d'une pièce représentée pour la première fois à la Porte-Saint-Martin le 22 décembre 1859 ; elle fournit 39 bonnes recettes.

20 février : *Les Chevaliers de la patrie*, drame en 5 actes et 8 tableaux, par Albert Delpit.

Abraham Lincoln. . . .	MM.	Latouche.
Robert Cavalié		Montal.
François.		Gabriel.
Philippe de Montjoie . .		Paul Esquier.
Bradfort		Chelles.
Le général Stuart		Donato.
Stonewal Jackson . . .		Albert Lambert.
Tom		Reykers.
Maxwell		Bardoux.
Aurélie	Mmes	Céline Montaland.
Amine.		Rhéa.
Lilia		Marie Debreuil.

L'action se passe en Amérique, à l'époque de la guerre de sécession. Sur le navire qui le transporte au nouveau Monde, Robert Cavalié, jeune officier français, apprend une terrible nouvelle. Son père et sa sœur, qu'il se faisait une joie de revoir, ont été les victimes d'une troupe de scélérats : Cavalié père est mort et sa fille Lilia enlevée. Fou de douleur, mais brûlant du désir de venger les siens, Robert,

aussitôt débarqué, se met à la recherche des coupables. Il apprend bientôt que l'auteur du meurtre et du rapt est un certain Bradfort, chassé jadis par son père. Sacrifiant tout à la vengeance, il se rend — lui venu pour servir la cause sudiste — auprès d'Abraham Lincoln et réclame son aide. Le président promet justice, mais aucune preuve n'étant fournie contre Bradfort, il refuse de le faire arrêter. Robert n'écoute que sa colère : il se vengera lui-même puisque ses justes plaintes ne trouvent pas d'écho dans le cœur du chef de l'Etat libre. Son exaltation est si grande qu'il va jusqu'à proférer contre Lincoln des menaces que le président écoute avec une dignité calme et indulgente. Cependant le traître Bradfort, surpris incendiant la maison dans laquelle il tient prisonnières Lilia devenue folle et sa propre femme, dont Robert est aimé, ne peut refuser le combat auquel le Français le provoque. Vainqueur et croyant le bandit mort, Robert va devenir l'époux de celle qu'il aime, quand Bradfort reparaît pour s'interposer entre sa femme et son ennemi ; mais le président Lincoln, aux mains de qui sont enfin remises les preuves de sa culpabilité, le fait passer par les armes.

C'est d'après les critiques du temps que nous avons dû faire l'analyse de cette pièce, non imprimée, et qui, malgré d'émouvants épisodes, sembla manquée ; on la joua 36 fois devant des chambrées incomplètes.

28 mars : *La Maison du pont Notre-Dame*, drame en 5 actes et 6 tableaux, par Théodore Barrière et Henry de Kock.

Pascal de Lagarde . . . . Hanouman	MM. Montal.
Roland	Chelles.

Picolet	MM.	PAUL ESQUIER.
Le chevalier de Porquerolles.		GOUGET.
Le comte de Porquerolles. .		LATOUCHE.
Urbain		LAFERTÉ.
Tiretta		COULOMBIER.
Châteaulin		JOUANNI.
Le vicomte de Tulé. . . .		FRANCIS.
Gervais		BEUZEVILLE.
La comtesse de Porquerolles.	Mmes	BEAUVAIS.
Flavie de Presles.		RAPHAEL FÉLIX.
Edmée de Croixmare . . .		LARGILLIÈRE.
Colette.		MARIE DEBREUIL.
Suzanne		V. DEBERGH.
Madeleine		MARIE BOUTIN.

Tiré d'un roman d'Henry de Kock, intitulé *le Médecin des Voleurs*, ce drame avait, le 22 septembre 1860, obtenu à l'Ambigu-Comique un succès qu'il ne retrouva pas au Théâtre Historique où il ne fournit que 26 représentations, quoiqu'à partir de la vingtième on eût réduit le prix des places de moitié.

27 avril : *La Bergère des Alpes*, drame en 5 actes, par Charles Desnoyer et Adolphe d'Ennery.

Le capitaine Duclos.	MM.	CHELLES.
Jean Maurice		LATOUCHE.
Fernand		DIVOOR.
Martin.		THÉOL.
Un vieillard.		BEUZEVILLE.
François		BRANCHE.
Jérôme.		BORDIER.
La duchesse de Château-Gontier .	Mmes	BEAUVAIS.
Léonide		RAPHAEL FÉLIX.

Hortensia.	Mmes	Eudoxie Laurent.
Pauvrette.		Laurence Gérard.
Thérèse		C. Aumont.

Quelques scènes à effet, traitées avec talent, firent, place du Châtelet, renaître l'émotion qu'elles avaient provoquée à la Gaîté le 31 octobre 1852. Pour cette reprise, on avait escompté l'exhibition d'une avalanche qui, malencontreusement, rata le premier soir, en blessant le directeur d'une façon assez grave pour l'obliger de s'aliter pendant un mois (20 représentations).

17 mai : *L'Homme au masque de fer*, drame en 5 actes, par Auguste Arnould et Narcisse Fournier.

D'Aubigné.	MM.	Maurice Simon.
Saint-Mars		Montal.
Gaston		Chelles.
Louvois.		Gouget.
Le Chancelier.		Donato.
De Noailles		Coulombier.
Maître Audoin		Reykers.
Le baron d'Ostanges		Jouanni.
Louis XIII		Brelet.
Tony.		Cosme.
Pompignan		Laferté.
Launay		Francis.
Bouvard		Panot.
Le Médecin		Beuzeville.
1er officier.		Branche.
2e officier		Paulin.
3e officier		Cantalon.
Marie d'Ostanges	Mmes	Raphael Felix.
Mlle Aubry.		G. Aumont.
Mme Landry		Marie Boutin.

Ce drame pseudo-historique, créé à l'Odéon le 3 août 1831, et que la troupe de M. Castellano jouait avec ensemble, resta trente jours sur l'affiche. Ses recettes devenant insuffisantes, on donna, à partir du 16 juin, douze représentations de *Pierre le Noir, ou les Chauffeurs*, drame en 5 actes et 6 tableaux, par Dinaux et Eugène Sue, avec les acteurs du Châtelet qui, on se le rappelle, étaient sous la même autorité que ceux du Théâtre Historique. Cela conduisit au 1[er] juillet, date où M. Castellano céda, pour la saison d'été, sa salle à M. Cantin, directeur des Folies-Dramatiques qui y donna 49 fois *La Fille de Madame Angot*, précédé d'un petit acte, *Mon mari me l'a permis*, dû aux auteurs de l'incomparable opérette. Le 1[er] septembre, M. Castellano reprenait ses fonctions directoriales par un emprunt encore au vieux répertoire.

1[er] septembre : *Marceau, ou les Enfants de la République*, drame en 5 actes et 10 tableaux, par Anicet Bourgeois et Michel Masson.

Marceau	MM.	Montal.
Kléber		Bouyer.
Bonaparte		Albert Lambert.
L'abbé Pascal		Chelles.
Le marquis de Beaulieu . .		Reykers.
Fauvel.		Brelet.
Henri de Lostange		Cancalon.
Beaugency		Laurent.
Galoubet.		Cosme.
Talma.		Paul Jorge.
Chénier		Divoor.

Robespierre.	MM.	GOUGET.
Cochegru.		GUIMIER.
Robert		BEUZEVILLE.
Montournois		FRANCIS.
Un colonel autrichien . . .		PANOT.
Un capitaine		PAULIN.
Geneviève de Beaulieu . . .	Mmes	SCHMIDT.
Croquette		B. BERNIER.
Cornélia		DELIGNY.
La mère Galoubet.		MARIE BOUTIN.
Une femme du peuple . . .		C. AUMONT.

Cet ouvrage, donné par la Gaîté le 22 juin 1848, puis défendu pendant près de trente ans pour son républicanisme, fut acclamé par le public de 1876. Il était monté avec conscience, honorablement joué, et fit 70 recettes pleines.

25 octobre : *La Comtesse de Lérins*, drame en 5 actes et 6 tableaux, par Adolphe d'Ennery et Louis Davyl.

Le comte de Lérins	MM.	LACRESSONNIÈRE.
Le duc de Marcillac		GIL-NAZA.
Le comte de Montsabré . . .		CHELLES.
Germain		GABRIEL.
Un médecin		COULOMBIER.
De Puygiron.		REYKERS.
De Maupertuis		DIVOOR.
De Fleuriot		BRELET.
De Lusse		FRANCIS.
Jérôme.		PANOT.
André		PAULIN.
Baptiste		CANCALON.
Mme de Lérins	Mmes	FARGUEIL.
Louise de Lérins		SCHMIDT.
Gratienne.		MARIE BOUTIN.
Aurore.		C. AUMONT.

La scène est à Paris, sous la régence. Un des plus dangereux raffinés de l'époque, le duc de Marcillac, s'est introduit chez l'amiral comte de Lérins, sous le nom de Chantenay, et s'est posé aux yeux de la comtesse comme un homme blessé au cœur par un chagrin mystérieux. Profitant d'une longue absence de l'amiral, il tend à Mme de Lérins un piège abominable : — « Je vais me donner la mort, lui écrit-il ; je désire que ce soit la plus pure et la plus sainte des femmes qui vienne la première prier Dieu pour qu'il me pardonne cette action coupable ». — La comtesse se hâte d'accourir, espérant prévenir le suicide du prétendu Chantenay. C'est dans la petite maison du duc de Marcillac qu'elle est reçue ; les portes se verrouillent derrière elle, les fenêtres se ferment avec des volets de fer, des vapeurs délétères paralysent ses forces : elle est perdue.

Deux ans s'écoulent. L'amiral, revenu de sa lointaine croisière, ne reconnaît plus dans la comtesse pâle et sombre la femme charmante à laquelle il a dû quinze années de félicité. Quel malheur a pu, pendant son absence, s'abattre sur la maison de Lérins ? Un incident fortuit lui révèle que l'homme qu'il accueillait naguère avec bonté et croyait être le pauvre chevalier de Chantenay n'est autre que le duc de Marcillac, roué célèbre. Marcillac, dévoilé, essaie d'expliquer son déguisement en prétextant une passion ardente pour Louise de Lérins, sœur de l'amiral ; celui-ci ne s'y trompe pas et provoque le duc, que défie en même temps le chevalier de Montsabré, fiancé de Louise.

Lorsque Marcillac a quitté la maison où il a jeté le trouble et la honte, l'amiral s'aperçoit que sa femme est sortie. S'imaginant qu'elle est allée trouver le duc pour empêcher les duels arrêtés, il se lance sur les traces de la comtesse et la rejoint dans une chaumière où il la trouve penchée sur le berceau d'un enfant né du crime de Marcillac. A ce moment même on apporte le duc, blessé dans sa rencontre avec Montsabré. Profitant de la confusion produite par cet événement, l'amiral emporte dans son manteau la petite créature en annonçant à la comtesse qu'elle ne reverra jamais l'enfant de l'adultère.

Cependant, menacée d'une séparation éternelle, la comtesse proteste de son innocence avec une énergie qui ébranle son mari. Dans l'accès de délire qui la prend ensuite, elle simule toutes les péripéties de l'attentat dont elle fut victime L'amiral, enfin édifié, n'a plus qu'à faire justice : il tue Marcillac d'un coup d'épée. Mais les amis du duc, furieux, l'accusent d'assassinat ; la comtesse montre alors la lettre par laquelle M. de Chantenay annonçait l'intention de mettre fin à ses jours. Un domestique de Marcillac reconnaît le papier qu'il a porté à Mme de Lérins il y a deux... Deux ans va-t-il dire, mais, interrompu par Montsabré à qui il doit quelque reconnaissance : « il y a deux heures ! » reprend-il en complétant sa phrase.

Œuvre inégale, mais puissante, dont une interprétation magistrale fit un succès qui dura 45 soirées ; elle est pourtant restée manuscrite.

Quelques représentations de *Marceau*, repris le 8 décembre, permirent à l'impresario de monter avec soin une pièce d'un nouveau genre, dont il attendait les meilleurs résultats.

30 décembre : *Un Drame au fond de la mer*, pièce à grand spectacle, en 5 actes et 6 tableaux, par Ferdinand Dugué.

Karl	MM.	Maurice Simon.
James Norton.		Montal.
Henri de Sartène.		Chelles. / Rosny.
Daniel Feragus		Gabriel.
Aristide Friquet		Tissier.
Réginald		Bouyer.
Le capitaine du *Great-Eastern*.		Coulombier.

Le Second	MM.	Panot.
Le Greffier		Beuzeville.
Un policeman.		Paulin.
Mme de Sartène	Mmes	Méa.
Emily.		Marie Debreuil.
Ellen		Marie Boutin.
Jérémiah		Marcelle.

Trois ingénieurs, le Français Henri de Sartène, l'Américain James Norton, et un individu de nationalité indécise nommé Karl, se sont embarqués sur le *Great-Eastern* pour poser le premier câble transatlantique. Il y a rivalité d'amour entre les deux premiers qui aspirent l'un et l'autre à la main de la jeune miss Emily ; quant au troisième, il désire simplement, dans un intérêt de jalousie internationale, l'échec de l'entreprise. Le déroulement du câble s'accomplit avec succès lorsque, arrivés par le cinquantième degré de latitude, les ingénieurs constatent sa rupture soudaine. On se trouve précisément dans les parages où, six mois auparavant, le vapeur *Washington* périt par suite d'un incendie qui coûta la vie à sir Réginald et à sa femme Ellen, père et mère d'Emily. Dès que la rupture, préparée par le traître Karl, est connue, on fait stopper le navire et Sartène décide qu'il y a lieu de descendre dans la mer pour rechercher et ressouder le bout du câble. Norton et Karl l'accompagneront, ainsi qu'un brave matelot dévoué au Français et qu'on appelle Aristide Friquet.

C'est dans une suite d'originales décorations que s'accomplit la descente au bout de laquelle les quatre personnages, revêtus de scaphandres, parviennent au fond des abîmes. Les débris informes de la carcasse du *Washington* y reposent inclinés sur un lit de roches et, parmi les cadavres pétrifiés par les sels marins, apparaît sir Reginald tenant embrassée sa femme qui, elle, a sur ses genoux la cassette contenant leur fortune, deux millions en diamants.

Pendant que ses compagnons s'occupent du câble, Karl ose voler la cassette précieuse ; surpris en flagrant délit par

Henri de Sartène, il coupe d'un coup de hache le tube qui, du navire, apporte au plongeur l'air respirable. Les flots emportent le malheureux, enfermé dans son scaphandre, tandis que Friquet s'efforce vainement d'atteindre l'auteur du crime qu'il n'a pu reconnaître.

C'est Norton qu'on accuse du meurtre d'Henri et du vol qui l'a précédé ; on sait qu'il a fait entendre des menaces contre son rival et qu'il connaissait l'existence des diamants vendus par son propre père à sir Réginald ; ces deux circonstances vont le faire condamner par les juges irlandais chargés de l'affaire, quand Henri de Sartène reparaît. Sauvé par des pêcheurs au moment où l'asphyxie le gagnait, il proclame l'innocence de Norton, lui cède Emily, et Karl, arrêté à son tour, se fait justice en se précipitant dans les flots.

Inspirée d'un récit de Richard Cortambert, cette fable émouvante, quoique peu neuve, était avant tout un prétexte à décors. Ceux-ci, brossés avec maîtrise, firent sensation. L'incendie du *Washington*, le pont du *Great Eastern*, la descente des scaphandriers, enfin le crime commis parmi les débris du paquebot et les cadavres livides des noyés attirèrent 141 fois la foule.

17 mai 1877 : *La Duchesse de La Vaubalière*, drame en 5 actes, par B. de Rougemont.

Le Régent de France . . .	MM.	Bouyer.
Le duc de Lavaubalière . .		Cosset.
Georges Raymond		Coulombier.
Adrien		Rosny.
Morisseau		Maurice Simon.
Dargenville.		Guimier.
Le duc de Saint-Aignan . .		Paul Jorge.

Le comte de Clairvaux . .	MM.	Francis.
Le comte de Sabran . . .		Dumans.
Un domestique		Paulin.
Un garçon d'auberge . . .		Edouard.
Julie	Mmes	Schmidt.
Marthe		Marie Boutin.

La reprise de ce drame, joué pour la première fois à la Porte-Saint-Martin le 25 juin 1836, ne fut pas heureuse ; elle n'eut en effet que 15 représentations. La cause en était dans une crise politique si peu favorable aux entreprises d'art que, malgré les amendes préfectorales, M. Castellano crut prudent de fermer le Théâtre Historique du 1er juin au 2 août. A cette dernière date, il rouvrit avec *Un Drame au fond de la mer*, qui fournit encore 31 recettes honorables. Une pièce militaire vint ensuite.

7 septembre : *Le Régiment de Champagne*, drame en 5 actes et 9 tableaux, par Jules Claretie.

Louis XIV	MM.	Randoux.
Roger.		Montal.
Armand de Pardailhan . .		Bouyer.
Bernard de Pardailhan . .		Cosset.
Nicolas Chevalier		Ach.
Moulineau		Gabriel.
Le maréchal de Villars . .		Jouanni.
La Fanfare.		Coulombier.
Hector Biroquet		Berthet.
Le colonel de Navailles . .		Brelet. Noailles.
Cornélius Liévyn.		Donato.
Le duc de Noailles		Montriel.
Le duc de Villeroy		Panot.

Le duc de Beauvilliers . .	MM.	GUIMIER.
M. de Torcy		RICHARD NOAILLES.
Bourguignon		DUMANS.
Limousin		DIDIER.
Un soldat		EDOUARD.
Quentin		BEUZEVILLE.
Phalempin		MONPLAISIR.
Vauberg.		JACQUIER.
Justus		PAULIN.
Van Elven		GUIMIER.
Eliane de Nangis	Mmes	MÉA.
Thérèse		SCHMIDT.
Le petit Jacques		MARIE DEBREUIL.
Mme Charme		MARIE BOUTIN.
Marcaret.		C. AUMONT.
Madelon.		CÉCILE BERNIER.
Zerbinetti		CHAMBLY.

Le comte Arnaud de Pardailhan, protestant exilé, a deux fils ; l'un, légitime, Bernard, lâche courtisan qui a abjuré pour rester à la cour, l'autre, non reconnu qui, sous le nom de Roger l'Arrière-Garde, est l'honneur du régiment de Champagne, où il sert en qualité de capitaine. Bernard et Roger ignorent leur parenté ; une rivalité d'amour existe entre eux, et l'objet de cette double passion est la comtesse Eliane de Nangis, espionne à la cour de France pour le compte de la Hollande. Tandis que Bernard est bien près de s'associer aux infamies d'Eliane, Roger les découvre et force la misérable à se traîner à ses pieds.

A l'époque où ces faits se passent, c'est-à-dire au déclin du règne de Louis XIV, la France, plusieurs fois vaincue par la coalition étrangère, n'a plus d'espoir que dans une dernière armée commandée par le maréchal de Villars. Patriote avant tout, Arnaud de Pardailhan vient offrir son épée au vieux roi qui le fait colonel du régiment de Champagne. La partie suprême va se jouer aux frontières quand un heureux hasard apprend au généralissime que le point faible des lignes ennemis est à Denain. Il se dispose à les y

attaquer, mais Bernard qui connaît ce projet le révèle à Eliane, afin qu'elle avertisse le prince Eugène de Savoie ; par bonheur pour les nôtres, la comtesse, au moment de quitter le camp français, est surprise par Roger qu'elle s'est mise à aimer follement et le jeune homme la traite avec tant de dureté qu'elle s'empoisonne pour échapper à son mépris. Bernard n'en persiste pas moins dans sa trahison, mais Roger le devine et lui barre le chemin. — « Bâtard ! crie Bernard fou de rage. — Eh bien, répond le capitaine, c'est le bâtard qui va sauver l'honneur de la famille ! » — Un duel s'engage entre les deux frères, et Bernard succombe sous les yeux d'Arnaud de Pardailhan qui, après une prière pour le coupable, marche avec le vengeur à la rencontre de l'ennemi. La bataille de Denain se livre, l'ennemi est battu, et le comte, atteint d'une blessure mortelle, lègue à Roger le glorieux nom de Pardailhan.

Sur cette action peu vraisemblable mais attachante, se greffent des incidences nombreuses provoquant une émotion forte. Au total, malgré certains défauts de structure, l'ouvrage, qu'animait un souffle ardent de patriotisme et que servait une très belle mise en scène, fut acclamé et se joua consécutivement 105 fois.

15 décembre : *La Centième d'Hamlet*, drame en 5 actes et 6 tableaux, par Théodore Barrière.

Pascal Brun.	MM.	Clément Just.
Georges de Maillan . . .		Cosset.
Martin Noël.		Bouyer.
Etienne		Paul Jorge.
Thignassé		Reykers.
Absalon		Cosme.
Blanchinet		Mondet.

Jean	MM.	Berthet.
Béchu.		Jacquier.
Faucheux.		Colleuille.
Tetiot.		Guimier.
Mardoche		N. Daunay.
Onésyme.		Panot.
Mathurin.		Beuzeville.
Nicot.		Monplaisir.
Isidore		Edouard.
Camille	Mmes	Jeanne Marie.
Geneviève		Moriac.
La Luciani		Volney.
Mme Monnette		Marie Boutin.
Marion		M. Marcelle.
Lise		C. Aumont.
Mathurine		Marest.

Pascal Brun, peintre renommé, a un fils, Etienne, enseigne dans la marine de l'Etat, et une fille, Camille, reléguée dans la ferme de Martin Noël, époux de sa marraine. Martin, brute vicieuse, se prend d'une passion violente pour Camille, et celle-ci s'en indigne d'autant plus qu'elle est promise à Georges de Maillan, lieutenant de son frère. Si Pascal Brun a délaissé sa fille, c'est qu'un amour insensé l'enchaîne à la Luciani, cantatrice italienne qui donne en ce moment des représentations en province. Dans un moment d'égarement et pour satisfaire aux exigences de sa maîtresse, le peintre a fabriqué et mis en circulation des billets auxquels il a apposé la signature de son ami Martin Noël ; il peut se procurer l'argent nécessaire pour leur échéance, mais, afin qu'on les paie à présentation, il est obligé d'avouer sa faute à Martin, qui se garde bien de rendre les faux dont il compte se servir pour obtenir un jour la main de Camille. Pour que cette union soit possible, il faut que Mme Noël disparaisse ; cela n'est pas pour arrêter le fermier. Un soir qu'il a suivi Pascal dans la loge de la Luciani, il y est rejoint par sa femme que la fuite soudaine de Camille a éclairée et qui lui adresse des reproches mérités. Une que-

relle violente s'engage entre les deux époux, pendant que la Luciani chante le rôle d'Ophélie dans *Hamlet*, qu'on donne pour la centième fois. Martin essaie d'abord de faire taire sa femme en comprimant ses cris, puis, sous une impulsion fébrile, il l'étrangle. Pris de terreur à l'aspect du cadavre il met, pour l'anéantir, le feu au théâtre en plaçant des bougies dans l'armoire qui renferme les costumes de la Luciani.

Devenu veuf, Martin demande audacieusement la main de Camille : Pascal refusant, il menace de le dénoncer comme faussaire, et le peintre, dont la raison est ébranlée par la trahison de la Luciani partie avec un adorateur millionnaire, devient complètement fou. Camille, néanmoins, pour sauver l'honneur de son père, consent au sacrifice qu'exige le terrible fermier, mais, une heure après le mariage, elle se jette dans un lac. Martin va s'y précipiter pour la sauver quand Pascal l'arrête ; pour le malheureux fou, la forme blanche qui flotte sur l'eau, c'est Ophélie, c'est la Luciani au dernier acte d'*Hamlet*. Au cours de la lutte qui s'engage entre eux, Pascal reconnaît tout à coup Martin Noël et le poignarde. Par bonheur Camille est sauvée par Georges de Maillan, et Pascal Brun, redevenu lucide, unit les deux amants.

Ce drame mouvementé avait été inspiré à Théodore Barrière par l'incendie de l'Opéra, survenu juste la veille de la centième représentation de l'*Hamlet* d'Ambroise Thomas ; par malheur la mort avait empêché l'auteur de donner une forme définitive à l'ouvrage qui, non au point et, par surcroît, mal interprété, n'eut que 14 représentations. Une troisième reprise de *Marceau*, avec les interprètes déjà vus (30 décembre), donna au théâtre le temps nécessaire pour bien mettre en scène une nouveauté du genre scientifique, écrite en vue de l'Exposition Universelle que l'on allait inaugurer.

4 mars 1878: *Le Ballon Morel*, drame en 5 actes et 8 tableaux, par Ferdinand Dugué.

Lord Edward Stone	MM.	Montal.
Le docteur Morel.		Gabriel.
Raoul de Gèvres		Bouyer.
Michel Courage		Donato.
Carlos		Rosny,
Le comte de Varga.		Fourcaud.
Papillon.		Vollet.
Jean-Pierre		Guimier.
Méran		Dumans.
Jérôme.		Panot.
Mathilde.	Mmes	Paul Deshayes.
Alice		Jeanne Marie.
Marianne		Weber.
Suzette		Dharc.
Thérèse		C. Aumont.
Céline.		Jenny Rose.

L'action commence dans l'Afrique centrale, près des cataractes de Kérouma, où le Français Raoul de Gèvres est allé rechercher les traces d'un beau-frère, officier de marine disparu au cours d'une exploration dans ces contrées mystérieuses. M. de Gèvres est accompagné de sa femme Mathilde, jolie personne dont la vaillance conquiert l'amour de lord Edward Stone, Anglais fantaisiste qui voyage sans autre arme qu'une ombrelle de soie. Raoul de Gèvres, frappé à mort par la balle d'un sauvage, confie sa femme au noble lord, et celui-ci s'empresse de ramener la veuve à Arras où elle possède des propriétés.

Dans la banlieue de cette capitale de l'Artois, est une exploitation houillère appelée le puits Saint-André et qu'exploite un certain comte de Varga, gentilhomme d'assez rude apparence, qui s'oppose au mariage de son fils Carlos avec Alice Morel, fille du médecin des mineurs Ce docteur excentrique s'occupe moins de soigner ses malades que de construire un ballon d'une forme particulière qui, d'après lui

se dirigera dans les airs comme un paquebot sur l'Océan. Mais voici que Mathilde de Gèvres s'avise qu'Alice Morel ressemble étonnamment à son frère disparu : or, ce frère avait une fille dont on ignore la destinée : c'est, on devine, Alice, née d'une liaison de l'officier avec l'épouse légère de l'esculape-aéronaute. Elle porte au cou d'ailleurs un médaillon donné par l'ami de sa mère, mais dont le ressort est si habilement dissimulé qu'on n'a jamais pu savoir ce que ce bijou renferme. Il ne faut pas moins que l'explosion du puits Saint-André, déterminée par une ouvrière folle, pour qu'on trouve sur Alice blessée le médaillon ouvert par la secousse, ce qui fournit la preuve de son irrégulière filiation. Une découverte plus importante est bientôt faite, c'est que Carlos n'est pas le fils du comte de Varga, qui lui-même s'appelle réellement Manoël, a été brigand et, en cette qualité, fut l'assassin du frère de Mathilde. A la révélation de ce crime, lord Edward Stone, indigné, saisit au collet le faux comte, le jette dans la nacelle du ballon Morel prêt à partir, et s'enlève avec lui à la stupéfaction du docteur et de tous les assistants. — « Où me conduisez-vous ? » s'écrie le criminel épouvanté. — « Au tribunal de Dieu ! » répond solennellement lord Stone ; et le ballon monte pour aller tomber au pied du Vésuve où, par un inexplicable hasard, se retrouvent tous les personnages. L'asphyxie a tué Manoël, mais lord Stone est sauf ; il épousera Mathilde le même jour que Carlos prendra pour femme Alice Morel.

Elucubration bizarre imaginée pour motiver un tableau représentant les transformations successives de l'atmosphère ; mais si pittoresque, si bien machiné que fût ce décor, il ne valut ni des louanges à l'auteur qu'on n'édita point ni un succès au théâtre qui dut, après 60 soirées, rejouer *Un Drame au fond de la mer* (4 mai), puis *Marceau* (8 juin), pour clore la saison de l'Exposition.

7 novembre : *Les Pirates de la Savane*, drame en 5 actes et 8 tableaux, par Anicet Bourgeois et Ferdinand Dugué.

Andrès	MM.	Dumaine.
Ribeiro		Latouche.
Paul Bérard.		Montal.
Jonathan		Gabriel.
Juanez		Donato.
Vargas.		Coulombier.
Pivoine.		Cosme.
Un officier		Reykers.
Miguel		Frumence.
Tolobas.		Laferté.
Jules.		Debray.
Pablo.		Emile.
Ramon.		Panot.
Un guide.		Pellerin.
Pérès.		Raynald.
Piquito.		Edouard.
Léo.	Mmes	Océana.
Hélène Moralès. . . .		Méa.
Une émigrante. . . .		Marie Boutin.
Manuelita		Cécile Bernier.
Eva.		Petite Daubray.

Joué d'origine à la Gaîté le 6 juin 1859 et repris à diverses dates, ce drame, bien équipé et interprété par de bons acteurs, ne fournit pas moins de 84 représentations

28 janvier 1879 : *La Tour de Londres*, drame en 5 actes, par Eugène Nus, Alphonse Brot et Charles Lemaître.

Le comte Murray. . .	MM.	Dumaine.
Williams Douglas . .		Fourcaud.

Hulet	MM.	Montal.
Toby		Donato.
Richard.		Debray.
Sydney		Francis.
Bedford		Frumence.
Un guichetier		Beuzeville.
Un fonctionnaire. . .		Cancalon.
La comtesse Murray .	Mmes	Méa.
Clary Murray.		Jeanne Marie.
Alice		Weber.
Jeanne		Marie Boutin.

On n'exhuma ce mélodrame, qu'avait déjà joué sans succès le Théâtre Lyrique-Dramatique, que pour terminer l'engagement de Dumaine, créateur du rôle principal à l'Ambigu de 1855 ; il le rejoua péniblement 31 fois.

28 février : *Les Deux Faubouriens*, drame en 5 actes et 8 tableaux, par Henri Crisafulli et Edouard Devicque.

Maurice	MM.	Albert.
Jacques Desnoyers . .		Villeray.
Pinçon		Mondet.
Fricot.		Jacquier.
Gringalet		Cosme.
Jeannin		Dumans.
Un colonel		Reykers.
Un officier		Emile.
Un Turc		Beuzeville.
Un chasseur		Pellerin.
Un chicard		Laferté.
Le père Robinson. . .		Guimier.
Mme Desnoyers	Mmes	Marie Boutin.
Jeanne		Weber.
Louise Desnoyers. . .		Jeanne Marie.

La remise à la scène de cette pièce populaire, créée au Cirque le 19 mai 1857, fut le dernier acte administratif de M. Castellano au Théâtre Historique. Il avait, quelque temps auparavant, cédé son droit au bail de l'immeuble municipal à M. Gustave Bertrand, feuilletoniste dramatique de *la République française* et fondateur, avec Mlle Marie Dumas, de matinées internationales courues. Son but déclaré étant de donner au peuple des leçons d'histoire, M. Bertrand eût dû logiquement conserver à sa scène le nom sous lequel on la connaissait depuis quatre années ; le premier de ses actes fut, au contraire, de la débaptiser pour l'appeler *Théâtre des Nations*.

Le troisième Théâtre Historique clôtura, le 25 mars 1879, par la vingt-neuvième représentation des *Deux Faubouriens* ; le 1er avril commençait, avec *Camille Desmoulins*, la lutte artistique du Théâtre des Nations contre le Châtelet, auquel M. Castellano consacrait désormais toute son activité. Il ne pouvait, en somme, que se féliciter des résultats de sa campagne dans la salle qu'il abandonnait. Les recettes encaissées, du 22 juillet 1875 au 25 mars 1879, par le Théâtre Historique, s'étaient effectivement montées, pour 1.171 spectacles, à 2.267.067 fr. 30, ce qui faisait par représentation 1.936 fr. 60. Combien d' « intelligents directeurs », avec des frais plus grands que ceux de Castellano, réalisent aujourd'hui cette jolie moyenne ?

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES 20 PIÈCES * COMPOSANT LE RÉPERTOIRE

DU TROISIÈME

THÉATRE HISTORIQUE

Ballon Morel (le) 151
Bergère des Alpes (la) 138
Centième d'Hamlet (la) 148
Chevaliers de la patrie (les) 136
Cid (le) 133
Comtesse de Lérins (la). 141
Deux Faubouriens (les) 154
Drame au fond de la mer (Un). 143
Duchesse de La Vaubalière (la) 145
Homme au masque de fer (l'). 139
Latude, ou Trente-cinq ans de captivité . . . 129
Maison du pont Notre-Dame (la). 137
Marceau, ou les Enfants de la République . . 140
Muscadins (les). 130
Pierre Le Noir, ou les Chauffeurs 140
Pirates de la Savane (les) 153
Régiment de Champagne (le). 146
Regina Sarpi 133
Tireuse de cartes (la). 135
Tour de Londres (la). 153

* 8 Nouveautés, dont 4 imprimées, et 12 Reprises.

Quatrième

THÉATRE HISTORIQUE

1890-1891

La scène établie rue de Malte, nº 50, s'appelait, depuis le 11 décembre 1869, Théâtre du Château-d'Eau, lorsqu'à l'automnale rentrée de 1890 la société d'artistes qui l'exploitait, sous la gérance de M. Charles Monza, crut devoir répudier ce nom pour celui de *Théâtre Historique*. Ce changement ne pouvait avoir, sur le destin de l'entreprise, aucune influence. Pour le justifier et attirer chez eux les Parisiens amoureux d'art, c'est par une page d'histoire que les artistes unis commencèrent leur nouvelle campagne.

8 octobre 1890, *Marie Stuart, reine d'Ecosse*, drame en 5 actes et 8 tableaux, par Lucien Cressonnois et Charles Samson.

Bothwell.	MM. Chelles.
G. Douglas.	Fabrègues.
Darnley	Amaury.
Knox	Régnier.

Rutwed	MM.	Darles.
Lindsay		Mesnil.
Lethington.		Lyonne.
Rizzio.		Prévost.
Morton.		Chamblard.
Melvil		Miran.
Entraguet		Lejeune.
Taylor.		Tavernier.
John Burle.		Clot.
Anyas Paulet.		Laferté.
Hay de Tallo.		Lagrange.
Erskine		Stebler.
Dalgeish.		Loir.
Bedfort		Lesaint.
Un ouvrier.		Mori.
Bellenden		Lemarchant.
Un officier		Woll.
Le Doyen de Petersbury.		Dalier.
Bourgouin		Richard.
Le Bourreau		Cartereau.
Kent		Durand.
Le Shériff		Léaud.
Belton.		Dubois.
Un ouvrier.		Dupont.
Un portier.		Léonard.
William Powrie		Merville.
Schresbury		Morin.
Marie Stuart.	Mmes	Mathilde Deschamps.
Marie Seaton.		Alice Prévost.
Lady Douglas		Marie Gare.
Roland Douglas		Marie Leconte.
Djelly		Leclerc.
Comtesse d'Argyle . . .		Saint-Jean.
Un page		Lefebvre.

Reine d'Ecosse et mariée à l'indigne Darnley, Marie Stuart catholique est en butte aux injures de Knox, farouche prédicateur de la Réforme, et aux attaques des grands

seigneurs, furieux de la faveur accordée à l'italien Rizzio, son musicien, qu'ils affectent de croire son amant. Darnley conspire avec eux la mort du favori que l'on tue sous les yeux de la reine et malgré ses supplications. Ici apparaît Bothwell, ambitieux méchant dont la visée secrète est de posséder Marie Stuart, non par amour, mais pour être sous son nom le maître, et plus tard, peut-être, le roi de l'Ecosse. En voyant Rizzio tomber sous les coups des assassins, la reine s'est évanouie ; elle est seule quand Bothwell entre par une porte secrète et la voit sans mouvement : — « C'est pour moi qu'ils ont travaillé », dit-il avec ironie. Il ôte ses gants, son ceinturon, fait le geste d'enlever son habit... et la toile tombe.

A l'acte qui suit, Bothwell, installé au palais, frappe comme un soudard Marie éprise de lui. Un seul obstacle l'empêche de ceindre la couronne, Darnley, qu'on a relégué dans un petit château où la fièvre le ronge. Bothwell arrache à la reine un blanc-seing qui lui donne plein pouvoir sur la vie de ses sujets, et, avec quelques complices, court au manoir où il assassine Darnley en présence de Marie venue par pitié visiter son époux. Dès lors la reine passe de l'amour à la haine contre Bothwel qui, le crime accompli, la force à l'épouser. — « La main soit, dit Marie Stuart ; la femme, jamais ». — Mais la violence ne coûte rien à Bothwell ; il poursuit Marie, la presse, va l'étreindre, quand se dresse au fond de la chambre le spectre de Darnley qui lui fait lâcher prise.

Révoltés contre l'autorité de Marie Stuart, des lords veulent l'amener à renoncer à la couronne ; ils dépêchent auprès d'elle un des confédérés qui, avec la plus grande brutalité, l'oblige à signer son abdication. En vain le comte Douglas, qui aime en secret la reine, prépare-t-il son évasion ; le projet manque, et Marie est enfermée dans le château de Fortheringay pour y attendre que ses ennemis disposent de son sort. On lui apprend enfin qu'Elisabeth vient d'ordonner son supplice ; elle se confesse, fait de touchants adieux à ses derniers fidèles, et pose avec courage sur le billot sa tête qui tombe avec un bruit sinistre.

Suivant le procédé shakespearien, les auteurs avaient mis en scène les principaux événements de la vie de Marie Stuart sans les relier par un fil quelconque ; aussi leur drame resta-t-il incompréhensible pour les spectateurs ignorant l'histoire. Malgré ce défaut, servie par de beaux décors, des costumes magnifiques et une bonne interprétation, la pièce intéressa, fut louée par la critique comme un effort méritoire et fournit 55 représentations, sans que pourtant on l'éditât.

Notons que, dans un rôle travesti de *Marie Stuart*, parut pour la première fois une artiste actuellement sociétaire de la Comédie-Française, Mlle Marie-Anne Lacombe, dite Leconte. Refusée au Conservatoire, elle en appelait au public, dont elle devint bientôt l'enfant gâtée.

29 novembre : *La Petite Mionne*, drame en 5 actes et 10 tableaux d'après Emile Richebourg, par Gaston Marot.

Ambroise Mourillon. . .	MM.	Paulin Ménier.
François Morel		Chelles.
Jacques Vernier		Fabrègues.
Le comte de Soleure. . .		Régnier.
Georges Ramel		Angélo.
Alexis Mollin		Dubos.
Lucien Morel		Clot.
Pierre Valenski.		Tavernier.
Joramie.		Chamblard.
De l'Oseraie.		Miran.
L'Aubergiste		Laferté.
Balandard		Darlès.

Pignolet	MM.	Lesaint.
Berluret		Lagrange.
Sainvictor		Sterler.
Mijonneau		Lemarchant.
Laridon.		Mori.
Un commissaire.		Mesnil.
Un huissier.		D'Aigrémont.
Un greffier		De Roussen.
Le petit Lucien		Le petit Sablonville.
Raymonde Duchemin . .	Mmes	Pauline Patry.
Mionne.		Marie Leconte.
Laurence.		Gallaix.
La Tamirel		Daubrun.
La comtesse		Garel.
Césarine		Doris.
Dolcy.		Boulanger.
Mme Robert.		A. Canti.
Madeleine.		Leclerc.
Clapotte		Hortense.
La petite Mionne		La petite Deschamps.

Le comte de Soleure, épris de la jolie Raymonde Duchemin, institutrice dans sa famille, l'a épousée. Raymonde s'est laissée faire, se gardant bien d'avouer au comte qu'elle a été la maîtresse d'un certain Jacques Vernier qui, nommé garde-chasse du mari, continue à entretenir des relations avec la femme. Ces relations sont surprises par la mère du comte, et celui-ci, revenant un soir à l'improviste, trouve le garde enfermé dans la chambre de sa femme. C'est en vain que Raymonde supplie Jacques de se faire passer pour un voleur ; homme peu généreux, il se déclare l'amant de la comtesse. La mère, qui est russe, voudrait tuer le coupable, mais le comte, plus clément, le laisse échapper tandis que Raymonde, enceinte, fuit d'un autre côté.

Des années passent. Un brave saltimbanque, Ambroise Mourillon, trouve dans un bois une petite fille qui ne veut pas retourner chez son père nourricier, mauvais homme qui la bat quand il est ivre, c'est-à-dire tous les jours.

Mourillon, cœur d'or, recueille la fillette qui s'appelle Herminie, nom dont il fait, par souvenir classique, Hermione, ou mieux « la petite Mionne ». C'est l'enfant abandonnée par Raymonde qui a changé de nom et qui, sans s'occuper de savoir si le comte de Soleure est mort ou vivant, se fait épouser par un millionnaire, M. Joramie. Le comte existe pourtant, sous un autre nom lui aussi, celui de Célestin Broussel. Providence de tous ceux qui souffrent, il a empêché de se jeter à l'eau deux désespérés, le peintre Georges Ramel, le journaliste Alexis Mollin, et il donne ce qu'il faut d'argent pour le rétablissement d'une jeune fille, Laurence, qu'une forte émotion a rendue malade : n'a-t-elle pas été vendue par sa mère, la Tamirel, à des misérables, Jacques Vernier, retour du bagne, et son ami François Morel qui l'ont endormie à l'aide d'un narcotique pour la mettre à même d'être violée, ce qui fort heureusement ne s'est pas accompli. Ambroise Mourillon et sa fille adoptive, devenue grande, sont les protégés de Célestin Broussel. Georges et Alexis ont fait fortune et veulent épouser, le premier Laurence, qui le refuse par délicatesse, le second Mionne, pour l'amour de qui il repousse les avances de Mme Joramie. La grande dame, blessée, jure de se venger. Jacques, venu pour faire chanter son ancienne maîtresse qu'il sait bigame, se trouve là fort à propos. — « Cent mille francs si tu veux tuer le comte et faire disparaître Mionne, ma rivale ! » Jacques accepte et, pour commencer, fait arrêter Mourillon comme voleur, et enlever par la Tamirel Mionne qu'on conduit dans un souterrain. Mais il recule devant l'assassinat de M. de Soleure, et c'est celui-ci qui, avec le concours d'un juge d'instruction, son ami, justifie Mourillon, délivre Mionne et arrête Jaques qui, par jalousie, vient de poignarder Raymonde. Mionne, reconnue pour la fille légitime du comte, épouse Georges et Laurence Alexis.

Tiré d'un roman à succès du *Petit Journal*, ce fouillis d'invraisemblables aventures sembla au public d'une digestion difficile. Malgré le talent des

acteurs, on n'en tira que 29 maigres recettes. Son insuccès motiva, le 28 décembre, une reprise de *Marie Stuart*, qui fut donnée 14 fois encore.

30 janvier 1891 : *Sainte Russie*, pièce en 5 actes et 10 tableaux, par Gugenheim et Le Faure.

Coclès	MM. CHELLES.
Yegor Pasileff	FABRÈGUES.
Le général Grégorewitch.	RÉGNIER.
Ivan	DECORI.
Frivolet	CHAUTARD.
Ipanoff.	CHAMBLARD.
William Farwell	MIRAN.
Piroff	CLOT.
Un aide-de-camp	LEJEUNE.
Le capitaine Tobol	TAVERNIER.
Le Gardien chef	LAFERTÉ.
Un fonctionnaire.	LESAINT.
Un inspecteur	MORI.
Un domestique.	WOLL.
Roudine	LAGRANGE.
Une sentinelle.	DALIER.
Un officier	RICHARD.
Elisabeths	Mmes PAULINE PATRY.
Léna Ipanoff.	MARIE LECONTE.
Katia.	BOULANGER.
Nadine.	DESCHAMPS.
Macha	SIMON.

Le général Grégorewitch, constructeur de la voie ferrée qui doit relier la Russie à l'Asie centrale, a pour femme une aventurière anglaise, Elisabeth, qui jadis a été la maîtresse de William Farwell. Ce dernier est chargé d'empêcher le général d'achever la ligne qui menace les intérêts politiques et commerciaux de l'Angleterre. Elisabeth aime

Yegor Pasileff, secrétaire de son mari, et Yegor la dédaigne pour Léna, fille du savant chimiste Ipanoff. L'Anglaise veut se venger et se sert pour cela d'Ivan, frère bâtard de Yegor, qui l'aime éperdument et irait jusqu'au crime pour la posséder. Elisabeth, Ivan et Farwell complotent la mort du général et la perte d'Ipanoff : ils feront sauter le train qui porte Grégorewitch avec des bombes prises chez le chimiste. C'est Ivan qui s'est chargé de placer les engins sur la voie : il est surpris par Yegor qui le supplie de renoncer à ce projet criminel. Une lutte s'engage entre les deux frères ; Yegor est vaincu, mais la dynamite fait explosion trop tôt et le train passe sans accident.

Des éclats de bombes trouvés sur la voie ont désigné Ipanoff à la justice ; Yegor s'accuse pour le sauver et est conduit au bagne, d'où il s'evade pour secourir le général sur le point de tomber dans une embuscade dressée par Elisabeth et ses deux complices. Une troisième tentative consistant à brûler le pont de bois sur lequel doit passer le train où est Grégorewitch n'a pas plus de succès. Dévoilée, perdue, Elisabeth se jette dans les flammes ; Ivan est tué par Coclès, ancien zouaue sauvé par le général à Sébastopol, et finalement les Russes, vainqueurs de tous les obstacles, entrent à Samarkand en jouant leur hymne national.

Prétexte à situations dramatiques et à décors originaux, cette pièce, bien qu'un peu compliquée, fut sympathiquement accueillie et tint l'affiche 64 jours. (*Non imprimée*).

28 mars : *Un Drame en chemin de fer*, pièce en 5 actes et 8 tableaux, par Louis Figuier.

Pierre Farmer, Rœbuck	MM.	Decori.
Sir William Burton		Chautard.
Francis Warney		Lejeune.
Mac-Gregor.		Régnier.

Morgan	MM.	Chamblard.
Patrick		Stébler.
Fillimore		Lagrange.
Toby		Clot.
Joël Farmer		Laferté.
John		Woll.
Le Président de la cour d'Edimbourg .		Miran.
L'Attorney général.		Duranti.
Premier employé.		Dallier.
Deuxième employé.		Pol Théo.
Tichborne.		Riche.
Robert		Joseph.
Floumann		Philippe.
Chippfort		Renard
Pick-Pock		Auguste.
Fanny Morgan	Mmes	Marie Leconte.
Mme Morgan		Brémens.
Elisa.		Boulanger.
Jenny Farmer		Hélène Drey.
Catherine Farmer		Andrée Canti.
Betsy.		Louise.

La scène est en Ecosse, à Dundée. Fille de fermier, Fanny Morgan est destinée par ses parents à sir William Burton, leur propriétaire, mais elle aime Francis Warney, secrétaire du coroner Mac-Grégor, pour le moment chargé de l'en quête sur un double assassinat commis dans un wagon du chemin de fer du Nord et dont est soupçonné un vagabond nommé Rœbuck. Burton refusant, malgré ses prières, de renoncer à elle, Fanny se laisse enlever par Francis qui veut la conduire à Edimbourg, dans sa propre famille. Les amoureux prennent, pour s'y rendre, le chemin de fer, mais le pont qui franchit le golfe de la Tay est en réparation et le train n'y passe qu'avec une extrême lenteur. Profitant de cette circonstance, Burton, qui a de bons chevaux, rejoint les fugitifs et somme Francis de renoncer à son projet, sous peine de prison. Une sorte de duel s'ensuit et Burton,

atteint d'un coup de feu, tombe dans la mer. C'est à Pierre Farmer, pauvre Irlandais que des poursuites politiques obligent à se cacher, qu'on attribue le nouveau crime, et sa ressemblance avec Rœbuck rend cette accusation vraisemblable. Seule Fanny pourrait attester l'innocence du proscrit, mais elle se tait pour ne point perdre son amant. Par bonheur, sir William, sauvé par le pêcheur Joël Farmer, frère du malheureux, accourt au tribunal d'Edimbourg et justifie celui qu'on allait condamner. Pierre Farmer, qu'un bill du parlement amnistie, rentre dans sa famille, et sir William, qui s'est épris de la fille de son sauveur, obtient des Morgan, pour son ex-rival, la main de Fanny.

Donnée médiocre, développée à l'aide de moyens enfantins. Accueilli le premier soir par des rires, ce pseudo-drame se joua 9 fois ; il devait clore la direction Monza et la peu longue histoire du dernier Théâtre Historique (1). Fermée le 6 avril, la salle effectivement rouvrit, le 9 octobre, sous l'autorité de MM. Simon et Bouyer, et sous l'appellation réadoptée de Théâtre du Château-d'Eau.

(1) Ses acteurs associés avaient, en six mois, encaissé, 158.646 fr. 25.

TABLE DES CHAPITRES

Premier Théâtre Historique (1847-1850) . . . 1

Table alphabétique des pièces composant le Répertoire du Premier Théâtre Historique . 119

Deuxième Théâtre Historique (1862) 121

Troisième Théâtre Historique (1875-1879). . . 125

Table alphabétique des pièces composant le Répertoire du Troisième Théâtre Historique. 156

Quatrième Théâtre Historique (1890-1891) . . 157

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie.

